N° 237 — Tome LXVII 1er Mai 1907

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-huitième Année

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN,
JACQUES BRIEU, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, FRÉDÉRIC CHARPIN,
JACQUES DAURELLE, ALEXANDRA DAVID, HENRY-D. DAVRAY, FÉLIX DE GERANDO,
E. GOMEZ-CARRILLO, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, FRANCIS JAMMES, PHILÉAS LEBESGUE,
TRISTAN LECLÈRE, ALBERT MAYBON, CHARLES MORICE, EDMOND PILON,
DOCTEUR ALBERT PRIEUR, PIERRE QUILLARD, RACHILDE,
CARL SIGER, JOSÉ THÉRY, JEAN VORU.
et les signataires des réponses à notre consultation internationale :
LA QUESTION RELIGIEUSE

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

SOMMAIRE

N° 237. — 1er MAI 1907

Edmond Pilon	*Deux Précieuses au XVIIe siècle : Mme Cornuel et Mme Pilou*	5
Francis Jammes	*Souvenirs d'enfance*	27
Frédéric Charpin	*La Question religieuse. Enquête internationale* (suite)	40
Albert Maybon	*Le Malaise japonais*	72
Remy de Gourmont	*Théophile poète romantique*	87
Jean Voru	*Monsieur Arisse*, nouvelle	94

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : XLIII. Le Romantisme.*	100
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	105
Rachilde	*Les Romans*	109
Jean de Gourmont	*Littérature*	113
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	117
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	121
Docteur Albert Prieur	*Psychiâtrie et sciences médicales*	125
José Théry	*Questions juridiques*	129
Carl Siger	*Questions coloniales*	134
Jacques Brieu	*Ésotérisme et spiritisme*	138
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	141
R. de Bury	*Les Journaux*	144
Alexandra David	*Les Théâtres*	148
Charles Morice	*Art moderne*	150
Tristan Leclère	*Art Ancien*	154
Henri Albert	*Lettres allemandes*	159
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	163
E. Gomez-Carrillo	*Lettres espagnoles*	167
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	172
Félix de Gerando	*Lettres hongroises*	176
Ricciotto Canudo	*Variétés : Les Chorèges français*	180
Jacques Daurelle	*La Curiosité*	184
Mercvre	*Publications récentes*	185
—	*Echos*	187

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 15, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

DEUX PRÉCIEUSES AU XVII^e SIÈCLE

MADAME CORNUEL ET MADAME PILOU

—

M^me^ Cornuel et M^me^ Pilou ! De toutes les plus fines mouches du quartier du Marais, de toutes les fameuses coquettes de la place Royale, voilà les plus piquantes, voilà celles dont la langue est la plus barbelée, le caquet le plus spirituel et de qui les bons mots sont autant d'aiguillons ! M^me^ Pilou et M^me^ Cornuel : des « guêpes parmi les abeilles », des précieuses si l'on veut, mais précieuses surtout par l'esprit qu'elles ont et par le ton qu'elles prennent pour le faire valoir. Des bourgeoises, certes, non de la petite portion, mais des bourgeoises, enfin, de qui tout le mérite est dans l'intelligence et dans le feu du cœur ; des têtes fortes, des bêtes à malice, des M^mes^ Geoffrins d'avant-garde, pas pédantes d'ailleurs, tout à la bonne franquette et pour l'esprit faisant, au milieu des autres femmes, pic, repic et capot à tout ce que comptait alors de plus célèbre Paris. Au demeurant, bonnes amies, mais si différentes : M^me^ Pilou beaucoup plus âgée que M^me^ Cornuel, des pommettes d'un rouge de pomme, le teint noir, le front raboteux, le menton et le nez barbus, toutefois sans désagrément ; M^me^ Cornuel beaucoup plus jeune, un peu la fille de M^me^ Pilou, mais un bonheur à voir avec son doux teint mat, ses cheveux d'un bel or, l'œil d'un bleu des mers, les dents claires et le joli rire. Voisines par l'esprit, le cœur et les sens, ah ! qu'elles étaient diverses par leurs deux visages : M^me^ Pilou la tignasse en broussaille, toute piquée de verrues, du poil au menton et, lui sortant du

nez, de petites barbelettes comme en ont les fouines; enfi
Mme Cornuel, les mains fines, le pied mignon, une épau
pure et ronde et de petits seins renflés de qui l'agitation mo
tante et baissante révélait l'ardeur. Les plus fidèles ami
du monde: Mme Pilou faisant, auprès de Mme Cornuel, repou
soir de sa laideur; Mme Cornuel blonde et jolie à souhait, j
tant par sa grâce même un rayon agréable sur Mme Pilo
Mme Cornuel aimée des amants, Mme Pilou aimée des enfant
l'une la Fée gracieuse, l'autre maman Gigogne. Toutes deu
de bonne humeur : Mme Cornuel moqueuse, Mme Pilou gogu
narde, Mme Cornuel piquante, Mme Pilou caustique, l'une do
nant du bec qu'elle avait fin et rose, l'autre laide et brèch
dent, mais la langue aussi bien pendue que la première. Tout
deux des commères et, parmi toutes les fades coquettes d
moment, tranchant par leur mise autant que par leur esprit
Mme Cornuel parée de beau linge comme une duchesse, tou
noyée d'odeurs, autant de mouches qu'elle avait de fossettes
visage; Mme Pilou en douairière, vêtue comme carême-prena
tantôt en jupe cloche et d'autres fois en robe de deuil de pou
de soye, le front haut, la barbe toujours drue, allant à pied p
la ville, suivie de son benêt de fils, le maigre et dévôt Rob
Pilou, semblable à une ombre, pleure-pain et chante-misè
et que sa mère tançait publiquement du bec. Assez voisin
enfin: Mme Cornuel habitant avec son mari trésorier de l'extr
ordinaire des guerres, sa belle fille Mlle Legendre et Marg
Cornuel sa fille, entre les rues du Temple et Payenne, da
celle des Francs-Bourgeois; Mme Pilou logeant dans la r
Saint-Antoine, non loin de l'hôtel Sully, en plein quarti
de la « grande cabale », allant de l'une chez l'autre, à pie
ou en chaise, Mme Cornuel suivie du bonjour des muguet
Mme Pilou, bruyante, mise en carnaval, excitant les rir
et les quolibets et, de la main, jetant aux jeunes vauriens q
se gaussaient d'elle, des sols, des tournois et souvent des dra
gées; Mme Cornuel escortée de soupirants, de petits dameret
et de la Ménardière avec ses madrigaux ; Mme Pilou
vieille que son mariage remontait au temps d'Henri IV
qu'elle se souvenait de la famine de Paris et d'avoir v
Mayenne à cheval auprès du Vert-Galant, une vraie « anti
quité », comme Sauval l'a dit, mais de ces antiquités qu'o
respecte et vénère, recherchée des princesses et à qui le ro

envoyait son carrosse, honorée dans le *Cyrus* sous le nom d'Arricidie, nommée aussi la *morale vivante* et qui passait, dans le monde raffiné d'alors, comme une sorte d'oracle rendant des sentences. Appelée Zénocrite dans le même *Cyrus* et là encore voisine de M^me^ Pilou, M^me^ Cornuel n'avait de vive joie intense qu'à se retrouver rue de Beauce, chez la laide Scudéry, avec le laid Pellisson, le muet Conrart ou le bossu Godeau.

La laide M^me^ Pilou l'y venait bientôt joindre et, d'autres fois, rue Saint-Thomas du Louvre, chez la Rambouillet, à moins que cela ne fût, place Royale, chez M^me^ de Maure ou M^me^ de Rohan. Toutes deux caquetant et jasant, passant, de chez M^lle^ Paulet, chez M^me^ de Sablé, qu'on voyait sur son lit, «faite comme quatre œufs, le lit étant propre comme la dame » et, de là, chez M^lles^ Robineau ou Bocquet, ou chez le Roy ou bien ailleurs, toujours en collations, fêtes et petits concerts, se gaussant des gens, ne craignant personne pour les mots, à la fois recherchées et craintes et faisant, au milieu des simagrées des autres, contraste par leur bonne humeur; M^me^ Pilou tout de même un peu barbue, M^me^ Cornuel un peu folle; M^me^ Pilou disant tout haut, publiquement, dans un grand salon, « qu'il ne se fait pas la moitié des cocus qui se devrait faire tant il y a de sots maris » : M^me^ Cornuel coquetant, offrant de l'amour et de l'esprit, devenue les délices de M^me^ de Sévigné, de M. de Pomponne et faisant dire — ce qui est une grande louange — au railleur Tallemant, un peu piqué d'être gagné à la course, qu'elle avait du sel « autant qu'on en peut avoir », enfin que « tout ce qu'elle disait elle le disait bien ». De l'esprit, comme on voit, à revendre à tout ce Marais pourtant qui en avait tant; l'une laide, l'autre jolie, l'une vieille barbe, l'autre un charmant museau, l'une mordante et l'autre espiègle, « pas bégueules, fortes en gueules », des poissardes du bel air et, placées au milieu des deux petites d'Angennes, entre M^me^ des Brosses, Ninon et la Scudéry, comme la mère et la fille Angot de ces Halles poudrées qu'étaient les alcôves...

§

... Or ceci se passait, comme eût dit Sarazin, au temps où Scarron écrivait « les poulets de M^lle^ Coquille », où s'enivrait Chapelle et où le grand Corneille, appelé Cléocrite, se voyait saluer sur la place Royale. Ces petites maisons des Précieuses

bâties de briques roses et coiffées d'ardoises, qui existent enco
sur la place des Vosges, elles étaient, dans ce temps-là, animé
du bruit des querelles, des fêtes et du plaisir. A vrai dire, av
leurs trente-sept pavillons assemblés et de visage égal, ell
offraient autant de ruches bruissantes toutes peuplées d'abeille
d'où montait le bourdonnement des conversations. Mais, de
rière ces ruches-là, il y en avait de voisines, allant vers l
Minimes, sur le Parc Royal, et d'autres encore entourées d
jardins d'agrément, ordonnées alentour; si bien que tout
Marais, avec ses vieux hôtels, ses rues et ses portiques, s
couloirs de verdure et ses vestibules, ressemblait, à tout pren
dre, à un grand rucher sans cesse agité du bruit que faisaien
les langues des bavardes, le son des musiques, les soupirs de
galants, les vers des poètes, le geste et le pas des danses. Ce
petites rues étroites, que nous aimons maintenant pour leur se
silence, la paix profonde où elles sont endormies, elles vivaien
alors de l'ininterrompu mouvement de tous les cortèges, d
roulement des carrosses, de l'allée et venue des piétons et de
chaises, du bruit des passants et des cavaliers. Le samedi sur
tout, aux heures d'après-midi, entre les rues de Bretagne e
Payenne, du côté des jardins du Temple, affluaient de toute
parts, venant à la fois des quartiers les plus différents de Paris
du Marais et de la Cité, vers l'ancienne rue de Beauce, les dame
et les visiteurs. Et cela — ainsi que nous le voyons dans les peti
tes estampes d'Israël Silvestre — en un frou-frou de satin e
de bouillons de dentelles, les dames coquettement arrangées
pour séduire, les hommes, à la façon du marquis de Mascarille,
chaussés de bottes à canons, l'épée au côté et balayant l'air des
grandes révérences des chapeaux à plumes.

En haut, la Scudéry attendait flanquée de ses fidèles, Conrart
et Chapelain. Mme de la Fosse était là, la belle Angélique Pau-
let, qui se montra nue jadis dans des fêtes nautiques, Pellisson
causant avec Marie de Balzac, la petite des Vertus reprochant
à Sarazin de s'oublier trop au vin des tavernes, Sarazin nar-
quois, Tallemant railleur, l'abbé d'Aubignac, à la manière d'un
singe, grimpé sur la table et puis toutes sortes d'autres dames
et de cavaliers, parés, musqués, amenuisés, souriants, s'agitant
comme des petites marionnettes trépidantes, le coude arrondi,
l'œil luisant et, comme dit La Fontaine, « caquetant au plus
dru » avec emportement. Tout cela avec finesse, d'un air sou-

pirant, au milieu des senteurs, des sourires et des madrigaux, Mlle de Scudéry assise en l'alcôve et les autres autour à la façon d'un cercle. Bientôt venaient les liqueurs, les eaux de groseille et les pâtisseries. Chacune d'en boire et croquer, de se pâmer aux vers; enfin, tous de, languissamment, redemander encore massepains et pets de nonne à la fois que de petits impromptus galants comme en savait Conrart, tels qu'en disait Voiture et de qui Mme Saintôt ou Mlle Boquet rougissaient jusqu'aux exquis pétales de leurs oreilles. Et, tout si bien qu'un étranger, entré là, se fût subitement cru transporté dans une grande volière à perruches, les Précieuses étant toutes élégamment mises, battant de l'éventail, croquant au drageoir et parlant aux personnes avec ces mots d'alors dont s'est gaussé Molière. Encore qu'elles s'aimassent avec un « furieux tendre », elles rivalisaient, dans la conversation, de pensées choisies, d'enjouement futile et de ce parler fin de qui le bourdonnement a été conservé. Tout, en ces charmantes femmes, était si spécialement accordé à la mesure et au ton du moment que les paroles elles-mêmes, dans leurs petites bouches, semblaient ne plus sortir que calamistrées, aiguisées et subtiles.

Car ceci se passait — n'en déplaise à beaucoup — vers l'époque française, où, chez les alcovistes, une forêt se nommait un « agrément rustique », un valet « inutile », le derrière « le rusé » et où un chien qui pisse s'appelait « un chien nu »!

De toutes celles que Tallemant à vues à ces samedis de la rue de Beauce au Marais, Mme de Cavoye était, avec Mmes Cornuel et Pilou, des plus délurées (1). Lettrée et jolie, bien mariée à M. de Cavoye, gentilhomme picard, enfin riche pour le moins d'un impôt qu'elle avait, avec la marquise de Montbrun, le droit de prélever sur les chaises à porteurs, elle allait, suivie de ses « mulets baptisés », riche d'écus et de grâces et, pour le corps, étant parmi les « mieux faites » (2).

Voir Mme de Cavoye c'était penser aussitôt à Mme Cornuel. Ces deux dames s'aimaient ; leurs cœurs et leurs idées non moins que leurs visages s'identifiaient au point qu'on les pouvait confondre, la différence étant seulement dans l'esprit qu'elles avaient, toutes deux, d'aspect assez divers, Mme de Cavoye étant plus enjouée que caustique et Mme Cornuel beaucoup

(1) « Elle, Mme Pilou et Mme Cornuel, ce sont trois originaux. » (*Tallemant.*)
(2) Tallemant.

plus piquante et, de toutes ces abeilles, celle de qui les mo blessaient davantage.

Entourée de Margot Cornuel et de Mlle Legendre, ses fi et belle-fille, entrait Mme Cornuel. M. de Pomponne, s'il éta là, leur baisait les mains; entre Mme de Cavoye, Mlle Boque près de Mlle Robineau, dans le clan des bourgeoises, s'asseyaie les trois dames. Aussitôt les fusées d'esprit de commence Tallemant les notant toutes et M. de Pomponne lui-même faisant provision pour l'Epistolière (1). Quoique assez « maz rine » dans les opinions, Mme Cornuel était demeurée frondeu et, de toutes les occasions, n'en manquait aucune de montr les pointes étonnamment vives de ses réparties. La Scudér friande de ces mots-là, savait les provoquer chez Mme Co nuel et, le moment étant venu de parler de Mme de Fiesqu Mme Cornuel dit assez haut pour que toutes les dames l'e tendissent, que ce qui conservait la comtesse c'est qu'el était salée dans la folie. Elle dit, de Mme de Lyonne (qui éta lascive, aimait l'amour et à le provoquer) que les gros di mants dont elle se paraît étaient « comme du lard dans souricière » qui attirait ceux qui s'y laissaient prendre. D'u troisième elle ajouta, non sans franchise et tout haut, ainsi q pour les deux autres, qu'elle « s'entretenait dans l'extravagan comme les cerises dans l'eau-de-vie ». Tout cela lancé avec p tulance et de façon si naturelle que tous ceux qui l'entendaie ne pouvaient qu'admirer l'aisance avec laquelle cette dam piquait, comme autant de flèches, ses mots dans les personne A la faveur des rires et du divertissement que déterminaie chez tous des saillies pareilles, la gaieté dominait dans la com pagnie. Bientôt, sans que le plaisant y perdît pour cela, les voi et les soupirs qui montaient des gorges donnaient une plu tendre expression aux visages; les poètes ramenaient vers l galanterie les conversations. Le moment du tendre arrivé, le dames et leurs fervents s'ingéniaient à toutes sortes de billeve sées fines et coquesigrues rares autour du beau sujet. Quelqu'u s'en mêla, qui était Ruvigny, et qui détourna vite vers la bouf fonnerie les spécieux discours où s'échauffaient les femme et qu'aiguisaient les hommes. Taillant des brocards contr Mme de Maure et Mme de Rohan, Ruvigny dit que Mme Pilou à cause de ses propos et de toutes les tempêtes qu'elle leur avai

(1) Mme de Sévigné.

faites sur leurs dérèglements, était devenue, pour elles, une sorte d'épouvantail. Ceux de la « cabale » pensèrent qu'il y avait là motif à quelque jeu piquant, et ce devint pour eux une manière de se moquer des coquettes de la Place que de leur adresser des convocations, « à Paris, rue des Fourbes », à l'enseigne du Poulet sans plumes, chez Thoinette l'Affectée, en leur faisant savoir avec civilité que c'est M^me^ Pilou qui tient « registre universel à la chambre des drues (amourettes) ».

Mais quelqu'un ayant dit que parler si fort sur M^me^ Pilou c'était l'attirer, qu'au reste M^me^ Pilou ne pouvait pas ne pas être là où se trouvait M^me^ Cornuel, on convint que ce serait une manière de jeu que de l'aller chercher. Le projet en était là que Marotte, la soubrette, parut disant que M^me^ Pilou montait. Tant d'à propos eut l'heur de stupéfier les gens et de provoquer, chez eux, une hilarité telle que, quand la Pilou parut dans le cabinet d'alcôve, une houle de rire tordait si bien les convives assemblés qu'on eût pu les prendre, sauf tout le précieux respect, pour autant de poules ivres caquetant après la ponte dans un poulailler.

Cela ne fut pas du goût de la dame à barbe. Son humeur s'en aigrit et elle commença de dire avec emportement « qu'il y a des gens qui rient dès qu'elle arrive comme les badauds rient dès que Jodelet paraît ». Après quoi elle entra toute comiquement mise de grands carreaux de drap d'espèces différentes, le nez et la trogne rouges, se débattant toute au milieu d'affiquets de qui la mode était aussi vieille que sa personne. Cela permit de montrer que Robert Pilou la suivait en portant le livre des heures pieuses, les sels à syncope et de l'eau de casse-lunettes pour la vue malade de sa chère maman.

M^me^ Pilou, s'étant mise au milieu même du cercle, devina, rien qu'à voir les mines et les propos subtils qu'échangeaient les groupes, qu'ils en étaient encore à se berner l'esprit de toutes les sornettes dont ils avaient coutume. Elle dit sans ménagement que c'étaient autant de fumées dont ils se nourrissaient et qu'il eût mieux valu jouer à coupe-cul ou à trou-madame avec des gens de rien que d'entendre des lettrés, des poètes et des femmes s'occuper à trancher comme cheveux en quatre leurs sentiments tendres. Le sujet en étant venu ensuite au *Cyrus*, elle ajouta qu'il fallait trouver là le motif de sa visite et que, s'y

étant reconnue, elle venait remercier Mlle de Scudéry d'avo
si bien su, « en une belle toile d'or, changer un haillon ».
quoi Robert Pilou, hurluberlu, nigaud et rêvassier — et q
tombait toujours comme mars en carême dans les convers
tions — émit la prétention qu'il était peu honnête de prêt
ses traits aux figures des romans.

— Mais Robert, dit Mme Pilou, la comtesse de Maure y e
bien; ne puis-je pas y être?

Ce mot, qui était adroit et visait à pallier aux yeux de
Scudéry la bêtise du garçon, n'eut pas le bonheur de plaire
la duchesse de Chaulnes. Assez pincée et pimbêche, la grand
dame s'agitant sur son tabouret tenta d'insinuer, de manièr
subtile, qu'une comtesse a des gages acquis que n'ont pas l
bourgeoises et que c'était mal penser de l'auteur du *Cyrus* d
pouvoir imaginer que les personnes de roture eussent d
droits réels à sa prédilection. La Pilou qui, ce jour-là (
duchesse l'eût dû voir), n'était pas d'humeur, se leva à ces mot
dans un grand courroux. Le coq à crête rouge, tout gonflé d
colère et dressant son plumage au devant d'un ennemi, n'e
pas plus effrayant que l'était alors la « morale vivante » s
tournant vers la duchesse et, de sa voix sifflante, lui disan
devant tous :

— Je n'ai que faire de vous ni de personne. Robert Pilou e
moi avons plus de bien qu'il ne nous en faut; à cause qu
vous êtes duchesse et que je ne suis que fille et femme de pro
cureur vous pensez me maltraiter. Adieu, Madame, j'ai m
maison dans la rue Saint-Antoine, qui ne doit rien à per
sonne !

Cela dit et, dans la stupeur où se trouvaient les gens, elle
gagna la porte, mais pas avant d'avoir exhalé sa rancune :

— Je sais, dit-elle, toutes les iniquités de la cour et de la
ville. Je connais les ladres et les fous. Tel fait l'homme de
bonne maison que je sais bien d'où il vient. A d'autres je leur
montrerai que leur père était un cocu et un banqueroutier ; et
je les défie tous tant qu'ils sont !...

Puis, ayant fait la révérence, dans un grand bruissement de
ses falbalas, elle quitta la chambre tandis qu'à ses talons sui-
vait, portant les fioles et le livre à prières, Robert Pilou crain-
tif et le nez long d'une aune.

La porte était à peine refermée sur eux que Mme de Cavoye,

qui pouffait tout bas, se mit tout haut à rire; M^me^ Cornuel et toutes ces dames et messieurs aussi; et cela aux dépens de M^me^ de Chaulnes, que tant de confusion faisait cramoisie et qui cachait sa honte sous son éventail.

§

Il arriva qu'un jour M^me^ Cornuel et M. de la Fontaine se virent. Ce fut — selon Titon du Tillet — une piquante rencontre et qui ne laissa pas que de divertir assez ceux qui y assistèrent. Le Bonhomme valait la bonne femme. Au surplus l'ami de M^me^ de la Sablière s'entendait à juger assez bien des personnes, surtout quand l'attrait de l'amour et des grâces se montrait uni en elles à la philosophie. O les étourdissantes et délicates choses que durent, cette fois-là, échanger ces deux êtres si parfaitement faits pour s'identifier : le Bonhomme, un peu gauche et distrait par coutume, et la Bonne Femme accorte et narquoise autant par sa beauté qu'en conversation !

Ce secret qu'ont certaines femmes d'attirer et de retenir à elles, par la séduction doublement heureuse du charme et de l'esprit, ceux qui les approchent nulle n'en fut, autant que M^me^ Cornuel, aussi parfaitement douée.

« Ne trouvez-vous pas M^me^ Cornuel admirable ? » mande vers ce temps-là, à ses amies, M^me^ de Sévigné. En même temps elle écrit à sa chère de Grignan, lui envoie « trois ou quatre bons mots de M^me^ Cornuel, qui firent faire à M. de Pomponne ces éclats de rire qu'on connaît bien ». Que l'Epistolière se trouve à Paris, dans son hôtel Carnavalet, ou à Livry, ou aux Rochers avec son « abbé, sa Mousse, sa chienne, son Mail, Pilois et ses maçons », elle n'en continue pas moins à recueillir de loin tous ces bons mots de M^me^ Cornuel, « qui sont dits avec tant de négligence et de chagrin qu'ils en ont plus de grâce et d'agrément (1) ».

Le 6 mai 1676, Sévigné ajoutait : « La comtesse [de Fiesque] maintenait l'autre jour à M^me^ Cornuel que Combourg n'était point fou ; elle lui répondit : « Bonne comtesse, vous êtes comme les gens qui ont mangé de l'ail. » « Cela n'est-il pas plaisant ? » ajoute Sévigné. Et une autre fois encore : « M^me^ Cornuel était l'autre jour chez Berrier, dont elle est mal traitée ; elle attendait à lui parler dans une antichambre qui

(1) Lettre du 17 avril 1676.

était pleine de laquais. Il vint une espèce d'honnête homm
qui lui dit qu'elle était mal dans ce lieu-là. « Hélas ! dit-e
j'y suis fort bien ; je ne les crains point tant qu'ils sont laquais
Voilà de ses mots ! M. de Pomponne n'avait jamais fini d
rire quand il les redisait. Mais il en est bien d'autres et c'
tout un écrin ! On sait ce qu'elle dit un jour qu'elle était à V
sailles, à propos des huit maréchaux par lesquels le Roi re
plaça M. de Turenne : « C'est, dit-elle, la monnaie de M.
Turenne. » Et, une autre fois, beaucoup plus tard, alors qu'
était déjà vieille et le roi vieux aussi, tandis qu'elle venait
voir le jeune ministre d'Etat, le marquis de Seignelai, a
côtés de Louis XIV : « Je viens de voir, dit-elle, l'amour
tombeau et les ministres au berceau. »

Son irrévérence, toujours de bonne tenue, ne connaissait po
d'obstacle et savait s'exercer, sans blessure durable, a
dépens des personnes et des événements ; et cela avec un s
rare, et une perfection telle que le comte de la Feuillade,
frère du maréchal, disait que, si Mme Cornuel voulait, elle t
nerait en ridicule la bataille de Rocroy, « la plus belle chose
se soit faite depuis les Romains ». Les mots de Mme Corn
avaient encore plus de malice et de finesse que d'aigreur.
bouche de cette dame était trop jolie et son esprit trop pr
pour se prêter jamais à d'autres propos que ceux que perm
la bienséance. Toutefois, pour être décents, ces mots étaient
vifs et ils plaisaient si bien que ceux qui les entendaient, ne
pouvant résoudre à les garder pour eux, se pressaient à
redire et à les propager, « de sorte — dit Vigneul-Marville
que ces mots étaient bons en ce qu'ils étaient utiles et plaisai
à tous ceux qui aiment une vérité bien dite ». Ainsi Mme C
nuel monnayait son esprit ; les grands et les laquais, les nob
et les bourgeois avaient chacun leur part ; l'armée avait
sienne et les prélats d'église n'y échappaient pas. Se trouva
une fois, à une messe de minuit que disait l'abbé de Bo
Robert rencontré par elle chez Ninon de Lenclos : « Voilà, d
elle, toute ma dévotion évanouie. » Et, une autre fois encor
elle dit du P. Bourdaloue qu'il « surfait dans la chaire, ma
qu'au confessionnal il donne à bon marché ». Sainte-Beu
— qui était un peu d'Eglise à ses heures — semble, dans s
Lundis, se scandaliser doucement de tels propos. A vrai dir
il n'y a rien là qui soit méchant. Mme Cornuel avait un b

goût inné et le ton était si charmant, l'expression si juste avec lesquels cette dame exprimait sa pensée qu'aucun de ceux sur qui elle exerça sa verve ne dut bien longtemps lui en garder rancune.

L' « esprit un peu malin » que Tallemant lui attribue, le « sel et le mordant » qui plairont à Sainte-Beuve donnaient à sa causerie un tour plein d'imprévu. La conversation était son domaine. Et, comme dit Somaize, il est en Eolie peu de précieuses capables de lui tenir tête, outre « qu'elle a deux filles qui ne cèdent pas leur part » de jactance à personne.

Bien qu'elle aimât le jeu avec emportement et fût aussi subtile sur le tric-trac qu'au reste, elle trouvait encore à s'occuper dans la galanterie. Toutefois, il est convenable à sa mémoire de dire que, des amants qu'elle eut, M. Cornuel fut le premier favorisé. Vigneul dit qu'aussitôt que cet homme l'aperçut dans un bal où tous deux étaient priés ensemble qu'il sentit son cœur aller tout à elle. « Il lui prit un bouquet qu'elle avait à son côté, témoignant par cette liberté qu'il la voulait épouser. » Et, en effet, il l'épousa au bout de quinze jours.

Sa fidélité ne fut pas si durable qu'elle ne cherchât ailleurs à goûter du plaisir. On sait que Charles Brulart, sieur de Genlis, qui fut brave homme d'armes et conseiller du Roi, et que le marquis de Sourdis, gouverneur de l'Orléanais, rivalisèrent d'hommages pour la contenter. Cela ne diminua point le sens qu'elle avait de railler, mais l'aiguisa d'autant que M. de Genlis et M. le gouverneur, en la rendant heureuse, firent plus déliée encore cette verve honnête qu'eux-mêmes excitaient en manière de jeu. Une seule fois, pourtant, elle resta à court. C'est le jour fameux où Francinet, un fou qu'elle alla voir pour se divertir, comme cela se faisait alors, ayant connu l'un de ses deux amours lui dit tout haut, devant tous, en faisant des grimaces : « Je suis Genlis, Madame, je suis Genlis, ce garçon si bien fait, qui a de si belles dents. » Et cela si promptement, sans détours, avec tant d'éclat, qu'elle « qui avait de la monnaie pour toutes les pièces (1) » demeura toute décontenancée, rouge de honte et sans répartie. Ce trait ne fut point perdu complètement pour elle; elle répudia dès lors le ton clandestin de ses mœurs et s'employa si bien à montrer sa

(1) Ch. L. Livet : *Précieux et Précieuses.*

liaison avec M. de Sourdis, son nouveau galant, qu'il est bi
peu d'amours qui fussent alors publiques avec autant d'écla
C'est à ce propos même qu'il convient rappeler la lettre inim
table par quoi elle fit part à la comtesse de Maure, dans u
style alerte et pareil à son cœur, de toutes les fines choses q
M. de Sourdis lui savait suggérer :

Nous avons eu [écrit-elle, *le 25 octobre 1659*] M. de Sourd
céans. Si M. le comte de Maure se récria du portrait que j'en fis, il
a quinze jours, ce n'est rien de le peindre de mémoire, il en fa
faire un sur l'original. Vous sçavez, Madame, qu'il n'y avait pas tro
semaines qu'il était parti de Paris, dimanche, qu'il arriva, céans,
matin. Il a donc vu quatre de ses maisons, Amboise, Tours, d
Religieuses proches de Tours, affermé et rehaussé des terres, vend
de hauts bois, gagné (cela entre nous) cent mille francs sur le ma
ché avec le Roy; mais, s'il vous plaît, n'en dites rien. Il a baty deu
maisons, abattu à Amboise, ordonné des levées de la rivière de Loir
avancé, pour cela, de son argent, fait sa provision de vin, de bou
et enfin de tant de choses que *reçu de l'argent* m'échappe de
mémoire aussy bien que de légers arbitrages. Vous croyez do
Madame, qu'à tout cela et n'être que deux jours en chaque lieu il n
pas eu de temps de reste ! Ecoutez. Il a fait un roman, vers, pro
aventures... De la même plume il prend un autre portefeuille e
écrit même un traité de la Grâce, un de la Médecine et quelque au
de la Physique. Dans le carrosse il fait des devises avec dom André
Vous ne vous estonnez pas s'il ne m'a pas demandé comme je n
portais, ni dit un mot de ma maladie en sorte quelconque... A
quantité de choses qui luy passent par la teste rien ne peut y demeu
rer assez de temps pour passer au cœur : les frivoles bouchent le pa
sage aux sérieuses.

Cette lettre-là est si charmante, elle s'achève avec une s
expressive grâce, en tendresse agréable, que Mme de Maur
n'eut jamais le courage de garder pour elle une si parfait
page. Elle voulut que Mme de Rambouillet partageât son plai
sir. Et cela si bien que l'illustre Cléomire des Précieuses lui fi
tenir ces mots :

Madame, je vous rends mille fois grâce de m'avoir fait part d'un
chose qui m'a plus fait rire que je n'avais fait il y a longtemps. J
vous supplie que mon nom soit dans un coin de la première lettre qu
vous écrirez à Mme Cornuel.

Et puis, un peu plus bas :

Vous ferez une grande charité au bon M. Conrart de lui envoyer ce portrait (de Sourdis) (1).

D'aimer tant d'hommes, cela ne fit point qu'elle négligeât celui qui lui donna son nom. Elle eut de lui huit enfants, trois garçons et cinq filles. Avec Marie Legendre, non moins spirituelle et moins jolie que ses sœurs et qui était d'un autre mariage de M. Cornuel, cela faisait neuf enfants dans la maison. Et comme tous et toutes étaient pourvus d'esprit, avaient de l'à propos et se portaient avec précocité vers l'amour et les jeux, je laisse à penser le bruit, le rire et les amusements dont ne cessait jamais, à chaque heure du jour, de retentir la petite maison du Marais.

Provoquées si aimablement, affluaient les visites. Tous ceux de la « grande cabale » honoraient Cléophile. Là s'empressaient La Ménardière, Godeau et Pellisson ; ému des jolies grâces de Margot Cornuel, M. de La Rochefoucauld venait à certains jours. Et, d'autres fois, venait Mme de La Fayette. Mais, de toutes, il faut bien dire que Mme Pilou était, chez les enfants, celle qu'on attendait avec le plus d'ardeur.

Je laisse à penser la joie qui éclatait dans toute la nichée des Cornuel quand arrivait la dame, suivie de son long fils, tout chargé des sels et du livre à prières. Aimée et cajolée, recherchée autant qu'une maman Gigogne indulgente et, par moments, un peu toquée, Mme Pilou quittait, au milieu du petit groupe, son air rogue et cassant. Le long Robert Pilou, dans le concert des voix et la fusée des rires, cessant de s'offrir ainsi qu'un benêt confit, consentait enfin à se montrer aimable. Et quand Marie Legendre et quand Margot Cornuel, avec leurs frères et sœurs, l'emmenaient au jardin pour jouer à cloche-pied ou à colin-maillard, il laissait là ses livres et ses façons de bedeau, et, depuis ses talons jusqu'au nez qu'il avait tout poilu comme celui de sa mère, semblait secoué, soudain, d'un rire intérieur, grêle et un peu plaintif comme quelquefois en ont les boyaux des chats sous les coups d'archet...

§

Les crins attachés d'un ruban ponceau, le nez de la couleur

(1) Conrart a été fidèle. Il a gardé copie de la lettre en ses papiers. Cette lettre, si finement expansive du talent et de l'esprit de Mme Cornuel, est la seule que le temps nous ait transmise de cette dame. « Il y a un coin de Mme Cornuel dans Mme de Sévigné », a écrit Sainte-Beuve. N'y avait-il point (cette lettre le prouve) un coin de Mme de Sévigné dans Mme Cornuel?

du ruban, le regard plein de feu, le front rébarbatif, le teint rouge et du poil au menton, voilà, d'après la planche gravée par Spirinx, le portrait connu de la bonne Mme Pilou. Joignez aux traits saillants du front et du visage la mise assez baroque où elle se complaisait, l'accent garçonnier des paroles, le choix qu'elle faisait dans les conversations des mots vifs et salés, et vous aurez devant vous, dans sa jolie saveur, la douairière barbe qu'aimaient les Cornuel. Etre laide cela ne suffisait point pour Mme Pilou ; encore fallait-il qu'elle s'en fît ainsi qu'une espèce de gloire. La réputation qu'elle avait d'être la moins jolie parmi les moins belles, Mme Pilou tâchait à l'étendre partout alentour ; ainsi il lui semblait que son esprit prenait par la différence, un éclat plus grand, et qu'il brillait avec d'autant plus de lumière qu'elle-même s'efforçait à s'enlaidir encore. « Laide comme Mme Pilou », « ressembler à Mme Pilou » (1), c'était là, parmi les contemporains, des manières de proverbes que se jetaient les gens à la façon d'injures.

Cardinal de La Valette,
Vous avez la tête faite,
Les épaules et le cou
Comme Mme Pilou,

plaisantaient les chansonniers aux dépens du prélat militaire qu'aimait Richelieu. Et quand Mme Pilou sortait dans la rue Saint-Antoine, se rendait à l'église Saint-Paul, sa paroisse, ou s'en allait à pied chez la Scudéry, tous les marmiteux, gobe-mouches et méchants marmots la suivaient chantant, sur l'air nasillard des gamins des rues, le chant de « la barbe à Pilou »

Dame Pilou, pour mieux cacher son âge
A fait raser les poils de son — ouida, ouida —
De son visage.

Aux plus gavroches d'ailleurs riait la Pilou. Sa barbe était sa gloire et, de se savoir ainsi populaire au point que les garnements la pouvaient reconnaître, lui donnait une sorte d'orgueilleux plaisir. « Vois-tu, mon enfant, dit-elle un jour à une jolie fille qui se moquait d'elle, je suis aussi belle aujourd'hui

(1) Dans une lettre que Mlle de Scudéry écrivit à Chapelain on peut lire : « Cependant vous me donnez des louanges si excessives et vous me dites des choses peu vraisemblables que vous ne me permettez pas de douter que vous ne puissiez être capable, la première fois que l'occasion se présentera, de louer Mme Pilou de la vivacité de ses yeux, de la délicatesse de son teint et des charmes de sa beauté. »

que j'étais à quinze ans, quoique j'en aie plus de soixante-douze; il n'y a que moi en France qui se puisse vanter de cela. »

Dire les aventures que lui valut cette barbe serait donner ici de M^me^ Pilou un caractère piquant que la bonté de son cœur, la finesse et le ton de son intelligence n'autorisent pas au point de la juger du seul aspect des moustaches. Cette barbe ornait M^me^ Pilou, mais elle n'était point toute M^me^ Pilou; elle n'était que l'apparence, que le buisson d'épines où son esprit aigu, toujours prêt à briller, se dissimulait avant de piquer au nez ceux qui ne la voulaient voir que sous le masque ingrat de la caricature. De toutes les anecdotes qu'a laissées l'histoire sur son menton poilu, il n'en est pas de plus drôle que celle où elle est vue, couchée au lit, avec son amie M^me^ de Castille. Un gentilhomme arrive, pour traiter avec cette dernière d'une location de maison que M. de Vaucelas voulait. Le prix assez élevé que demande M^me^ de Castille ne semble pas du goût du parfait messager; il s'entête et compte, discute point à point et fait enfin des offres. Mais voici que, lasse d'entendre cet homme se fâcher en chiffres, la Pilou, soudain, écarte le rideau, se montre en bonnet et s'écrie à voix haute : « Allez, Monsieur, allez, vous ne l'aurez point à meilleur compte ! » L'envoyé, croyant qu'un homme est là, prend peur et s'enfuit, court à toutes jambes auprès de M. de Vaucelas, lui dit qu'il a vu M^me^ de Castille, mais que M. de Castille, se mettant fort en colère, avait montré sa barbe en dehors du lit et s'était écrié qu'on ne rabattrait rien du prix du fermage.

Le piquant de sa barbe rendait plus vif encore celui de son esprit. A la différence de M^me^ Cornuel, de qui les mots plaisants ne faisaient qu'effleurer M^me^ Pilou causait bel et bien des blessures. Sa causticité, souvent assez mordante, entrait assez avant dans la peau des gens pour émouvoir la bile où ils s'encoléraient. C'est ainsi qu'à propos de la même gracieuse M^me^ de Castille, jolie veuve à marier, elle eut toutes sortes de querelles avec M. de Chalais. Le passé de ce dernier n'était point si pur que M^me^ Pilou ne sût y retrouver à redire. Aussi fit-elle en sorte de desservir cet homme auprès de la jeune veuve. Il en naquit alors une espèce de chanson, assez irrévérencieuse, où il était chanté :

Mme Pilou, garde ton derrière,
Car les étrivières
Te suivent de près
Et te sont promises par le beau Chalais...

A vrai dire ce ne pouvait être là que franc badinage. Mme Pilou était une vieille barbe, mais cette vieille barbe était respectée. Elle avait, en 1654, été spécialement invitée à Reims pour le sacre royal; et ses amis touchaient de trop près la cour pour que son derrière courût aucun risque réel; c'est là seulement une preuve des profonds ravages qu'exerçait sa verve sans distinction de titres, de noblesse et de fortune, aux dépens des autres. Son jugement était sain, lucide et de bon entendement; on en faisait état. « Toute la grandeur de la terre, écrit à son propos l'auteur du *Cyrus*, ne la ferait pas changer d'avis quand elle croit avoir raison et, à vouloir la définir en peu de mots, Arricidie (Mme Pilou) est la morale vivante, mais une morale sans chagrin et qui croit que l'enjouement et l'innocente raillerie ne sont pas inutiles à la vertu. »

Maman Conseil assez utile aux jeunes gens, la Pilou exerçait une sorte de justice auprès d'eux, donnant des avis, chapitrant les filles, conseillant les garçons et se donnant plus de fil à retordre avec tous que si elle eût été la mère de chacun d'eux. « Mme Pilou, disait-on, sera bonne sur cela. » Et, en effet, il arrivait que Mme Pilou était idoine à toutes les sortes de conseils intimes. Sa sévérité était indulgente. « Au moins n'écrivez pas! » disait-elle une fois à quelques charmantes dames qui ne se conduisaient pas bien. « Ne point écrire, répondaient les autres, c'est faire l'amour en chambrières. » Son activité, toujours mise au service de l'honneur, s'employait à faire la paix autour d'elle, calmer les querelles et rapprocher les gens qui se boudaient du cœur. Et cela si bien, et avec tant d'ardeur qu'elle y usait ses forces. « La mère m'a pensé faire devenir folle; voulez-vous que la fille m'achève! » disait-elle à ceux qui la priaient de donner ses conseils austères à une femme amoureuse.

Son fils, lui-même, était l'objet de son active critique et le perpétuel prétexte à quoi sa raillerie et son humeur acerbe ne cessaient de se tenir un instant éveillées. « Mon Dieu, Robert! disait-elle à son dévot de fils — toujours fourré aux prêches et chargé de sacrements — veux-tu donc aller par delà Para-

dis ? » A l'une de ses parentes, qui habitait Melun, dont le mari fut pendu, et qui vint se plaindre à elle qu'il fut mal jugé : « A-t-il été confessé ? demanda-t-elle. A-t-il été enterré en terre sainte ? » Comme on lui disait oui : — « Eh bien, ma mie, dit-elle, je le tiens pour très bien pendu. » Défunt Jean Pilou, qui fut procureur et des amours de qui elle tenait Robert, n'essuya pas moins ses traits que le commun. Comme on était au temps assez dangereux de la Fronde et que la guerre civile envahissait le faubourg où ils étaient logés, l'idée lui vint de se mettre un moment à l'abri et de quitter la ville occupée des troupes. M. Pilou, malade, se trouvait au lit et il ne fallait point penser l'en sortir : « Mon pauvre homme, lui dit-elle, il faut que je m'en aille : si l'on vient, tu fermeras les yeux et diras que tu es mort. »

Au reste elle apportait un calme imperturbable et un sang-froid comique à soutenir aux gens, sans jamais fléchir, les pires paradoxes. Un jour il arriva qu'un certain Montenac, qui la harcelait trop, sans doute sur ses biens, qui, de plus, voulait lui prendre M[me] de la Fosse, son amie, exagéra d'importunité. Elle fut incontinent trouver M. de Candale, qui commandait en chef dans les armées du Roi : « Monsieur, lui dit-elle, vous menez tous les ans, tant de gens à l'armée, ne pourriez-vous nous défaire de Montenac ? Tous les ans vous me faites tuer quelques-uns de mes amis, et celui-là revient toujours. — Il faut, répondit Candale, que je me défasse de deux ou trois hommes qui m'importunent, après quoi je vous déferai de celui-là ; car il est raisonnable que mes importuns passent avant les vôtres. » On ne dit pas ce qu'il advint de Montenac, mais il est certain qu'il dut mourir beaucoup plus vite des traits de la Pilou que des blessures des guerres.

Quelque incroyable que cela parût et malgré la moustache où elle s'épanouissait, son teint de pomme et son front rugueux, il se trouva des gens pour parler d'amour à M[me] Pilou. Elle en riait elle-même et disait assez haut que, « depuis son veuvage, deux ou trois hommes l'ont voulu épouser, mais, soit dit, ajoutait-elle, à mon honneur, ils ont été, tous trois, placés aux « Petites Maisons ». Cela ne veut point dire que sa farouche vertu ne fût jamais menacée. Tallemant tenait d'elle-même qu'invitée en soirée, rue Saint-Thomas-du-Louvre, chez M[me] de Rambouillet, un conseiller d'Etat, la voyant sortir

seule, fut assez honnête homme pour lui offrir son aide et celle de son carrosse. En ce temps Mme Pilou avait soixante-dix ans, son menton épineux était devenu ainsi qu'une espèce de châtaigne et son front racorni, où le bonnet de dentelle cachait les verrues, était encore plus jaune et plus embroussaillé. Toutefois, au ruban ponceau qu'elle portait par coutume un voile fait de batiste venait s'ajouter; son corsage était moins burlesque que ceux qu'on lui voyait à l'ordinaire; agrémenté de soie et de petits passements de Flandre, il lui allait fort bien. Enfin, comme elle avait, au milieu des bavardes, bu de toutes sortes d'eaux fines et mangé des pastilles, elle était, ce soir-là, comme soulevée de plaisir et, quand elle sauta sur le marchepied, le conseiller d'Etat donna dans l'illusion et se prit avec bonheur à contempler la belle. La nuit, à vrai dire, était déjà fort basse, les quinquets miteux éclairaient peu les rues et il y eut d'abord une sorte de silence où la vieille Mme Pilou distingua à peu près les traits du barbon et le put, un moment, considérer aux lanternes, le nez chaussé de bésicles d'or, tout vêtu de fin drap, puant le musc et l'ail, gonflé de sa dignité et par manie tapant sur les pans du carrosse avec des gros doigts rouges. Les chevaux, que le cocher avait enlevés d'abord avec un bel entrain, n'allaient plus aussi vite; d'autres coches et voitures, cavaliers et piétons en se portant en nombre dans leur direction les embarrassaient. Passé le Palais-Royal et la rue Froidmanteau, vers la rue du Mail et vis-à-vis l'Hôtel des Chiens, l'attelage cessa aussitôt d'avancer à cause qu'un fardier portant des farines s'était brusquement placé au travers. Ce fut une crainte soudaine, mais qui, chez Mme Pilou, s'accrut jusqu'à la stupeur à voir le conseiller quitter le fond du carrosse en marche, se jeter sur elle, lui saisir la tête, et, dans l'affreux tumulte, lui parler d'amour, lui dire qu'elle était belle, louer ses appas et, dans son impudeur, pousser l'entreprise jusqu'à vouloir user de violence sur elle. Encore qu'elle criât, elle dut tout subir et ce ne fut pas pour elle le moins pire des maux que de rentrer de nuit dans la rue Saint-Antoine, avec cet homme près d'elle qui déraisonnait, la baisant et la rebaisant et, dans l'excitation et le petit bruit sec que faisaient leurs barbes se frottant l'une l'autre, lui jurant de rester fidèle à ses vœux.

Comment cela se sut-il? C'est ce qu'on ne connaît pas bien

Toujours est-il qu'à l'aube qui suivit la nuit de ce jour mémorable, le long Robert Pilou, se rendant à l'office, trouva devant la porte de la rue Saint-Antoine toutes sortes de gens des rues et de passants curieux se pressant à la lecture d'un petit couplet fiché là d'une pointe et où il crut comprendre qu'on nommait sa mère :

O vous, barbe à triple étage,
Qui savez le tripotage
Du poulet et du message,
Mieux que Monsieur de Ménage
Ne sait le fin du langage;
N'est-il pas vrai la Pilou ?
Parmi le sexe volage
Le plus sage est le plus fou.
N'est-il pas vrai la Pilou?...

Un peu plus, et de bouche en bouche, cela se connut bientôt au quartier du Marais. Durant tout un jour les trente-sept pavillons de la place Royale en rirent à un point qu'il sembla que toutes les précieuses abeilles, dans leurs ruches de briques roses, fussent devenues folles, tellement qu'en sa petite maison du quartier la nichée des Cornuel, ayant appris la chose, en perdit à peu près la tramontane, en passa bien huit soirs avec autant de matins à rire et à chanter, les filles et les garçons se tenant les mains, l'un faisant le conseiller, une autre la douairière et le troisième à terre jouant les carrosses...

§

Ce n'est pas que M^me^ Cornuel, jusque-là aimée avec beaucoup d'égards par ses soupirants, ne connût, comme sa vieille amie, quelques revers de tendresse. Bien que l'esprit intense dont elles étaient toutes deux pourvues à si haut point les eût parfaitement conservées jusqu'alors, la belle M^me^ Cornuel sentait tomber sur elle ce poids des années dont les longs ravages apparaissaient moins chez M^me^ Pilou. Il lui parut bientôt que M. de Sourdis s'empressait plus mal à l'honneur de l'aimer. Un jour même une chose étonnante arriva. Le marquis de Sourdis vint rue des Francs-Bourgeois, comme il avait coutume, pour le but galant. La Cornuel, ce jour-là, avait dû s'absenter. Voilà Sourdis furieux, criant qu'il avait hâte et, pour le démontrer, poussant une jolie servante de la

dame avec un entrain tel qu'il se mit en devoir, pour employer l'heure, de lui faire un enfant. L'enfant vint, comme on pense, au bout de neuf mois, fort bien fait, souriant et déjà batailleur comme son marquis de père. Mme Cornuel voulut en prendre soin elle-même. « Cela est juste, disait-elle; il a été fait à mon service. »

C'était un joli mot, comme un badinage avec quoi elle pensait à endormir son cœur. Mais les années vinrent; elles tombèrent sur elle et sur Mme Pilou. Ce fut un crépuscule dont il semble qu'alors tous les salons jaseurs et les fines alcôves s'embéguinèrent au point de ne plus apparaître que comme les cellules d'austères jansénistes. Au chagrin qu'elle avait de voir sa beauté lentement disparaître avec l'âge, Mme Cornuel joignit bientôt l'amertume où la plongèrent les charges de M. Cornuel. Depuis longtemps secrétaire de l'extraordinaire des guerres, le bourgeois du Marais — si l'on en croit les rumeurs — avait pris trop de part aux abus financiers qu'exerçait dans son ministère le grand maître de l'artillerie la Meilleraye. Si bien que les plus fâcheuses allusions voilées commencèrent à poindre sur sa probité. Parurent ensuite de méchants libelles; dans celui des *Logements de la cour*, l'auteur n'hésite point à loger Cornuel à « la Galère »; dans *la Voix du peuple* adressée au Roy, il en est dit bien d'autres, notamment que « Cornuel, plus criminel que tous les hommes qui ont dévoré les peuples, s'est élevé au centre de la terre à une richesse de deux millions d'or par un gouffre de concussions, corruptions et larcins publics et particuliers ». De plus qu'il est v...lé, qu'il a « ruiné plus de familles qu'il n'a de cheveux en tête, qu'enfin c'est un « cornu » qu'il faut traîner à quatre chevaux avec ce fanfaron de grand maître d'artillerie La Meilleraye... ».

Déjà abandonnée de M. de Sourdis, la pauvre Mme Cornuel, poursuivie de tous les petits et des grands méfaits qu'on reprochait à M. Cornuel, ne goûta bientôt plus le repos que quand ce dernier mourut. Cela dut se passer à sa satisfaction d'autant qu'elle eut, tout de suite, la Pilou auprès d'elle. « M'amie, lui vint dire la douairière, ne vous affligez point; votre mari est mort bien gentiment, et bien gentiment on l'a enterré. »

Ainsi Mme Pilou ne cessait de porter partout ses bons

mots ; et il n'y avait pas jusqu'aux plus grandes dames qui ne fussent friandes de les entendre. Comme elle était un jour au Louvre, l'espiègle M^me de Guéménée voulut à toute force que la vieille bourgeoise narrât, devant la Reine, l'histoire du Conseiller qui la prit dans le carrosse. Mais M^me Pilou n'était point de ces femmes dont on se fait jeu, et ce fut vertement qu'elle sut riposter à la jolie grande dame, qui en devint toute rouge, comme jadis la duchesse de Chaulnes chez la Scudéry : « Ne voilà-t-il pas, Madame, vous regorgez d'amants, et, pour une fois que j'en ai un misérable, vous me le reprochez ! »

Ces reparties vives qu'elle faisait aux gens, le sel qu'elle y mettait et la malice aussi firent que, malgré l'âge, elle fut, jusqu'à la fin de ses jours nombreux, vénérée de ceux-mêmes qui la craignaient le plus. La plus grande accommodeuse de querelles qui se vît au monde, M^me Pilou ne cessa jamais, jusqu'à l'extrême des ans, de se dévouer à mettre les plaideurs en paix. « Quand M^me Pilou n'y sera plus, disait avec un peu de mélancolie M^me d'Aumont, qui est-ce qui fera justice aux gens? » Le mot était triste et juste et il rendait hommage, comme elle le méritait, à la plus spirituelle vieille qui parut jamais dans le royaume de France.

Bientôt elle déclina si bien qu'à la Pentecôte de l'année 1656 elle fut saisie, à Saint-Paul, « d'un si grand débordement de bile qu'elle en tomba de son haut ». Revenue à elle, elle se confessa sur l'heure et ne resta guère au lit que dix ou douze jours. Durant ce temps, toute la cour l'alla voir ; la Reine fit prendre de ses nouvelles et le Roi, en passant dans la rue Saint-Antoine, envoya demander par un officier comment elle se sentait. Valot, premier médecin, vint de leur part à tous deux pour l'examiner. Enfin elle alla mieux et ce ne fut pas le moins curieux de l'aventure que la piété ardente qu'elle en conçut au point de vouloir, malgré l'âge, aller en procession remercier Dieu à Saint-Paul.

Elle y fut, dit-on, toute emmitouflée d'un antique manteau de chambre doublé de panne verte ; ce qui valut bien une fois, à tous les marmousets, le dernier plaisir de s'amuser d'elle avant le grand départ (1). Quand ce dernier survint, le 4 juin

(1) « Le 4 juin 1668, Anne Baudesson, veuve de M. Pilou, est décédée rue Saint-Antoine, de laquelle le corps a esté inhumé dans l'église Saint-Paul, sa paroisse, le 6 dudict moys. »

1668, la bonne Mme Pilou avait 90 ans. Elle fut regrettée
point que ceux qui ne la connaissaient que par sa réputat
et pour ses mots d'esprit prirent aussi bien le deuil que
parents proches. Cette mort, qui fermait au délice des conv
sations si délicates d'alors la maison de la rue Saint-Antoi
ne fut pas sans attrister, d'une manière que rien ne put jam
venir dissiper depuis, l'autre petit hôtel du quartier du Mara
celui où tant de rieurs visages et de jolies frimousses s'étai
réjouis jadis à voir venir la dame à barbe. Mme Cornuel au
voyait sa fin venir. Bien qu'elle survécût encore vingt-six a
à son amie Pilou, elle n'en sentait pas moins diminuer
charmes, faiblir sa mémoire et son esprit s'éteind
« Mme Cornuel, écrit durement Saint-Simon, était une vie
bourgeoise du Marais... » Aigrie au point de n'aimer plus
plaisirs comme jadis, elle en vint bientôt à s'irriter de tout
qui, jadis, avait causé sa joie et l'avait faite heureuse. Aya
fait un voyage en litière avec Mme de Maure, qui dura qui
jours, elle en revint furieuse. « J'étais si lasse, dit-elle
retour, d'avoir toujours une même personne devant les y
que j'ai eu, deux ou trois fois, l'envie de l'étrangler... » S
tant diminuer chaque jour de ses forces, elle eut, vers la
le jour où Mme de Ville-Savin mourut, encore un joli m
« Hélas! dit-elle, me voilà découverte! Il n'y avait plus qu'
entre la mort et moi. »

Bientôt Cléophile, en un précieux soupir, exhala sa vie.
fut un deuil de plus pour la Scudéry, qui lui survivait. C
les doctes hôtes de la rue de Beauce, au Marais, les charma
visages et les mâles figures en gardèrent longtemps la contr
gravité. Et, quand Margot Cornuel, déjà maman et vieil
quand Robert Pilou, toujours jaune et plus maigre et de p
en plus long, apparaissaient parfois dans le précieux cerc
Mme de Cavoye ne songeait plus à rire, Mlle Boquet à pin
de son luth, ni l'abbé d'Aubignac à grimper sur la table. M
tous songeaient au temps tristement passé où elles venai
toutes deux charmer la compagnie, Mme Cornuel toute ro
Mme Pilou toute noire, Mme Cornuel jolie, Mme Pilou barb
caquetant et jasant, poissardes spirituelles et l'une et l'au
allant, ainsi — on l'eût pu dire — que la mère et la fille An
de ces Halles musquées qu'étaient les alcôves...

EDMOND PILON.

SOUVENIRS D'ENFANCE

I

J'allai chez Monsieur Lay l'instituteur.
Mon alphabet était comme des fleurs.
Je me souviens du poële et de la bûche
que chaque enfant du village apportait
lorsque le Ciel est une blanche ruche
et qu'au réveil on dit : « Il a neigé! »

Je me souviens aussi de la gaîté
de mon tablier, aux jours mûrs d'Eté,
quand je quittais l'école un peu plus tôt.
Petit petit j'avais encore les Cieux
dedans les yeux comme une goutte d'eau
à travers quoi l'on peut voir le Bon Dieu.

Je découvrais la Terre à chaque pas.
Et voici l'eau où l'on ne marche pas,
l'air et le feu que l'on ne touche point ;
et, souhaités autant qu'inabordables,
les animaux qui sont toujours trop loin
comme des rois sont pour les misérables.

O rossignol ! Oh ! Combien j'ai souffert
que tu préférasses un rosier vert
à mon cœur. Et toi, luisant capricorne,
pourquoi ne quittais-tu pas la forêt
pour t'en venir, ronflant aux moissons mornes,
vers le désir de mes petits doigts frais ?

Seigneur, il y a plus de trente-quatre ans.
Et, déjà, vous refusiez à l'enfant
de transformer son cœur aimable en nid;
et puis encor de faire de sa main
un blanc calice où l'insecte ravi
eût bu l'eau ronde où tremble le matin.

Et maintenant, Seigneur, je viens encore
moi, votre fils, ainsi qu'à mon aurore,
vous demander des oiseaux pour mon cœur
et, pour mes mains des bestioles de flamme.
« Il se fait tard déjà », *ô mon Seigneur!*
Seigneur, comblez le vide de mon âme!

II

Qui avait jeté le jardin devant moi?
Qu'y faisait-on? Je ne comprenais pas.
Et, indécis, j'allais sous la tonnelle
pleine de nuit, de façon si légère
que pour le dire il me faudrait des ailes.
On y riait. On me tendait un verre.

Mais déjà, moi, j'étais comme une rose :
je me froissais, épineux et morose;
et je pleurais dans tout cet infini.
Et c'est alors qu'entre toutes bénie,
sur son grand cœur solide comme un buis,
me consolait la mère de ma vie.

Dès lors, sachant ce que c'est qu'une mère,
je m'attristais aux lis du presbytère.
Dans leur parfum il y avait un nid.
Et le curé, en tenant son bréviaire,
m'y amenait quand approchait la nuit,
disant : « les petits dorment sous la mère. »

J'apprenais donc, mystère après mystère,
toute la vie. Au champ de la rivière
j'étais certain que, pour varier les fleurs,
tout simplement, quand on n'était pas là,
l'ange changeait les tiges, les couleurs.
Quel grand savant ne rirait de cela ?

III

Par un Dimanche qui était comme un gâteau,
on me mena chez le père Fiteau,
notaire habitant en pleine campagne.
Le déjeuner était comme une fête:
lourd, triste et beau. Et j'avais pour compagne
une petite enfant qui était « la nièce ».

Et elle et moi ensuite nous allâmes
dans le verger où, ainsi que des flammes,
montaient les poiriers mélancoliques.
Les oiseaux étaient confiants sur les branches.
Mon cœur, mon cœur, ce jour si magnifique
était peut-être un amour chez les anges.

IV

Le pharmacien était monsieur Fourcade.
Il me soignait lorsque j'étais malade,
et il coiffait une perruque rousse
sous un chapeau de feutre à la Murger.
Il avait dû, étudiant à Toulouse,
aimer Mimi, Dupré et les vieux airs.

Sur le coteau, sous l'émail des montagnes,
Monsieur Fourcade avait une cabane

qu'il avait baptisée : le Paradis.
Et le fait est qu'en haut du sentier clair,
dans cet azur liquide, on aurait dit
qu'un séraphin l'avait bâtie en l'air.

Au pied du Paradis, *des marjolaines*
croissaient. Suave et poivrée leur haleine
grisait les pics dessinés dans les cieux.
Le pharmacien récoltait de ces fleurs
pour composer, comme un religieux,
une excellente et cordiale liqueur.

Il encageait des rats et des vipères.
Quand il venait chez la propriétaire
il lui disait : « Ah ! Madame Maillou !
« Vous êtes une femme de devoir...
« Votre cochon est propre comme un sou.
« Vous devriez lui donner un miroir ! »

V

Quand on dînait, la face de mon père
se dessinait en courbe de lumière,
brillante et fine comme un fil de rosée,
dans l'ombre de sa barbe de grand chef.
Il était ironique avec fierté,
rêveur, nerveux, beau, susceptible et bref.

Dedans son cœur peut-être écoutait-il,
comme on écoute au creux d'une coquille,
les mornes voix des soleils des Antilles ;
et, sur son âme, voyait-il des lueurs
de colibris sur des jardins tranquilles
passer comme des éclairs de chaleur?...

Il était adroit et très patient.
Quand le Bureau de l'Enregistrement
était fermé, on pêchait à la ligne.
L'eau était verte au calme et, au courant,
ne l'était pas — mais avait l'air de rire.
« Ça mord... J'ai pris encore un poisson blanc ! »

Eau, feuillage, air, sable, racines, fleurs,
sauterelles, lombrics, martins-pêcheurs,
brume tombant sur quelque champ de raves,
vrilles de vigne au toit du tisserand :
ô doux génies qui m'avez fait esclave !
vous m'amusiez, moi petit, vous si grands !

VI

Certes, j'étais ému par la nature.
Ce cher père, enfoui dans la verdure,
ouvrait pour moi l'ineffable rideau.
Oh ! cette odeur ! quand il coupait des branches
pour mieux jeter sa ligne sur les eaux
oh ! cette odeur ! de ma neuve existence !

Mais il était une autre joie plus sûre.
C'était, c'était, au crépuscule mûr,
la procession dans le cimetière.
Que je vous ressentais, ô mon Seigneur !
dans la douceur des lis, lorsque ma mère
priait tout haut — et qu'en mourait mon cœur.

Ceci était plus doux que tout le reste,
que le feu bleu des insectes célestes
dont s'enflammaient et se courbaient les tiges ;
plus doux que mon goûter dans le pré chaud ;
plus doux que tout, plus doux que tout, vous dis-je :
car la prière est la sœur des oiseaux.

VII

Je me souviens d'une procession,
entre autres, en temps d'inondation,
et qui eut lieu, le soir, après dîner.
Elle chanta jusque hors de la ville.
Depuis plusieurs jours les champs et les prés
n'étaient plus que des flaques immobiles.

Mon cœur, mon cœur, ô mon cœur ! Souviens-t'en.
J'avais alors un tablier et quatre ans.
Je m'inquiétais de ne pas voir ma mère.
Auprès du pont, c'était-il des tilleuls ?
Les eaux noyaient les choses coutumières
qui se taisaient comme des gens en deuil.

Je me souviens de l'arbre de Saint-Jean.
Ony mettait le feu, la nuit tombante.
Il devenait comme une averse d'or.
Que c'était beau ! Je suis prêt à pleurer.
O Dieu du feu, je t'aime et je t'adore,
ô Dieu des eaux qui priaient sur les prés !

Ecoute-moi, mon Dieu, écoute-moi...
Au nom des jours lointains, au nom des mois
et des années : exauce ma prière !
O Créancier ! Cherche parmi tes coffres
ce feu de joie de l'enfance première.
Il est à toi. C'est à toi que je l'offre.

Louez mon Dieu ainsi que dans les Laudes,
soirs parfumés comme des reines-Claude,
ô soirs de la Saint-Jean sur les coteaux !...
Quand, un à un et un à un, les feux

vont s'éteignant en ronde et que bientôt,
à l'horizon, il n'y a plus que Dieu.

VIII

Après souper nous allions souvent voir
le vieux notaire, à son seuil nous asseoir.
Il s'appelait Monsieur Denagiscarde,
et faisait un dieu au savoir subtil
du patron qui, dans une Etude, à Tarbes,
lui avait appris le Code civil.

La nuit tombait, les voix faisaient silence.
On n'entendait dans la douceur immense
que le ronflement de mon cascaret.
C'était une noix formée en crécelle,
et le grillon, son frère, répondait
de la cuisine, avec sa note grêle !

N'était-ce là une belle oraison
que celle d'une noix et d'un grillon ?
Moi j'écoutais. J'écoutais sans comprendre.
Et ce murmure enveloppé par l'ombre
allait à Dieu, l'invitant à descendre
et à s'asseoir auprès des choses sombres.

IX

Un jour, un enfant tomba sur du verre,
et mourut. J'entends encore sa mère
me disant : « Louis est mort », en me donnant
le petit cheval qui était à son fils.
Je ne comprenais pas la mort. Pourtant
que ce jouet me parut froid et triste !

X

Rouge, bleu, vert, images d'Epinal !
Palmiers, serpents et toi, soleil brutal
qui te couchais sur une mer sauvage !
Cyprien Grenouillou était mangé
par une famille d'anthropophages,
car Grenouillou était un naufragé.

... Et puis aussi un élégant sergent,
baudrier, tricorne et pantalon blanc,
qui revenait chez lui après la guerre...
Il cheminait au milieu des moissons.
Dans la gravure, on voyait sa chaumière
et des coquelicots sur les sillons.

Couleurs, soyez bénies ! Vous êtes belles !
J'ai butiné comme fait une abeille,
en mon printemps, les images d'un sou.
Et maintenant, si ma tâche fut probe,
et si ma ruche était digne de vous,
mangez, amis, ce miel ruisselant d'aube.

XI

Ma sœur avait trois ans quand je suis né.
Elle habitait Pau. On m'y conduisait.
C'était chez mon grand-père et ma grand'mère.
Il y avait un riant escalier
dont m'étonnait la porte dont le verre
était si beau qu'il était cannelé.

On me mena à un cirque de singes.
Sur l'œil d'un singe un singe mit un linge.

Je me souviens, cela était affreux.
Le premier singe était un déserteur
qu'on fusillait. J'entends le coup de feu
du petit fusil, je vois sa lueur.

Puis on mettait son corps dans un cercueil.
Que je souffrais! Combien j'étais en deuil !
Mais, tout à coup, le singe s'échappait.
Oh! Mais! Alors! Me dressant sur ma chaise,
je me mêlais, comme un Chinois le fait,
à l'action des acteurs sur la scène.

C'est là, mon cher, mon vieil ami Bauby,
que, la première fois de notre vie,
j'avais quatre ans, et toi cinq, nous nous vîmes.
J'ai quarante ans bientôt. Toi, tu les as.
Mais la vision du singe qu'on fusille,
tu le sais bien, elle est toujours en moi.

XII

Etant à Pau j'allai un jour à Gan
— qui est un bourg sur un coteau riant —
avec ma sœur, ma mère et ma grand'mère.
On déjeuna chez des amis. L'Eté
décomposait les choses en lumière
que l'on eût dite en métal feuilleté.

On se risqua un peu sur la terrasse.
Je me souviens de ces lianes lasses
et où dormaient de gros œufs de corail.
Un collégien était là, en képi.
Il ne pouvait vaquer à son travail,
car il avait, dit-on, un panaris.

Je regardais ce collégien bleu
qui demeurait triste et silencieux.
Il était comme un tableau de famille.
... On entendait, dans les soleils tombés,
pleurer sa flûte aux brises des charmilles,
lorsque la cloche annonçait le souper.

XIII

La mère de ma mère était très sainte.
Je la revois toujours en noir, et ceinte
d'une lueur de sereine bonté.
Elle disait, le soir, son chapelet,
et conservait la douce dignité
de ceux que Dieu a déjà appelés.

Haute, le nez busqué et les yeux verts.
Sa bouche se serrait d'un pli amer
quand on choquait sa charité chrétienne.
Je lui ai vu parfois ce très grand air ;
on sentait alors quelle était sa peine,
mais qu'elle préférait ne pas parler.

Elle était comme un camée qu'elle avait :
sur son cœur net elle se profilait
et ses cheveux sur son âme neigeaient.
Dans un sac noir elle apportait, riante,
à ses petits-enfants, qui s'empressaient,
de la réglisse et du sucre à la menthe.

XIV

Il y avait un grenier où j'allais.
Là, sans savoir pourquoi, je contemplais

ce mur qui muet me rendait muet :
cette montagne où se brisait le ciel.
A l'horizon qu'est-ce que l'on trouvait ?
On trouvait Dieu, les champs et le soleil.

Oui je savais que Dieu vivait là-bas.
Il m'arrivait de faire quelques pas
— tant j'étais sûr qu'était là sa demeure —
afin d'aller le voir et lui parler.
Avais-je tort de l'y croire ? A cette heure
il veille encore sur la verte vallée.

Il cueille encore, aux soirs d'août, l'origan
qui sent si bon et rime à ouragan.
Il est le Roi des petites raînettes,
et c'est par lui que marchent les nuages,
et que l'enfant regarde à la fenêtre,
et que le monde est comme des images.

XV

Non loin de Pau, il était, à Bilhères,
une pelouse éblouie. La lumière
la criblait. Un Dimanche, après midi,
que je me promenais avec les bonnes,
je vis, plus beau que la beauté, je vis
un papillon dentelé, bleu, noir, jaune.

Je l'attrapai. Ce me fut un bonheur,
un tel bonheur qu'encor je suis songeur,
me demandant comment ma petite âme
put à ce point me le faire éprouver.
Le papillon était comme la flamme
des boutons-d'or dont le vernis criait.

C'est tout auprès de la même prairie,
trente-trois ans plus tard, qu'anéantis
par la douleur qui fut plus grande encore
que cette joie du papillon capté,
c'est là que moi et la fauve Mamore
un jour de pluie nous nous sommes quittés.

XVI

Vers mes cinq ans, on partit de Tournay ;
je quittais l'école de Monsieur Lay.
On vint s'installer quelques mois à Pau.
La nouvelle école était dirigée
par les deux demoiselles Letourneau
dont l'une est morte extrêmement âgée.

Elles avaient (c'était comme un secret),
appris à lire au maréchal Bosquet.
On venait là me chercher vers cinq heures.
Et, tenant un filet-à-papillons,
je me soûlais de l'ardente lueur
qu'a le ciel bleu quand on sort de pension.

Ah! depuis lors, j'ai mêlé mes souffrances
aux souvenirs de cette heureuse enfance.
Car, là encor, j'ai mêlé mes passions
à ces grands jours de lumière profonde
où l'écaille d'argent des papillons
choît de l'azur qui tremble comme l'onde.

XVII

Je me souviens de quand on allait voir,
à Orthez, les grand'tantes vêtues de noir

qui avaient nom Clémence et Célanire.
Elles étaient huguenotes. Clémence,
je la revois sur les parquets qui luisent,
haute, maigre, silencieuse, glissante.

Je demandais : « Dis-moi, tante Clémence,
« si telle chose est vraie, ou si l'on ment ? »
Elle disait : « oui — ou non — mon enfant. »
Il y avait, autour d'elle, de l'ombre,
l'ombre, je crois, de l'ancien Testament,
l'ombre de la Création du Monde.

Elle est morte à la lecture des Psaumes,
disant adieu aux épais toits de chaume,
aux fumées bleues des midis dans le ciel.
... « Car, s'il est excellent, prononça-t-elle,
de s'en aller au sein de l'Eternel :
cette heure où je vous quitte est bien cruelle. »

FRANCIS JAMMES.

LA QUESTION RELIGIEUSE

ENQUÊTE INTERNATIONALE [1]

—

M. René Bazin

de l'Académie française.

Vous demandez « si nous assistons à une dissolution ou à une évolution de l'idée religieuse ».

Ni à l'une, ni à l'autre : nous assistons à une persécution. Elles ont toujours été plus ou moins contagieuses. Nées en France, on ne les a jamais vues s'y renfermer. L'agitation qui se produit aujourd'hui, sur divers points du monde énumérés dans votre questionnaire, a ceci de remarquable qu'elle n'est pas seulement anti-catholique, mais anti-chrétienne. Elle ne vise pas à une transformation, mais à un anéantissement. Elle semble avoir, presque partout, des origines, une allure, une organisation politiques, et ce qu'elle attaque d'abord dans l'idée religieuse, c'est le principe d'autorité. Même sous cette forme et avec cette étendue, elle n'est pas un phénomène nouveau.

D'autre part, vous observez, très justement, que « l'idée religieuse, le sentiment religieux, la religion ou les religions, l'influence de telle ou telle forme religieuse sur le développement des mœurs, font, depuis quelques années, l'objet d'un nombre croissant d'ouvrages ». Cette étude passionnée du problème religieux a amené au catholicisme des esprits de haute culture, principalement en France et en Angleterre. Est-elle le prélude d'une renaissance religieuse, qui s'annoncerait de loin, sur les sommets? Peut-on voir en elle un effet indirect de l'agitation politique et anti-religieuse que vous signaliez tout à l'heure ? N'en serait-elle pas plutôt l'une des causes ? Quoi qu'il en soit, ce second phénomène me semble de plus d'importance que le premier, et, malgré les apparences, plus plein de conséquences pour l'avenir.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 236 (33 réponses).

★

M. l'abbé Romolo Murri

(Italie).

A une évolution et non à une dissolution.

L'apparence d'une dissolution, dans les pays d'Europe, vient u fait que le christianisme, durant le cours de plusieurs siè-es, s'est resserré en un dogmatisme jaloux et intolérant, se tranchant hors des progrès de la pensée et de l'esprit umain. La libre spéculation religieuse n'en fut pas diminuée; ais elle ne trouva pas d'écho dans les corps religieux, domi-és avant tout par la préoccupation de l'orthodoxie littérale et rmelle ; et le terrain lui a pour ainsi dire manqué pour se aduire en vastes mouvements collectifs et prendre forme ans les doctrines et dans les rites.

Il y a donc aujourd'hui un déséquilibre énorme entre la ensée religieuse des différentes collectivités chrétiennes d'une art et la culture scientifique moderne de l'autre; et de là aussi ntre la vie religieuse, avant tout extérieure et rituelle, et les rofondes agitations de la société démocratique contemporaine. e déséquilibre explique le malaise profond des âmes, en fait religion, et la crise du catholicisme.

Si le sentiment et l'esprit religieux étaient réellement des rmes historiques de croyance et d'orientation pratique de ime humaine maintenant dépassées, et non les exigences per-étuelles de celle-ci et le fruit naturel du contact de l'esprit ec la réalité, les religions positives auraient marché, pendant phase actuelle, à une lente et tranquille décomposition. ais la gravité même et la violence de la crise religieuse et son iversalité montrent qu'il y a là une période de recherche xieuse d'un nouvel équilibre entre la religion et la vie, et non dissolution de celle-là.

Et de cela, à ce qu'il me semble, il y a deux grandes preuves. En philosophie, la critique des sciences, de leurs méthodes de leurs limites, et les études de psychologie, ont établi dé-itivement le champ propre des *croyances*, expression pro-soire et obscure de la réalité profonde et totale, inaccessible l'expérience et perçue et sentie par l'esprit qui ne peut orien-r que vers elle les fins suprêmes de la vie et de l'activité nsciente.

Dans la vie sociale, la démocratie, déjà considérée com un simple progrès de l'association dans les relations extéri res, économiques ou politiques, apparaît toujours plus com un *fait de conscience*, comme une communion des biens int lectuels et culturels, qui se répercute ensuite dans les ac et dans les rapports extérieurs. Elle est ensuite la tendan des multiples vers l'Un, le détachement et la venue au jo d'une conscience universelle et absolue des nombreuses co ciences contingentes et passagères. La démocratie devi ainsi, dans son intime substance, un fait de caractère religie de création et de formation des consciences, prises dans totalité de leur vie.

Dans l'apparente dissolution, laquelle n'est réelle que po quelques formes historiques, relativement récentes, d'état la pensée et de pathologie de l'esprit religieux (résumées p quelques-uns dans ce mot : cléricalisme), se dessine déjà, nous ne nous trompons, un vigoureux mouvement de reco titution.

★

M. Havelock Ellis

Angleterre.

La religion est fondée sur des instincts humains profon et jamais ne se posera la question de sa disparition. Les Eg ses — chrétiennes ou non — peuvent se développer et disp raître, mais c'est là une toute autre question. Une Eglise construite à l'aide d'idées philosophiques, de convictio morales, de traditions anciennes, d'intérêts personnels ; à l rigine elle a pu sourdre de l'instinct religieux, mais à la fin religion n'y joue qu'un rôle minime. Lorsqu'un homme do d'un instinct profondément religieux apparaît au sein d'u Eglise, c'est à grand'peine qu'il y demeure : le plus souvent l'en chasse. La religion est une source qui prend naissanc l'intérieur de l'âme humaine individuelle, et les Eglises n' aucune part à cette naissance. Elles trouvent souvent p commode de la faire disparaître que de la protéger. Si, p suite, un ennemi de la religion pense qu'en aidant à détru une Eglise il aide à détruire la religion, il se trompe cruel ment. Il ne fait qu'ouvrir les voies à une forme nouvelle religion.

Quant aux Eglises, je pense que nous devons reconnaître
'une civilisation avancée leur est toujours et partout défa-
rable. La complexité de la civilisation implique de grandes
riations entre individus; au lieu qu'une Eglise a besoin
une grande uniformité parmi ses membres. Un individu très
vilisé ne peut d'ordinaire se conformer à toutes les exigences
ie formule une Eglise. Les Eglises ont toujours réussi le
ieux chez des groupements en train de sortir du stade sau-
ge.

La religion est également affranchie d'idées particulières.
le peut s'associer à n'importe quel système d'idées; et un
hée peut être tout aussi profondément religieux que tel ou
l chrétien. L'instinct religieux est un élément de la nature
ımaine, presque autant que l'instinct sexuel, auquel il est si
rieusement allié. Il y a des individus qui sont anesthési-
ies au point de vue sexuel, et d'autres qui le sont au point
vue religieux. Mais ceci ne peut affecter que la conduite et
ctivité de l'individu; c'est uniquement une question person-
elle qui ne rend cet individu ni meilleur ou pire ni plus moral
moins moral que d'autres individus.

★

M. Frédéric Mistral

VOYONS VENIR (1)

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain : — les aman-
ers de la côte — vont se couvrir de leurs fleurs blanches —
ur le plaisir du chemineau — qui est en marche sur la route.

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain : — la belle
raison porte avec elle — les amandes vertes et mûres. — Et
s gosses, petits gourmands, — tous, vont y envoyer la
ain.

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain : — dès que
violette embaume, — le papillon voltige sur elle, — et la
ette a son amant, — dès que son sein en pommes s'arron-
t.

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain : — cela ne
re pas, lorsqu'il pleut ou qu'il neige. — Le soleil se lève

1) Cette pièce a été traduite du provençal par l'auteur.

pour tous — et la goutte de rosée qui se forme — luit aus bien que le diamant.

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain : — l'huml qui est dans la misère, — son jour venu, monte au triomph — et le présomptueux — tombe soudain comme une pouss

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain : — rappelon nous que la patience — est le pilier de la sagesse; — et, m gré tout, nous florissons, — quand nous nous armons patience.

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain : — du Fé brige et de ses membres — on gardera jolie mémoire — notre gai parler roman — fera envie au parler de France.

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain : — en débord de lois mauvaises — parfois le monde se débride; mais, vienne l'heure, et les méchants, — Dieu les courbe sous ses ordres.

Si ce n'est aujourd'hui, ce sera pour demain : — le torre fou court à la chute... — Fasse le ciel qu'après le bran bas — nous ne regrettions pas, pauvres humains, — le tem charmant du vieux passé!

★

M. G. Bonet-Maury

Professeur à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris.

Pour peu qu'on soit familier avec l'histoire des religions, réponse n'est pas douteuse : il y a évolution. Le sentime religieux est impérissable; en effet, comme l'a dit avec rais M. Paul Guieysse, avec l'autorité qui lui appartient com égyptologue :

« On retrouve cet instinct inné chez l'homme, aussi l « qu'on peut remonter dans l'histoire, et jusque dans les pér « des les plus archaïques. C'est cet instinct qui leur fait pr « sentir que notre existence n'est pas limitée à notre péric « terrestre, mais qu'il y a un au-delà. »

Ce qui a pu faire naître des doutes sur sa pérennité, c' le spectacle de la lutte engagée entre le pouvoir civil et l'égl dans certains pays, et de l'indifférence des masses populai

our la cause de cette dernière. Mais il faut bien se garder de onfondre le sentiment religieux avec tel ou tel organisme cclésiastique, qui prétend le monopoliser.

On ne peut pas juger de l'avenir de la religion d'après des ays comme le nôtre, où la question religieuse est trop mêlée ux intérêts politiques ou économiques. Les églises passent ou e transforment : le sentiment religieux est éternel. Il faut donc largir notre horizon, considérer le mouvement religieux dans e monde et examiner tour à tour l'état des religions univer-alistes.

Prenons d'abord le christianisme. Voici, à mon sens, les ignes de vitalité qu'il offre :

Le premier est l'*expansion missionnaire*. Depuis la fin du v[e] siècle, les églises chrétiennes de l'Europe — et depuis le ébut du XIX[e], celle des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, nt envoyé des religieux ou des prédicateurs annoncer l'Evan-ile de Jésus aux tribus les plus sauvages, comme aux peuples es plus cultivés du monde païen, et, quoi qu'on en dise, ils ont randement contribué à élever leur niveau moral, familial et eligieux.

En second lieu, il s'est produit au cours des deux derniers iècles en Allemagne (Spener), en Angleterre (John Wesley), n Italie (Fogazzaro), dans le Sud de la France et récemment u pays de Galles, des *recrudescences du sentiment religieux*, menant un relèvement moral, qu'on a, à juste titre, appelées es *réveils*.

La place, que les questions religieuses occupent dans la ittérature des peuples les plus civilisés, est aussi une marque u rôle important que joue l'idée religieuse dans la vie intel-ectuelle de l'humanité. Il suffira de signaler le succès de *l'*[lle] *de La Quintinie*, de George Sand, et de *l'Evangéliste* 'Alph. Daudet en France, celui de *Robert Elsmere* par [me] Humphry Ward, en Angleterre et Amérique, de *Résur-ection*, de Tolstoï, et d'*Il Santo*, de Fogazzaro, dans le monde ntier.

Enfin, l'*intérêt croissant des laïques hommes* pour les af-ires religieuses est aussi un signe de l'évolution en question. Ce sont des laïques qui ont organisé les Cercles ouvriers et s conférences sociales (Comte de Mun, Marc Sangnier), les atronages d'apprentis, les Unions chrétiennes de jeunes gens

et la Fédération internationale des étudiants chrétiens et, d
le régime de la séparation, ce rôle des laïques s'accroîtra
core, pour le bien des églises.

Si, après le monde chrétien, nous examinions la situat
de l'Islamisme, du Judaïsme, du Bouddhisme, du Parsisme, et
nous constaterions des faits analogues, qui révèlent des
mentations, des transformations du sentiment religieux s
l'influence, soit des milieux, soit des races différentes. Dans
monde musulman, entre autres, il y a depuis un siècle et d
une recrudescence du sentiment religieux, qui se manife
par la propagande des Confréries en Afrique et, de temp
autre, par l'apparition de « mahdis ». Et nous verrions
ces évolutions tendent vers le monothéïsme et vers l'adopt
d'une morale commune. — On peut dire, d'une manière gé
rale, que la morale suit le contre-coup de l'élévation ou
déclin du sentiment religieux.

Ainsi, en dernière analyse, l'idée comme le sentiment r
gieux font partie intégrante de l'âme humaine, leur cause
étroitement liée à celle de la civilisation. Pour qu'ils périss
il faudrait que l'homme disparût de la surface de la terre
qu'il perdît son âme et revînt à l'état animal.

★

M. Lévy-Bruhl

Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Paris

L'histoire que nous comprenons peut-être le moins est c
qui se fait sous nos yeux. Pour bien juger de la force relat
des idées, des sentiments, des tendances qui luttent entre el
dans une société à un moment donné, pour en évaluer
chances de survie, il faut les voir d'assez haut, et distincteme
Aux yeux des contemporains, la mêlée est trop proche, et tr
complexe. A moins d'être doué d'une faculté spéciale de di
nation, infiniment rare, on en est réduit à des conjectures p
ou moins plausibles. Et si nos inductions nous semblent vra
semblables, ou même probantes, les faits ne manquent gu
de les démentir. Je ne me sens donc pas en état, pour ma pa
de décider, ni même de chercher utilement si nous assiston
une dissolution ou à une évolution de l'idée religieuse et
sentiment religieux. Mais je puis vous soumettre, si vous

oulez bien, quelques réflexions simples que votre très inté-
essante question m'a suggérées.

Nous ne sommes pas forcés d'opter entre ces deux proposi-
ons contradictoires : les gens n'ont plus la foi religieuse qui
eur a été transmise, ou bien ils l'ont encore. La réalité psy-
hologique échappe à ce dilemme. Les gens peuvent penser
u'ils continuent à croire, alors qu'en réalité ils ne croient
lus ; — c'est le cas d'un grand nombre de fidèles aujourd'hui,
ans les classes dites dirigeantes. Ils peuvent aussi s'imaginer
u'ils ne croient plus, tandis qu'au fond de l'âme ils restent
ttachés à des croyances que leur raison juge périmées ; — on
n trouverait beaucoup d'exemples, dans les mêmes classes,
armi les esprits qui pensent être affranchis. Aussi est-il tou-
ours difficile de dire où en est exactement une religion qui
lécline après avoir longtemps dominé.

En outre, l'effet de croyances qui ont profondément pénétré
a mentalité et la vie morale d'une civilisation persiste après
ue ces croyances ont presque disparu. Des esprits qui cessent
'être chrétiens peuvent demeurer christianisés pour des siè-
les. Ainsi, la plupart des « philosophes » du XVIII^e siècle,
dversaires déclarés de la métaphysique chrétienne, ne voulaient
lus entendre parler d'une Providence, qui régit le monde en
menant aux fins voulues par Dieu dans sa sagesse. Mais ces
êmes philosophes se complaisaient à l'idée d'une nature bonne
t prévoyante, attentive aux besoins des êtres vivants, et en
articulier à ceux de l'homme : cette nature était-elle autre
ose qu'une Providence laïcisée? Avec moins de naïveté, la
éculation philosophique qui a suivi porte presque toujours
marque de la même influence. Depuis l'école d'Alexandrie,
epuis que la métaphysique religieuse qui s'en est inspirée a
ominé en Europe pendant plus de mille ans, personne peut-
re n'a plus regardé le monde avec les yeux clairs d'un phi-
sophe grec. Notre vision de la réalité est toujours teintée de
ysticisme.

Est-ce à dire que les derniers siècles écoulés n'aient rien
porté de nouveau? Si fait : le développement des sciences
sitives, et les conditions économiques des sociétés modernes
tentissent sur les croyances. L'incompatibilité entre ce que
us savons, — si peu que nous sachions encore, — et les
gmes pieusement acceptés jadis devient chaque jour plus

criante. S'il était vrai que « les idées mènent le monde », pourrait croire à l'imminence de grandes transformations. M elles ne le mènent pas seules, et les éléments irrationnels leur font contre-poids ont des réserves de force peut-être i puisables.

✶

M. Georges Goyau

Homme de lettres.

Je ne crois pas, Monsieur, que l'idée religieuse soit en d solution. Les « libres penseurs » — je les suppose généreu — s'acharneraient-ils ainsi sur une morte?

Longtemps on l'a reléguée dans les sacristies : dès qu'e en sortait, dès qu'elle aspirait à un rôle social, on la taxait cléricalisme. Aujourd'hui, sans crainte de se contredire, on proche à ses adeptes de trop se soucier du ciel et d'être ind férents au progrès humain. Le reproche a réveillé les énerg de l'idée religieuse : elle devient plus conquérante, plus e geante, plus ambitieuse, plus *entrante*, plus empressée de manifester comme une maîtresse de morale sociale. L'indivi qui la porte en soi est désormais aussi pressé de réaliser d la vie sociale les conséquences sociales de son *credo* que propager ce *credo* lui-même; c'est par des services sociaux q l'apostolat religieux s'inaugure : c'est comme un lien de f ternité humaine en même temps que de filiation divine que religion se propose. Au moment où les questions sociales no captivent, cette attitude de l'idée religieuse n'est pas une p ture d'agonie.

Que le sentiment religieux évolue, cela va de soi, puisqu n'y a pas d'acte religieux sans que nous y mettions quelq chose de nous-mêmes, et puisque nous ne ressemblons p aux aïeux. Jadis le sentiment religieux naissait surtout en p sence du mystère de la nature; nous sommes plus inquie aujourd'hui, du mystère que nous sommes à nous-mêmes. I hommes d'autrefois étaient, je crois, plus accessibles que ce de notre époque au langage des cieux leur racontant la glo de Dieu (*cœli enarrant*); aujourd'hui ce sont les profondeu mêmes de nos âmes, bien plutôt que les voûtes du ciel, q nous paraissent postuler Dieu. Il me semble, dès lors, que

sentiment religieux, suscité par une obsession toujours plus pressante et toujours plus personnelle du mystère humain, implore une satisfaction toujours plus précise. Le bon Dieu dont les cieux nous racontaient la gloire pouvait n'être qu'un Dieu inconnu; le Dieu dont nos âmes ont besoin — livres maculés qui réclament un exégète — doit être un Dieu connu, un Dieu que des efforts de dialectique ne suffiraient point à faire toucher, qui fasse vers nous plus de la moitié du chemin, un Dieu qui soit venu, qui vienne... Il est des âmes pour qui l'expérience eucharistique devient le plus grandiose argument d'apologétique; et par l'exercice même de leur piété, par l'acte pascal, elles satisfont l'immortel instinct qui, dévié, a produit les philosophies panthéistes. Voici qu'en effet l'évolution du sentiment religieux coïncide avec une insistance de plus en plus grande des lèvres sacerdotales en faveur de la communion fréquente. Si le jansénisme l'eût emporté, toutes les âmes religieuses seraient devenues panthéistes.

En un mot, Monsieur, l'attitude actuelle de l'idée religieuse et l'évolution actuelle du sentiment religieux me semblent, si j'ose ainsi dire, faire de la religion une « actualité », dans une époque où le panthéisme attire les intelligences, où le socialisme émeut les consciences.

★

M. Béla Fôldes

Membre de l'Académie hongroise des Sciences, Professeur à l'Université de Budapest.

Je pense qu'il y aura toujours une religion, c'est-à-dire une philosophie de l'inconnu, un culte du suprême, un autel pour nos idéals irréalisés; et même pour cette part très petite des hommes qui atteignent les hauteurs de l'humanité. Mais les religions positives du passé n'auront pas une vie éternelle. C'est donc plutôt une évolution qu'une dissolution de l'idée religieuse, évolution qui est accompagnée par une hostilité contre les systèmes religieux existants. La religion est éternelle, les religions sont transitoires.

★

M. Antonio Fogazzaro

Sénateur, Homme de lettres (Italie).

Parlons d'abord du sentiment religieux, puisqu'il précède

l'idée dans le sens historique et dans le sens psychologique
Le sentiment religieux est tellement essentiel, à mon avis, à l
nature humaine, que sa dissolution est impossible. Il a certai
nement évolué depuis les origines de l'humanité : la cons
cience d'une réalité surhumaine incarnant la beauté moral
parfaite et suprême, l'aspiration à cette réalité conçue comm
amour et intelligence, ont pris le dessus sur la terreur qu'o
trouve à l'origine des religions, en la transformant en crain
filiale. Evoluera-t-il encore? Je pense que oui, dans certain
limites. Je pense qu'il est en train d'évoluer comme aspiratio
et aussi comme crainte. Les progrès des sciences, qui so
intimement liés à l'évolution religieuse, ont ouvert dans c
derniers temps des vues nouvelles sur l'Inconnu qui ne nou
entoure pas seulement, mais nous pénètre. En stimulant not
désir naturel de la vérité et en nous faisant sentir plus viv
ment nos impuissances, ces sciences nous reconduisent, d'u
certaine manière, dans le sens d'une spirale, vers nos origine
elles ravivent notre sentiment religieux par l'impression d'u
mystère formidable, non pas pour notre existence physiqu
mais pour notre moi intérieur, dont le besoin suprême e
de se reposer dans une conception rationnelle, claire et sûre
l'univers et de la vie.

Et l'idée religieuse évolue, nécessairement, d'une manièr
correspondante. Puisque l'élément mystérieux de la religio
nous apparaît toujours plus réel et plus insondable, il s'en
suit que l'insuffisance des formules théologiques nous devie
de plus en plus évidente et en même temps que le devoir
croire devient de plus en plus impérieux, car cette relatio
entre notre intelligence et la Réalité insondable est la seu
possible; car la disposition à croire nous est innée, et doi
par conséquent, s'appliquer; car, enfin, il est difficile d'adme
tre que notre obligation envers la vérité cesse vis-à-vis d'u
vérité qui s'impose à notre entendement, à notre imaginatio
aux instincts de notre cœur, sans se dévoiler, d'une vérité q
nous ne pouvons pas comprendre, mais que nous pouvo
aimer.

Nous n'allons pas vers la conception religieuse rêvée p
des hommes de science, une conception où le surnaturel
gênerait plus la morale. Nous allons vers une conception re
gieuse où le dogme tiendra une très grande place, mais où l

relations entre l'intelligence humaine et le dogme seront des relations de foi vivante dépassant les formules, plongeant dans le mystère, y puisant l'amour, la force, la vie à traduire en action.

★

M. Émile Durkheim

Professeur de sociologie à l'Université de Paris.

Il paraît de toute évidence que nous assistons à la dissolution d'une *forme religieuse*. C'est celle qui s'est constituée et organisée dans les sociétés européennes au cours du moyen-âge : il est aussi impossible de la restaurer que les formes sociales correspondantes. Au reste, cette dissolution ne date pas d'hier : la crise religieuse du XVI^e^ siècle en était déjà une première étape. Et l'indifférence au milieu de laquelle est en train de s'accomplir chez nous la séparation de l'Eglise et de l'Etat semble bien témoigner que ces croyances religieuses ne tiennent plus aux consciences que par d'assez faibles racines.

Le fait que la religion est, de plus en plus, l'objet de recherches historiques et scientifiques n'infirme en rien l'assertion précédente, mais, au contraire, la corrobore. Tant que la religion, surtout la religion catholique, gardait toute son autorité, elle était au-dessus de la critique et de la science ; le fait que l'esprit scientifique s'en empare et l'interroge avec la même liberté que les autres phénomènes naturels tend à prouver qu'elle a perdu de cet ascendant qui la soustrayait à la pensée profane

Est-ce à dire que la pensée religieuse soit arrivée au terme de sa carrière? Il est contraire à toute vraisemblance que les causes qui ont suscité les religions dans le passé cessent tout à coup d'être agissantes. Quant à savoir quelles seront les formes religieuses de l'avenir, c'est une prophétie que l'état de nos connaissances ne nous permet guère de faire. Tout ce que l'on peut présumer, c'est qu'elles seront encore plus pénétrées de rationalité que les religions même les plus rationnelles d'aujourd'hui, et que le sens social, qui a toujours été l'âme des religions, s'y affirmera plus directement et plus expressément que par le passé, sans se voiler de mythes et de symboles

★

M. Camille Lemonnier

Homme de lettres.

Même chez les hommes les plus détachés des pratiques d'u culte, il subsiste, à l'état latent un sentiment vaguement rel gieux, en dehors de tout dogme et de toute confession, so qu'il constitue une des formes de l'exaltation de l'âme deva les prodiges du monde, soit qu'il ait pour cause l'atavisme. ne peut donc être question de sa dissolution dans la minu trouble où les consciences et les églises sont aux prises : l'id religieuse se déplace et se modifie, mais ne s'éteint pas. Serai ce tout au moins le signal d'une évolution prochaine dans sens d'une modification des directions de la foi ou des mod lités liturgiques ?

Conjecturons plus simplement dans les conflits actuels retour d'une de ces crises qui reviennent à travers les siècl et où les confessions sont remises en cause, sans que pour ce leur existence soit au fond menacée.

On peut dire toutefois que la question de la séparation l'Eglise et de l'Etat, qui faisait redouter une croisade violen pour la foi, aura servi, par le rapide apaisement de l'agitati qu'elle a soulevée, à témoigner de l'affaiblissement du sent ment catholique chez un grand peuple où celui-ci sembl surtout affermi.

★

M. J.-F. Raffaëlli

Artiste-peintre.

D'une façon générale le sentiment religieux se dévelop chez l'individu sous la pression qu'exerce la crainte.

C'est ainsi que l'homme vivant éloigné des grands centr a le sentiment religieux plus développé que celui habitant ville, parce qu'il a plus à craindre des éléments et des homm et que celui habitant la montagne ou les bords des mers e plus religieux que l'habitant de la plaine et des centres d pays, parce qu'il est plus près des dangers et plus loin d secours.

Nos aïeux étaient donc plus religieux que nous, parce qu'i

avaient plus que nous la crainte des épidémies, des famines, des maladies, des guerres, de la justice et des malfaiteurs. — Et nous le sommes moins qu'eux, parce que nous avons moins à craindre ces horreurs et que les voies ferrées, les lignes télégraphiques, les téléphones, le journalisme, ayant établi entre les hommes des rapports incessants, ceux-ci s'en trouvent réconfortés, leur sentiment religieux diminuant d'autant

Le sentiment religieux est donc en décroissance dans la plupart des pays.

Cependant certains peuples positifs, les Anglo-Saxons, par exemple, qui acceptent exactement les choses qui les servent et dans la mesure exacte où elles les servent, *pratiquent* le sentiment religieux avec beaucoup de soin, leur situation insulaire les rendant plus sensibles, d'autre part, à ce sentiment. — Ils comprennent la religion comme une sorte de sport de l'âme, comme une discipline morale utile, indispensable. Ils y trouvent une grande force, ces soins ajoutant infiniment à leur caractère. Le protestantisme, qui est une religion ne nuisant aucunement au développement de l'individu auquel il laisse des libertés, — ce qui explique les très nombreuses sectes existant dans les Iles Britanniques, — est, tel qu'ils l'acceptent, une religion confortable, nette, bien ordonnée, excellente pour la santé physique et morale des individus. Ils s'en rendent parfaitement compte.

Le sentiment religieux n'est donc pas en décroissance chez les Anglo-Saxons.

★

M. Edoardo Sanz y Escartin

Sénateur, Secrétaire de l'Académie des Sciences morales et politiques de Madrid.

Le développement des sciences naturelles, spécialement des sciences biologiques, en déterminant l'ordre inflexible de succession des phénomènes, a brisé toute idée d'une intervention surnaturelle dans le cours des événements humains.

La psychologie moderne, qui indique les conditions organiques de la vie de l'esprit et démontre sa dépendance intime des processus de la substance nerveuse, paraît incompatible avec les concepts traditionnels de la spiritualité, de la responsabilité et de la sanction morale.

Une sensibilité plus délicate, un sentiment de solidarité de justice chaque jour plus intense relèvent davantage, rende plus poignante la contradiction entre notre idéa et la réal éternelle de la vie. La douleur répandue de toutes parts av une prodigalité infinie, la souffrance implacable qui met s empreinte d'horreur aussi bien sur le visage candide de l'e fant que sur la face flétrie du vieillard, excluent dans beauco d'âmes l'image d'un Dieu de justice et de bonté.

S'il y a une justice surnaturelle, — pense-t-on, — ce n'e pas notre justice; s'il y a une bonté surnaturelle, ce n'est p notre bonté. Nos jugements ne peuvent servir pour appréci ce qui leur est étranger.

Cela veut-il dire que méritent l'approbation les grossie radicalismes du jacobinisme antireligieux et les platitudes la libre-pensée professionnelle ?

Les vérités, sous leur aspect social, sont essentiellement re tives. Le degré de civilisation des différents peuples, leur h toire, leurs mœurs déterminent telles ou telles formes de pe sée ou d'action. Quand Guyau écrivait qu'une erreur fécon est plus vraie, du point de vue de l'évolution universel qu'une vérité trop étroite et stérile, il énonçait un principe valeur pratique considérable. Et, quel que soit le degré de l vérité intrinsèque, les religions ont été, sont aujourd'hui, po beaucoup de peuples et pour beaucoup d'âmes, leur *vér* propre, une vérité sociale.

Il y a, sans doute, un courant de dissolution du sentime religieux traditionnel qui se manifeste aujourd'hui dans monde civilisé. Il doit en être nécessairement ainsi, éta données les conditions actuelles de l'évolution humaine, sa que cela signifie que les vérités contenues sous les symbo séculaires doivent perdre pour cela de leur virtualité, ni que antiques formes de penser et de sentir doivent disparaîtr bref délai. Il ne paraît pas possible d'ailleurs que surgiss de nouvelles religions. La phase du protestantisme représe tée avec une haute autorité par Aug. Sabatier est, simpleme la dernière étape sur le chemin de sa dissolution.

Mais l'énigme du monde et de la vie continuera à res muette, impénétrable à notre raison. Un sentiment de sub dination, de respect, peut-être même d'espérance, germera t

jours dans l'esprit humain à méditer sur le mystère insondable des choses.

D'autre part, le développement de l'intelligence, le perfectionnement de la sensibilité produiront en plus grand nombre des individus supérieurs, doués d'un haut idéal de beauté morale et de justice.

Si, avec saint Paul, si, avec de grands penseurs modernes, nous nommons religieux ces sentiments et ces idées qui nous libèrent de l'égoïsme, des préoccupations rampantes, de la servitude de la sensualité, et mettent un sceau de noblesse sur notre vie, ah ! alors, c'est certain, la religion ne meurt pas, mais, bien au contraire, elle aura chaque jour à prendre racine avec plus de force dans nos cœurs.

★

M. Georges Dumesnil

Professeur de philosophie à l'Université de Grenoble.

L'existence d'un sentiment religieux est liée à l'existence de l'idée religieuse.

J'entends par idée religieuse un système d'idées organique, parfaitement défini en *concepts*, et qui ainsi se présente vraiment comme *idée*.

La mode de la philosophie contemporaine est d'expliquer l'idée par le sentiment, en sorte que le sentiment pourrait subsister sans l'idée épiphénomène.

Cette explication contient du vrai en ce sens que « la nature commence tout en nous » (Aristote); par là, l'idée claire repose sur un fonds de sentiment spontané.

Pour le surplus, cette explication est toute fausse.

Le sentiment se soulève par l'idée et c'est elle qui l'attire, le soutient, le fixe et l'accroît; dès là, c'est le conscient qui fait le subconscient et l'inconscient, c'est la forme qui maintient le fonds. C'est l'idée chrétienne qui a formé la mentalité sentimentale européenne; c'est l'idée catholique qui (c'est un truisme) a fait en très grande partie la mentalité et le sentiment français.

L'idée changeant, le sentiment change. Simple exemple de l'empire de l'idée sur le plus violent des sentiments, l'amour : — Une femme est votre belle-sœur, cette idée vous tient dans

un sentiment de retenue respectueuse. — Son mari meurt vous avez l'idée qu'elle est libre, vous convoitez cette femm qui n'excitait pas votre amour, vous l'aimez, vous voulez l'é pouser. — Vous apprenez qu'elle oublie sa liberté dans le bras d'un ami, il y a des chances pour qu'à cette nouvelle idé votre amour, après une passagère exacerbation, dégénère e détachement. Chaque idée disparue a emporté son sentimen avec elle. Une idée meurt, un sentiment meurt.

L'abolition de l'idée absolue semble d'abord favoriser l recrudescence du sentiment qui y est lié, mais c'est un leurre Par exemple, si l'idée de mariage, de dévotion mutuelle absc lue des époux était subitement abolie, le sentiment de l'amou semblerait pendant quelque temps flamber furieusement su le monde; au fond, l'amour périrait; les animaux ont l'ins tinct sexuel, non l'amour. L'introduction du divorce en Franc y a diminué l'amour. Si l'idée de richesse individuelle éta tout à coup supprimée, il y aurait un rêve où tout le peupl se croirait riche; mais que deviendrait le sentiment de l richesse ou désir d'en créer? Quant l'idée polythéiste fut frap pée à mort, on vit la plus prodigieuse efflorаison de forme sentimentales et sensuelles de la religion de la nature; ma c'était la fin.

Là où l'idée religieuse concrétée en concepts définis a é grandement ébranlée, dans les pays protestants, le sentimen religieux a paru s'exalter en tous sens; mais ce fut un leurre Les communions protestantes sentirent la nécessité de formu ler leurs sentiments en idées, d'arrêter des « confessions des « articles », symboles de foi; mais comme tous ces credo s'entreheurtent au dehors et se désagrègent en dedans, tou homme de bon sens prévoit, avec Auguste Comte, que tout c qui restera de sentiment religieux théologique s'agrégera d nouveau, sous peine de mort, à la seule idée religieuse inébra lable, parce que transcendante, la catholique

Supposons que, par impossible, celle-ci, qui occupe en fa toutes les confessions chrétiennes, soit « dissoute ». On ve rait pulluler, avec les religions nationales provisoires, tout les formes monstrueuses d'idées religieuses suscitées par sentiment désorganisé : les superstitions, théosophies, cult de l'humanité, cultes du moi ou de l'instinct égoïste et pa sionnel, magies, satanismes, spiritismes, divinations par l

médiums, les hystériques, les tables tournantes, les pythonisses, les cartes, le marc de café (déjà il y a là une source d'importants revenus pour nos percepteurs), toutes les sorcelleries que même la discipline catholique n'a pu extirper par la force, ni supprimer tout à fait en donnant de justes orientations au sentiment qui les inaugure.

On peut prévoir cependant, au delà de ce stade, un état plus abject de l'humanité dû aux progrès de la science relativiste, excellente en soi, mais pernicieuse si on l'oppose à la connaissance transcendante de la réalité religieuse. Nous supposons que les superstitions disparaîtraient à peu près à la lumière de cette science, mais que, prévenu par elle, l'homme renoncerait à vivre dans le commerce de l'amoureux mystère du monde. Il *s'adapterait* pour son « bien-être » à sa planète, laissant mourir en lui sa raison en tant qu' « instrument universel » (Descartes). Il ne voudrait plus que proportionner son action aux conditions physiquement ambiantes et saurait de mieux en mieux le faire; et comme l'animal, par une sagacité naturelle, proportionne exactement son action aux réactions de son milieu, par une sagacité apprise l'homme pratiquerait la même vie sur le plan intellectuel. D'animal raisonnable, c'est-à-dire métaphysique et religieux, par une récurrence évoluée, il deviendrait simple animal intellectuel.

C'est peut-être ce que l'Apocalypse a prévu en disant que les hommes de la fin du monde auraient sur le front le signe de la bête.

La liberté de pensée négative aurait son aboutissant naturel dans le néant de pensée.

D'une pareille tendance à la rechute de l'homme pourraient être ministres les races qui jusqu'ici ont donné de moindres gages que nous, Européens, de pleine aptitude métaphysique.

Le moyen de nous prémunir contre le désastre moral et ethnique est donc d'adhérer inébranlement, d'une raison aimante, à la seule idée religieuse, la catholique, et de tendre à restituer grâce à elle l'idée de chrétienté qui, par sept cents ans de croisades, sauva sinon tout notre patrimoine, du moins toutes nos races; ainsi au lieu d'être précipités en bas par la victoire de civilisations non chrétiennes, nous élèverons tous nos frères, comme c'est notre devoir, à la dignité d'hommes métaphysiquement raisonnables.

★

Baron Hans von Wolzogen

Directeur des *Bayreuther Blætter*.

A cette demande du *Mercure de France* il n'est pas possible avec la brièveté qu'on désire, de répondre d'une façon détaillée, mais seulement par une profession de foi. Du reste, dans la manière de poser la question, se trouve déjà une partie de la réponse. On compte évidemment que les intelligences de notre temps s'intéressent en général aux questions religieuses et l'on ne ferait nullement d'enquête sur les choses religieuses si elles ne se trouvaient pas dans une agitation fortement marquée.

Cela répond aussi tout à fait à la loi des contrastes qui règle la vie intellectuelle. Une époque où l'on a une préoccupation excessive des intérêts matériels et où l'on se trouve écrasé sous le poids des nécessités terrestres, provoque dans l'âme humaine le besoin d'une réaction intérieure. Nous sommes arrivés à un point où l'âme, opprimée par l'extérieur, « rentre en elle-même », comme nous disons, nous Allemands. Là elle trouve son essence propre comme quelque chose d'éternel. Cette essence éternelle et intime de l'âme est le fondement du rapport moral avec les âmes des autres hommes et du rapport religieux avec l'âme universelle que l'homme de tous les temps a révérée comme divinité.

Le sentiment religieux dit à l'âme qu'elle est une partie de cette essence éternelle; l'idée religieuse prête à ce sentiment la forme changeante de la représentation d'une divinité à laquelle nous croyons. Quand on parle d'une évolution de la religion, on entend simplement par là le changement des formes de représentation. Le sentiment religieux de l'humanité « n'évolue pas », mais renaît sans cesse du fond de l'âme. Lorsqu'elle se tourne de cette profondeur vers la lumière du jour où tout est reconnu comme réalité selon la loi des phénomènes, alors l'essence éternelle prend aussi la forme d'une réalité dans la représentation que s'en font les hommes, mais d'une réalité de nature absolument supérieure à toutes les créations, infiniment nombreuses, qui sont dans le temps, qui peuvent se mouvoir dans l'espace et disparaître. Ainsi se constitue une *personnalité divine*.

Plus cette personnalité, ainsi conçue, incarne en elle l'essence éternelle et intime de l'âme, plus la religion humaine est parfaite. Or, comme l'âme ne connaît jamais rien de plus élevé que le sentiment de l'*Amour*, celui-ci, reporté sur l'essence éternelle, devient le véritable sentiment religieux. Ce sentiment nous paraît incarné dans la figure d'un Rédempteur qui non seulement annonce à tous les hommes la divinité de l'amour et l'amour éternel de la divinité, mais qui les a encore confirmés par sa propre vie, par son œuvre et par sa vie après la mort. En effet, dans cette apparition, — la plus grandiose et la plus digne d'amour de toute l'histoire universelle, — la représentation du sentiment se fond avec la personnalité religieuse jusqu'à ne faire qu'un avec elle.

De toute renaissance religieuse rien ne peut naître de plus divin que cette réalisation de l'idée religieuse : Jésus-Christ toujours plus intimement compris.

Sur cette façon d'envisager la religion est fondée ma profession de foi. Nous assistons de nouveau, non point à une « évolution », mais à une libération : c'est le commencement d'une renaissance de l'idée chrétienne, jaillissant du sentiment religieux de l'âme humaine.

M. Vilfredo Pareto

Professeur à l'Université de Lausanne.

Il faut d'abord définir les termes qu'on emploie.

J'entends par religion l'acquiescement à certains principes *a priori*, non démontrés ni démontrables scientifiquement ; cet acquiescement étant l'effet de sentiments vifs et puissants.

Cela posé, on peut énoncer les propositions suivantes, qui n'ont d'autre valeur que celle des faits qu'elles résument, et qui, par conséquent, séparées ici de ces faits, que nous avons exprimés autre part, pourront paraître paradoxales.

1° Le sentiment religieux varie fort peu d'un siècle à un autre. Ce sont les formes qu'il revêt qui peuvent varier considérablement ;

2° Actuellement, il se produit en Europe une fluctuation qui a fait perdre du terrain aux religions avec un Dieu personnel et des interventions surnaturelles, et qui en a fait gagner aux

religions humanitaires, pacifistes, socialistes, et aussi à l'occultisme. Il est probable que les gains compensent à peu près les pertes;

3° La religion est le ciment indispensable de toutes les sociétés humaines, telles que nous les connaissons.

Même là où l'uniformité paraît le plus fortement établie, la religion est réalité plus ou moins différente selon les différentes classes sociales. Il paraît utile pour la société que les principes religieux soient interprétés différemment selon les différentes fonctions sociales des hommes;

4° L'effet social d'une religion n'a que peu de rapports avec sa théologie ou ses principes théoriques; il dépend surtout des sentiments qu'elle développe ou qu'elle fortifie chez les hommes. Son succès est dû à cet effet social, et non à des recherches théologiques ni à des exégèses plus ou moins subtiles;

5° Dans un milieu imbu de principes autoritaires, une religion de libre examen peut être utile; dans un milieu tendant à l'anarchie, une religion autoritaire est indispensable pour empêcher la dissolution de la société. Il importe peu d'ailleurs que la forme de cette religion soit nouvelle ou ancienne.

Une nouvelle forme religieuse pourrait nous être donnée par le syndicalisme, qui, en dépit de son apparence anarchiste, est au fond, grâce à son culte pour la force, une religion autoritaire.

Un mouvement de reflux peut se produire pour les anciennes religions.

Si de grandes et longues guerres survenaient, la religion patriotique aurait un regain considérable d'activité.

D'autre part, il est loin d'être démontré, par exemple, que le rôle du catholicisme soit fini dans le monde; il se peut qu'à un moment donné cette religion devienne la seule ancre de salut pour les nations minées par l'anarchie et chez lesquelles le patriotisme va en s'affaiblissant. Seul le catholicisme romain peut remplir cette mission; le néo-catholicisme n'est qu'une superfétation de l'humanitarisme et ne répond à aucun besoin réel des masses. Le Pape n'est guidé que par des motifs religieux, et pourtant son œuvre actuelle paraît, au point de vue scientifique, ce qu'il y a de plus parfait pour réserver l'avenir à la religion catholique.

★

M. G. Wildeboer

Docteur et Professeur de théologie (Gröningue).

Une dissolution de l'idée religieuse et du sentiment religieux — si c'est possible — nous amènerait la ruine des peuples chrétiens et de leur civilisation.

D'autre part, nous n'avons pas besoin d'une évolution de l'idée religieuse et du sentiment religieux.

Voici ce qu'il nous faut : c'est le retour des églises et des personnes à la pureté de l'Evangile de Jésus-Christ, à la religion d'expiation et de rédemption du Nouveau Testament.

★

M. Charles Gide

Professeur à la Faculté de Droit de Paris.

Je bornerai ma réponse au petit monde que je connais de plus près, c'est-à-dire la petite minorité qui, en France, se rattache aux diverses églises protestantes.

On ne peut constater chez elle aucune *dissolution* de l'idée ni du sentiment religieux, mais au contraire une indiscutable revivification. Tandis qu'il y a un peu plus d'un demi-siècle le rationalisme, comme on l'appelait, était professé par presque tous les pasteurs et l'indifférentisme par presque tous les laïques, aujourd'hui la plupart des pasteurs sont « évangéliques », y compris ceux de la gauche dite libérale, ce qui veut dire que ceux-là même qui ne croient pas au surnaturel s'affirment comme fidèles disciples du Christ. Le nombre des églises, des pasteurs, des journaux religieux, des sociétés d'activité chrétienne, des stations missionnaires, a décuplé. Les contributions pécuniaires des fidèles n'ont cessé de s'accroître et, spontanément, elles ont comblé l'énorme gouffre que la séparation de l'Eglise et de l'Etat vient de creuser.

Mais on peut constater certainement une *évolution* dans l'idée religieuse et dans le sentiment religieux ; ou plutôt l'idée tend à évoluer en sentiment. L'idée religieuse tend à s'évader des formules dogmatiques dans lesquelles autrefois elle cherchait à se fortifier. On tend à remplacer la croyance en certains faits déterminés par une certaine conception de la vie chré-

tienne, par une communion plus intime avec Dieu et avec l Christ. Mais, en même temps, on tend à remplacer la préocu pation individualiste du salut et du ciel par la préoccupatio du salut commun. Toute une école ardente de jeunes pasteur répète la vieille prière: « Que ton règne vienne ! » en décla rant que cette parole doit être entendue désormais en ce sens « ton règne sur la terre » — et n'admet pas que le Christia nisme puisse être autre qu'un christianisme social.

Je crois que les mêmes constatations, ou à peu près, peu vent être faites dans les églises protestantes de l'étranger, ave quelques réserves peut-être pour l'Allemagne. Mais en Angle terre et aux Etats-Unis, « les réveils », comme on les appell qui vont croissant en fréquence et en intensité, « les société bibliques », dont la première date du commencement d XIX^e^ siècle, et qui ont imprimé la Bible dans toutes les langue et dialectes du monde, même celles qui jusqu'alors n'avaie point d'écriture; « les Unions chrétiennes de jeunes gens dont la première date de 1844, qui comptent aujourd'h 700.000 membres et vont tenir leur Congrès international e mai à Tokio,— voilà des signes de vitalité qui paraissent ass caractéristiques.

Ne se manifestent-ils pas avec la même intensité dans la re gion catholique et même dans les religions israélite, musu mane ou bouddhiste ? Probablement, mais d'autres de vos co respondants sans doute seront mieux renseignés.

★

E. Humperdinck

Compositeur de musique (Berlin).

Permettez-moi de répondre à votre question en me plaçan au point de vue, peut-être un peu spécial, d'un *musicien*.

On sait que tous les beaux-arts prirent leur origine dans religion, sous la conduite de laquelle ils grandissent et s'épa nouissent, pour finalement s'émanciper d'elle.

En fait nous voyons que les époques de l'esprit humain o une idée religieuse s'empare des âmes et devient une puissan dominatrice sont toujours accompagnées d'une nouvelle originale floraison de l'art.

Ce lien étroit entre l'art et la religion se constate particuli rement dans l'histoire de la musique, car elle est certain

ment l'art qui réfléchit le plus directement et le plus profondément le sentiment religieux de l'humanité. Ses plus anciennes manifestations, comme celles qui remontent aux époques florissantes des cultures hébraïque et hellénique, sont malheureusement perdues pour nous. Nous ne pouvons nous faire d'elles qu'une idée imparfaite, en comparant les émanations *poétiques* de l'esprit religieux à la même époque, comme nous les trouvons dans les Psaumes de David, dans les tragédies d'un Eschyle et d'un Sophocle, dans les chants de Pindare.

Un sort plus heureux a été départi aux révélations musicales des idées chrétiennes. Nous connaissons les trésors magnifiques du Moyen-âge romano-catholique, depuis les origines du plain-chant grégorien jusqu'aux créations tout à fait mûries d'un Palestrina, et les admirons aujourd'hui encore dans leur simplicité archaïque et leur beauté. Non moins féconde fut l'impulsion donnée par la Réformation aux énergies artistiques, encore sommeillantes, des peuples germaniques; et nous pouvons en suivre les résultats profonds depuis les chorals de Luther jusqu'aux immortelles œuvres d'un Jean-Sébastien Bach. Cependant, depuis cette époque on peut constater un évident affaiblissement des forces religieuses; quelque parfaites que soient les œuvres d'art laissées par les maîtres de la période classique, elles ne sont plus animées par le souffle puissant et profond de l'esprit qui pénétrait les œuvres musicales des époques antérieures. Toute tentative pour amener une renaissance de la musique religieuse devait échouer, parce que manquait l'étincelle vivifiante de l'inspiration religieuse qui peut seulement s'allumer à une époque d'essor religieux. Comme le plus récent et le plus intéressant exemple, nous pouvons prendre *Parsifal*, de Richard Wagner, qui, conduit par la philosophie de Schopenhauer, essaya de combiner l'idée chrétienne de Rédemption avec les idées bouddhiques, et dont l'influence morale se fera sentir peut-être dans un avenir lointain. D'une façon générale il semble qu'actuellement se répètent les phénomènes des époques passées où l'art religieux en déclin fut remplacé par un épanouissement de l'art profane, jusqu'à ce que ce dernier subît lui-même la loi de la décadence.

On peut sûrement conclure de la dissolution notoire de l'esprit religieux dans la musique de nos jours, — dissolution

également évidente dans les autres arts, dans la peinture aus bien que dans la sculpture et l'architecture, — que *l'idée rel gieuse de notre temps est arrivée à une totale* « *improduct vité* », et qu'il est vain d'essayer une renaissance artificiell aussi longtemps que n'agiront d'une façon féconde de nouve les idées transcendantales. Quant à savoir si de tels résulta sont à attendre d'un avenir prochain, ou si, dans la lutte pou la domination des esprits, la *science* remportera la victoir qui peut le prédire?...

★

M. E.-M. de Vogüé

de l'Académie française.

Vous me demandez si nous assistons à une dissolution ou une évolution de l'idée et du sentiment religieux.

Dissolution? Si je comprends bien, cela revient à demand si le cœur humain va brusquement changer dans ce qu'il a plus essentiel, dans ses besoins primordiaux, constants, to jours attestés par les plus anciennes comme par les pl récentes histoires. Le passé ne m'ayant rien montré de sem blable, j'attends de voir cette étrange nouveauté pour y croir

Evolution? — Feu M. de Mazade, mon regretté confrèr écrivait régulièrement dans chacune de ses chroniques « Nous sommes à un moment de transition. » Il ne risqua rien à le dire : c'était toujours vrai. Ce fut toujours vra depuis qu'il y a des hommes qui passent, qui assistent à l'évo lution des faits et des idées générales dans le cercle ass large, mais pourtant limité, où tournent la pensée et l'activi de ces hommes. Ils y voient évoluer, sans que la plupart s' rendent compte, la plus importante de leurs idées, celle qu' se font de leurs relations avec l'Infini. Je ne distingue pas quoi nos années diffèrent, sous ce rapport, des milliers d'a nées que l'humanité a vécu dans le même souci.

Au lieu de nous demander des prophéties hasardeuses, l lecteurs du *Mercure* feraient plus sagement, à mon sens, relire un abrégé d'histoire. Ils se convaincraient aussitôt q les épisodes actuels, troubles de conscience, luttes politic religieuses, etc., ne sont que la répétition des milliers d'é sodes antérieurs, tous pareils, qui attestèrent à chaque ép

ue le tourment d'une humanité déchirée entre son invincible esoin de croire et les révoltes de son orgueil, de ses passions, es « illusions qui emplissent nos reins », comme disait énerquement l'excellent maître de psycho-physiologie qu'était le salmiste.

★

M. L.-A. Bourgault-Ducoudray

Compositeur de musique.

Le sentiment religieux ne peut périr. Il est inhérent au œur de l'homme qui sera éternellement préoccupé du mysère de l' « au-delà », sans que la Raison et la Science puisent jamais trouver de solution au problème qui l'intéresse le lus.

L'homme, émancipé de la contrainte d'une doctrine non déquate à ses aspirations, ne sera pas pour cela complèteent heureux. Tous nous aspirons à un large rayonnement e la sympathie, à une communion étroite de sentiments et 'idées avec d'autres êtres.

Cette mise en commun de nos ardeurs non-égoïstes, de os aspirations vers l'idéal, de nos préférences pour « ce qui ure », assure une base inébranlable au sentiment religieux.

Mais l'idée religieuse doit évoluer, sinon dans son principe ernel, au moins dans ses formes. Les terribles conflits qui ouleversent actuellement plus d'une nation chrétienne, ne oviennent pas uniquement de l'impatience des appétits ébridés.

C'est aussi de la résistance opposée par certaines formes eillies à des aspirations plus modernes que naissent les voltes, non seulement contre l'obstacle créé par des formes s souplesse, mais contre l'idée même d'un principe divin.

Le jour où l'harmonie sera rétablie entre l'idée religieuse les besoins nouveaux d'une société qui évolue sans cesse, sentiment religieux s'étendra sur le monde comme une ée fécondante. Nous ne croyons pas à la solution des promes sociaux et à une plus équitable répartition des joies restres sans l'application de la loi d'amour, dont l'Evanle du Christ nous montre la première et la plus sublime élation.

★

M. Albert Leclère

Professeur à l'Université de Berne.

Les causes de la religiosité peuvent être très différentes Quelques-unes sont peu honorables, telles la peur de l'in connu, le goût du merveilleux uni à l'absence d'esprit criti que, ou un désir violent qu'il existe des puissances capable de réaliser les plus audacieux de nos rêves; il est vraisem blable que jamais l'homme ne se perfectionnera à tel poin que ces causes de la religiosité disparaissent. Montons d'u degré; il y aura toujours des âmes à qui, pour diverses raison intellectuelles ou sociales, la philosophie sera interdite : elles aspirent cependant à quelque chose de tel, la religio sera le substitut, pour beaucoup d'entre elles, de la philoso phie qui leur aura manqué. Il y a plus : comme l'instinc scientifique et l'instinct philosophique, l'instinct religieux sa racine dans l'essence même de notre mentalité. Inévitabl ment, le moi humain aspire à concevoir, de l'ensemble d choses, une théorie générale dont le centre soit précisém lui-même et sa destinée; à la philosophie proprement dit où il se considère avec tout le reste par rapport à l'univers il juxtapose spontanément une conception du monde qui co siste à faire tourner en quelque sorte l'universel autour l'individuel et finalement du moi ; c'est la religion. Et rien pourra jamais faire que le pur philosophe lui-même, s'il métaphysicien, ne souhaite en savoir davantage qu'il n' humainement possible d'en apprendre par la simple réflexi sur le fond des choses; il veut aussi croire à l'invisible a plus de sécurité qu'il n'y en a dans le plus prudent des do matismes; il ne se résout pas toujours à se passer de l'id que l'appui d'une force surhumaine serait bien utile à l'homm même pour n'être que parfaitement homme; et toute âme la loi morale parle haut doit lutter contre elle-même pour pas achever de concevoir la majesté de cette loi en la con dérant comme vivante, comme sacrée. — Mais une religi naturelle suffit-elle ? A consulter simplement la psycholo et l'histoire, non, car une telle religion redevient vite p philosophie: qu'est-ce qui pourrait en garantir la valeur ? L foi fondée sur des motifs analogues à ceux des croyants

religions positives ? Mais ces motifs sont la propriété exclusive de ces religions : la religion naturelle jadis à la mode était un reste de Christianisme, et la religion de l'Humanité n'est qu'un jeu d'esprit. — Les religions positives ont donc de l'avenir. Mais où vont celles qui existent ? Les plus nouvelles, comme celle de Beha, ne sont que des perfectionnements des anciennes, qui seules sont viables, telles quelles ou dans des avatars : aucune autre n'est plus possible. En dehors du christianisme, toutes les religions évoluent soit vers lui, soit vers l'Islam, soit graduellement vers le positivisme. Le Judaïsme se rationalise fort. Quant aux Slaves, ceux qui pensent ou s'imaginent penser ne croient à rien, et ceux qui ne pensent pas ne sont que superstitieux : il n'est pas vrai, en somme, que le Japon ait vaincu une nation chrétienne. Pour le protestantisme, il vit d'équivoques : sa dogmatique se transforme peu à peu en une simple symbolique : la religion des plus intelligents de ses théologiens, c'est l'exégèse. Seul, le catholicisme réalise pleinement le type d'une religion positive, et sa puissance d'adaptation lui assure une vitalité indéniable pour ses adversaires clairvoyants. L'avenir religieux du monde paraît être celui-ci : en face d'une science et d'une philosophie également indépendantes, un catholicisme de plus en plus capable de s'accorder avec le siècle, mais combattu de plus en plus vivement, non pas par le socialisme, qui aura des successeurs, ni par l'occultisme, dont la science fait justice, mais par un anticléricalisme très exactement modelé sur lui. Il est permis de ne pas préférer ce dernier, et il serait sage, ne fût-on point catholique, de souhaiter que les catholiques n'oubliassent jamais que l'avenir religieux du monde est entre leurs mains.

★

M. Edmond Picard

Sénateur, Professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles.

La Religion est un des phénomènes historiques les plus constants et les plus vastes de l'activité des sociétés humaines. Demander où il en est et ce qu'il devient, c'est, dans une bataille comme Sadowa ou Moukden, demander à un simple soldat où en est la chance du combat.

A peine un esprit vaste et averti comme celui d'un généra en chef pourrait-il répondre avec exactitude.

Je vous souhaite d'en rencontrer un parmi la multitude d ceux que vous interrogez.

Il n'en manquera pas qui auront la présomption de se croir en mesure de le faire.

Quant à moi, je ne puis qu'indiquer ce qui m'apparaît ins tinctivement. Aussi longtemps que les hommes n'auront pu pénétrer le mystère de la mort, de la vie future, de l'immorta lité de l'âme, de la force qui préside à la morphologie univer selle, il y aura des religions résolvant puérilement ou conve nablement ces inquiétants problèmes, et leurs prétendues disso lutions ne seront que des transformations.

★

M. Dmitry Merejkowsky

Homme de lettres (Russie).

La dissolution de l'idée religieuse n'est qu'apparente dan le moment actuel. Ce que ce moment présente, c'est cette su prême tension d'un processus évolutif qui devient révolution naire. La future révolution religieuse sera pareille à celle qu s'accomplit lors de la naissance du christianisme.

Toute évolution passe par trois moments objectifs corre pondant à trois moments subjectifs du développement diale tique ; au début, c'est l'unité primitive, intégrale, inférieure, l confusion de principes contraires, puis c'est la séparation, l différenciation de ces principes, enfin vient leur union ulté rieure, leur intégration parfaite en un type supérieur d'évolu tion. Thèse, Antithèse, Synthèse.

A ces trois moments du développement biologique et dia lectique correspondent les trois moments de révolution rel gieuse de l'humanité.

Toutes les religions, qui précèdent le christianisme, depu le polythéisme païen jusqu'au monothéisme juif, appartiennen au début de cette évolution. Elles affirment l'unité inférieu non différenciée du Monde et de Dieu, de la Terre et du Ciel de la Matière et de l'Esprit; elles considèrent la réalité objec tive de la nature — le Cosmos — comme l'unique absolu ; elle ne séparent pas l'objet du sujet, l'extérieur de l'intérieu

l'impersonnel de l'individuel. Le fond inconscient de ces religions est la divinisation du Tout, le panthéisme dans lequel Tout (Πᾶν) ne se sépare pas de Dieu (Θεός) : Tout est dans Dieu et Dieu est en tout, — sans mouvement, sans conscience, sans processus dynamique.

C'est la révélation de Dieu le Père comme l'unique Objet Absolu, impersonnel, par qui est absorbée toute réalité particulière, subjective, individuelle.

Le second moment est le christianisme qui dissout l'unité intégrale primitive, la différencie, opposant le sujet à l'objet, l'individuel à l'impersonnel. Le christianisme est la révélation du Sujet Absolu, de l'Individualité, du Fils de Dieu s'incarnant en Christ.

Pour toutes les religions précédant le christianisme, le royaume de Dieu *est de ce monde*, Cosmos — Dieu. Le royaume du Christ *n'est pas de ce monde*. Pour la première fois apparaît avec le christianisme une séparation du monde en deux ordres : phénoménal et transcendant, terrestre et céleste, matériel et spirituel. Le postulat chrétien est l'union suprême de ces deux ordres : *Moi et le Père sommes Un;* mais cette union n'est possible qu'après l'accomplissement de la dernière séparation : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* L'intégration finale ne peut se faire que si l'on a passé tous les degrés de la différenciation.

Le troisième et dernier moment, celui qui s'annonce maintenant, est la révélation de l'Esprit qui unira la révélation du Fils avec celle du Père.

Les religions antéchrétiennes sont la thèse, le christianisme est l'antithèse, la religion de l'Esprit sera la synthèse.

Le premier Testament est la révélation de Dieu dans le Monde.

Le second Testament, celui du Fils, est la révélation de Dieu dans l'homme, de Dieu-Homme.

Le troisième Testament est la révélation de Dieu dans l'Humanité, de Dieu-Humanité.

Le Père s'incarne dans le Cosmos.

Le Fils dans le Logos.

L'Esprit dans l'union suprême du Logos et du Cosmos, dans l'Etre Un, personnel et universel, Dieu-Humanité.

Le monde doit sortir de la seconde période, la religion du

Fils, pour pouvoir entrer dans la troisième, la religion d
l'Esprit.

La thèse et l'antithèse sont deux moitiés opposées de la vé
rité synthétique suprême. Chacune d'elles a sa part de vérit
dans la mesure où elle aspire à s'unir avec l'autre moitié. Mai
si l'une, niant l'autre, s'affirme comme la vérité parfaite, ell
devient un mensonge. C'est précisément ce qui est arrivé a
christianisme.

Le christianisme, tant qu'il demeurait à l'état dynamique
qu'il en était à sa création, à son développement, aspira
vers la révélation suprême, l'Apocalypse, unissant Dieu et l
Monde, vers la synthèse ultime: *Que tous soient un, comm
toi, père, en moi et moi en toi.* Mais quand la statique prit l
dessus, quand le christianisme s'arrêta, se pétrifia en un dog
matisme mort, il transforma la contradiction non résolue
mais éternellement résolvable des deux principes opposés e
une contradiction irréductible, l'antithèse en antinomie. L'ex
pression de cette antinomie est l'ascétisme monacal, le renon
cement au monde phénoménal au nom de Dieu transcendan
la mortification de la Chair au nom de l'Esprit, la malédictio
de la Terre au nom du Ciel. L'antithèse au lieu d'aspirer
l'union avec la thèse, l'absorbe et l'anéantit. Une moitié de
vérité, la religion du Fils, niant l'autre, la religion du Père
et s'affirmant comme vérité parfaite, est devenue un mensong
La première alors subjuguée, mais non vaincue, s'éleva cont
l'autre; la thèse mortifiée, mais non anéantie, s'éleva cont
l'antithèse, la Terre contre le Ciel, le Monde contre Die
Cette révolte, c'est « la Renaissance de l'antiquité païenne
commencée au XV^e^ siècle et continuée jusqu'à nos jours dan
notre culture contemporaine, antichrétienne, — dans l'art,
science, la philosophie, dans toute la vie sociale politique r
volutionnaire.

L'athéisme apparent du monde contemporain est en réali
la lutte avec Dieu (Théomachie). Dans son sommeil, Jacc
combattit avec Dieu et quand Dieu vit qu'il ne pouvait
vaincre, il lui dit : *Laisse-moi, car voici l'aurore.* Mais J
cob répondit : *Je ne te laisserai pas, tant que tu ne me bén
ras pas.* Et pour cette sainte lutte, Dieu aima Jacob plus qu
tous les fils de l'Homme, il l'appelle Israël, lutteur contre Die
(Théomache). L'humanité contemporaine aussi lutte en song

inconsciemment avec Dieu, cette fois non plus avec le Père, mais avec le Fils, avec Christ. Et voilà pourquoi, bien que ceci semble étrange, les athées contemporains, les lutteurs avec Christ, sont plus proches du Christ que les chrétiens actuels : sans voir Son visage, sans connaître Son nom, ils le serrent dans la lutte, le touchent et s'unissent à lui. Et Christ ne pouvant vaincre le monde lui dira : *Laisse-moi, car voici l'aurore.* Et le monde répondra : *Je ne te laisserai pas, tant que tu ne me béniras pas.* Et Christ bénira le monde dans l'aurore naissante, dans la révélation de l'Esprit, dans le Troisième Testament. Et il donnera à l'humanité le nom nouveau de Fils de Dieu, de l'Humanité-Dieu.

(*A suivre.*)

—

TABLE ALPHABÉTIQUE DES SIGNATAIRES

MM.		MM.	
René Bazin	40	Camille Lemonnier	52
G. Bouet-Maury	44	Lévy-Bruhl	46
L.-A. Bourgault-Ducoudray	65	D. Merejkowski	68
G. Dumesnil	55	Frédéric Mistral	43
E. Durkheim	51	Romolo Murri	41
Havelock Ellis	42	Vilfredo Pareto	59
A. Fogazzaro	49	Edmond Picard	68
Béla Földez	49	J.-F. Raffaëlli	52
Charles Gide	61	Sanz y Escartin	53
Georges Goyau	48	M. de Vogüé	64
E. Humperdinck	62	G. Wildeboer	61
A. Leclère	66	Hans von Wolzogen	58

LE MALAISE JAPONAIS

Aux lendemains de la guerre russo-japonaise, il y eut a Japon une véritable épidémie de crimes et de suicides ; d'autr part, on signala comme une explosion de sentiments mystique

Le *Jiji Shimpô* écrivait :

Soit pour satisfaire des désirs de vengeance, soit pour commett des vols, ce n'est pas seulement une personne que l'on assassine, c'e à la fois trois, quatre, cinq individus. Dans une famille, à la suite querelles domestiques, un jeune homme tue son père, sa mère, femme et ses enfants.

M. Ebara Soroku disait dans le *Shin-Koron* que, depuis guerre, le « système du coup de poing » tendait à passer dans l mœurs. On aurait remarqué cette tendance un peu partout, pa ticulièrement chez les étudiants, devenus arrogants et insuppo tables à l'égard de leurs professeurs, prêts à se mettre en grèv à se disputer et à se battre entre écoles rivales. M. Ebara c les cas suivants : un professeur de physique d'un lycée Gumma-Ken a été frappé d'un coup de couteau par un de s élèves, et un de ses collègues du lycée de Kôchi-Ken a é « passé à tabac » (*fukuro tataki*) par toute sa classe. Da une école de Tokyo, on a tiré un coup de pistolet sur un pr fesseur, et le directeur, intimidé, aurait dit au coupable : « m'occuperai de vous trouver une école plus à votre conv nance. »

Jamais l'homme du peuple, le prolétaire, ne fut plus bruta il use avec ardeur du couteau et du revolver ; et, alors mêm qu'il n'y a pas de querelle, ses gestes ne laissent pas d'êt menaçants. Jamais, il est vrai, on ne vit pareille misère (1

(1) La revue *Hikari* fit, l'hiver dernier, une enquête des plus intéressantes da les bureaux de placement et dans les auberges à bon marché de Tokyo : le nomb des sans-travail s'élevait, en février, dans la capitale de l'Empire, à 78.000.

Pour que l'on pût juger de la progression croissante du chiffre des sans-travail *Hikari* donnait d'intéressantes indications. La moyenne des personnes engagé chaque jour pour un travail quelconque est de 600 ; la moyenne chaque jour d ouvriers congédiés est de 800.

On compte enfin quotidiennement 400 individus, en moyenne, qui viennent Tokyo chercher de l'ouvrage et 200 qui quittent la ville faute de travail.

L'augmentation nette par jour des gens sans travail est donc de 400. « Laiss

Mais, en même temps, on assiste à cet autre spectacle : des lluminés, des extatiques maudissant la société, prophétisant ın ordre nouveau, et, l'esprit, les sens en délire, prêchant une morale éthérée.

Sous le titre *les Confusions des idées du temps présent*, M. Yamagi Bizan cite dans le *Dokuritsu hyoron* des manifestaions curieuses de cet étrange phénomène d'exaltation mystique (1).

Des hommes connus, des intellectuels se sont déclarés prohètes, « les favoris de Dieu ». Kawakami Hajime, suspendant sa critique du socialisme, est allé s'enfermer avec Itô Shôskin au Mugaen; et dans une dissertation intitulée *les Frémissements de la grande montagne*, il expose des idées personnelles sur le monde et la vie. On y lit : « Sans commerce charnel, il y a des personnes qui mettent au monde des enfants, avais-je entendu dire; actuellement je ne rejette plus le fait comme impossible... L'homme égoïste est carnivore; l'homme dépouillé d'égoïsme est végétarien... J'ai entendu dire que Tsuashima Ryosen est malade. Je n'ai pas besoin de lui dire : l'appelle pas le médecin, ne prends pas de remèdes, ne te nourris pas de chair; celui qui se repose dans l'amour parfait de Dieu, qu'a-t-il besoin de confier à l'industrie humaine une vie que la science ne peut allonger d'une coudée? »

M. Yamagi Aizan cite encore le cas de ce rédacteur du *Myôjo* (revue bouddhiste) qui se proclame « le sauveur de l'humanité ». Mais, se mettant en devoir d'en rechercher les causes, il porte un diagnostic fort grave :

s choses en cet état, conclut le *Hikari*, c'est vouloir la multiplication des meurte-faim, des suicides, des incendies, des crimes ».

(1) Voici quelques-unes de ces plus caractéristiques et plus recentes manifestations. Itô Shôshin, bonze peu connu du *Hongwanji*, loua, il y a quelques mois, aux nvirons de Sugamo, dans la banlieue de Tôkyô, un petit temple bouddhiste, et cherha la paix de l'âme dans la méditation du *muga* (le dépouillement du moi); d'où nom de *Mugaen*, donné à sa retraite.

Son système du *Muga*, tel que l'explique son disciple, Kawakami Hajime, peut résumer dans ces formules : « C'est notre égoïsme qui fait de ce monde un enfer. ous trouverons la liberté et le bonheur parfaits, si nous nous consacrons au bonheur des autres, chacun suivant ses aptitudes particulières, et, en nous reposant, pour ous les besoins de notre moi, sur la nature qui pourvoit d'elle-même à notre bonheur. Les infortunes qui nous arrivent doivent être considérées comme un bien, parce u'elles nous dépouillent de notre égoïsme. »

Miyazaki Toranosuke a déclaré être Dieu : « Je suis la voie, la vérité et la vie ».

Tokutomi Kenjirô, converti au protestantisme, mène une vie de prières dans les ontagnes d'Ikao. Il écrit à ses amis qu'il est un malheureux pécheur.

Et combien d'autres inventent tous les jours des systèmes philosophiques qui oivent sauver le monde de la misère morale !

Il est de mode de dire que, dans la guerre russo-japonaise, le Japon a dû ses triomphes à son éducation nationale. Pour nous, ce que nous avons constaté, c'est que les vrais patriotes se trouvent généralement parmi les gens simples qui n'ont reçu qu'une instruction élémentaire. Chez les jeunes gens qui ont suivi des cours supérieurs la flamme patriotique est loin d'être ardente; et lorsqu'on pense que ce seront là des hommes qui dirigeront dans l'avenir les destinées du pays, on ne peut se défendre de vives appréhensions. Comme de jeunes chevaux emportés par une ardeur printanière, ces jeunes gens brisent les barrières du patriotisme, franchissent les clôtures de la morale, et, ne trouvant pas dans les religions existantes l'idéal du bonheur qu'ils rêvent, ils sont prêts à railler la morale et à mau les lois. Ceux qui ont pour mission de se dévouer au salut de leurs semblables ne doivent-ils pas se préoccuper de cet état de choses? On voit s'accentuer le malaise et l'anxiété dans les cœurs, tandis que d'autre part, une réaction se produit sous forme d'aspirations mystiques. Las des angoisses du scepticisme, certains sentent tout à coup les fibres de leur âme vibrer au contact d'une musique céleste; ils émergent de l'enfer du doute pour accueillir la lumière d'en haut.

Ainsi, selon M. Yamagi, c'est l'athéisme, le matérialisme des classes dirigeantes, qui a provoqué, par réaction, les élans mystiques de quelques-uns. Il est vrai que la doctrine bouddhique du désespoir, en excluant toute croyance à une divinité personnelle, doit engendrer ou l'ascétisme, la renonciation absolue aux biens de la vie, ou la sensualité, le libertinage, plus ou moins effronté.

Mais voici encore sur cette crise morale une appréciation de la plus haute importance. Le *Yomiuri* s'exprime ainsi :

Il est des gens qui disent : « Depuis quelque temps, nombre de personnalités se donnent comme étant favorisées de communications directes avec la divinité; et l'on en voit qui débitent sans vergogne les choses les plus extravagantes. Il est bien clair qu'on ne saurait prendre ces gens au sérieux, et nous formons des vœux pour que cette maladie ne se propage pas parmi notre jeunesse, etc., etc. Voilà ce qu'on entend répéter. Quant à nous, nous pensons que ce n'est pas le fait d'hommes sérieux de se contenter de moqueries en présence de tels phénomènes, il convient d'en rechercher la cause. Nous serions portés, pour notre part, à y voir un indice des aspirations du temps.

Il y a un fait, et qui ne date pas d'hier; c'est que notre morale est sans consistance et que nos contemporains ne trouvent nulle part la paix du cœur. Le confucianisme, qui gouvernait jadis les clas-

levées de la société, a perdu depuis longtemps son autorité ; les doc-rines bouddhistes n'exercent plus d'influence sur la masse du peu-ple ; le christianisme, venu des pays d'Europe, est impuissant à obte-nir l'adhésion générale. Ce qui résulte de cet état de choses, c'est que es uns, tout entiers aux agitations de l'heure présente, ne sortent as de leur terre-à-terre ; les autres, raillant et Confucius et Boud-ha et le Christ, se croient eux seuls de grands sages ; d'autres, vrés aux doutes et aux perplexités, errent à l'aventure. Comme le isent des penseurs, l'homme tient le milieu entre deux mondes : natériel et spirituel. Jusqu'à ces dernières années régnaient des ten-lances exclusivement matérialistes ; c'est de parti-pris qu'on laissait e monde spirituel de côté. Cette situation devait nécessairement dé-erminer une réaction. L'état d'âme qui affectait le mépris pour les nciens sages, qui n'avait de respect que pour les idoles du jour, l'autre désir que de se laisser vivre en oubliant la mort et d'autre onduite que la satisfaction de ses passions, cet état d'âme a produit e dégoût. Et c'est de ce dégoût que sortent les aspirations mystiques, t c'est à la même cause qu'il faut attribuer l'apparition récente des rophètes.

Nous ne croyons pas à la réalité des communications des prophètes vec le ciel. Pourtant nous jugerions légèrement ces hommes en les egardant comme des fous et des orgueilleux. Ces phénomènes étran-es révèlent au fond d'excellentes tendances. Notre société est en rain de revenir à un état de santé et d'équilibre ; à ceux qui en ont a mission de mettre à profit les tendances de l'heure actuelle pour 'en faire les guides.

Cette conclusion optimiste est celle d'un grand nombre de ournaux qui, au début de leurs articles, n'ont pas de mots ssez expressifs pour déplorer l'anarchie morale de leur pays. Mais si, en fin de compte, ils se réjouissent de ces manifesta-ions mystiques, c'est parce qu'ils les envisagent sous un spect utilitaire.

Dans une guerre, dit le *Jieji Shimpo*, qui a compté des dizaines de encontres terribles, la foi religieuse du peuple a reçu une excitation mmense. Et la campagne finie, les actions de grâces pour le retour le ceux qui avaient échappé à une mort imminente ont donné aux emples bouddhistes et shintoïstes une animation inaccoutumée. L'oc-asion s'offre donc unique pour les ministres de la religion de main-enir les âmes dans ces dispositions de foi... L'expérience des autres ations nous apprend que les lendemains de guerre sont caractérisés ar un relâchement dans les mœurs. C'est aux ministres de la reli-ion qu'incombe le soin d'enrayer le mal... Certes, leur intérêt

même doit les porter à maintenir ce mouvement religieux ; et d'a
part, l'intérêt général de la société sollicite plus que jamais leur z

Les sentiments religieux du peuple japonais ? Peut-on
parler sérieusement ? Autant en haut le scepticisme heur
s'épanouit largement, autant en bas s'étale une végétation mo
trueuse de superstitions grossières. Et ne prendrait-on
pour une dérision cet appel patriotique au bonze bouddhis
Il y a beau temps que l'influence spirituelle de celui-ci n
plus qu'un souvenir et que la doctrine japonaise de Boud
a perdu toute unité. Combien de sectes hétéroclites ne comp
t-on pas ! Ennemies entre elles, et plus immorales les unes
les autres ! Quant à la religion primitive du Japon — le sh
toïsme — dès le XI^e siècle de notre ère elle a été absorbée
la doctrine bouddhique, et de cet amalgame des deux religio
il ne reste plus qu'un noyau de folles idolâtries. Ce que l
est tenté de prendre pour de la piété, pour de la foi, c
l'homme du peuple, c'est cette admiration, si profonde
les Asiatiques, pour les manifestations extérieures, pour
représentations théâtrales, pour la parade clinquante, le b
lage bruyant ; or, le bouddhisme japonais excelle dans
démonstrations tumultueuses, et on l'applaudit, on le féli
comme à l'égard d'un habile impresario. Mais n'ayons p
l'innocence de découvrir dans un tel enthousiasme un se
ment quelconque de ferveur religieuse.

Les classes supérieures ne professent naturellement que
dédain pour le rituel bouddhique et shintoïste ; et certa
intellectuels qui avaient encore conservé quelque goût pour
cérémonies populaires déclarent maintenant bien haut qu
s'en détachent ; non pas qu'ils s'affermissent dans l'athéï
de leur classe. Ces intellectuels respectaient l'éclat extéri
du culte, parce que leur patriotisme y discernait les vesti
d'une foi nationale éteinte ; mais ils semblent aujourd'hui
plus vouloir admettre de désaccord entre la conscience et l'ac
et, une fois sur cette pente, ils se trouveront fatalement en f
de ce farouche quiétisme, tant prôné par les prophètes
l'heure présente.

C'est donc bien parmi le monde des incrédules que se recr
la secte des illuminés. L'athéïsme des grandes familles ser
il sourdement miné, cet athéïsme qui a pour origine indis
table l'enseignement de la morale chinoise de Confucius ?

e saurait encore se prononcer. Mais il est étrange de voir des euilles rédigées par des hommes indifférents en matière reli- ieuse se féliciter de cette renaissance du spiritualisme. Cepen- ant le *Yamato* crie : « Prenez garde ! » Et il observe que si on se désole du nombre croissant des crimes et des suicides, on doit également déplorer ce besoin excessif de surnaturel ui se glisse en tant de cerveaux : « Ceux qui se suicident pour uir une vie qui leur pèse et ceux qui se donnent comme en- oyés du ciel doivent être considérés comme de pauvres infir- ies du monde intellectuel. »

Mais sur cette grave crise nationale, quel est l'avis du gou- ernement ? Voilà ce qu'il importe maintenant de connaître.

§

Dans une circulaire parue à l'officiel, M. Makino, ministre e l'Instruction publique, analyse consciencieusement les ten- ances actuelles de la jeunesse.

... Les étudiants ont pour devoir de se nourrir d'idées saines, d'a- oir devant les yeux un but précis et de se préparer à faire œuvre tile dans l'avenir. Au lendemain de la guerre, la responsabilité des eunes générations qui formeront le peuple de demain est devenue articulièrement grave ; la tâche s'impose à tous et à chacun de se vrer avec ardeur à l'étude et de s'adonner sérieusement à la pour- uite de l'objectif commun. Mais en voyant, parmi la jeunesse des eux sexes, se manifester depuis quelque temps un certain affaisse- ent des caractères et un réel relâchement dans les mœurs, nous ne ouvons nous empêcher de gémir sur cet état de choses.

Il y a parmi les étudiants une tendance à se livrer au luxe, à se isser tourmenter par des idées creuses et des rêves pessimistes et à égliger leurs devoirs d'état ; il en est qui ne rougissent pas de mener ne vie licencieuse... Depuis quelque temps, les publications qui xposent de dangereuses théories ou décrivent des sentiments abjects sont multipliées, pour le plus grand préjudice des jeunes gens... ous voyons se répandre partout les théories extrêmes du socialisme ; nous avons entendu dire qu'on usait de toutes sortes de moyens our égarer la conscience des professeurs et des élèves. On ne peut nger sans frémir à ce que deviendrait le pays si, par la diffusion ns les écoles de ces idées subversives de la société, on venait à ranler les fondements mêmes sur lesquels repose notre éducation.

Le ministre termine sa circulaire en adjurant les parents et

les professeurs des étudiants de travailler de toutes leurs ces à la réforme des mœurs :

Il faut que la jeunesse studieuse arrive à se gouverner et à vaincre, qu'elle soit tout entière à son devoir. Il faut enfin que, l'effort combiné de tous, notre éducation nationale porte ses fruit

La plupart des idées exprimées par le ministre dans sa culaire se retrouvent dans le discours de M. Makino à l'asse blée des fonctionnaires de provinces ; le *Shinkôron* en donné quelques passages.

Il est nécessaire de veiller à ce que la jeunesse ne se laisse entraîner à des rêveries oiseuses. Egarés par une certaine philosoph nombre de jeunes gens regardent la vie avec des vues pessimist Une jeunesse, saine d'esprit et forte de caractère, ne se laisse tenter par ces utopies. Aussi doit-on attacher une importance ca tale à l'éducation morale... N'oublions pas que la ruine d'un p se consomme souvent dans la paix. Si une nation comme l'Alle gne se développe et progresse, c'est qu'elle a conservé dans les en prises de la paix l'esprit et la discipline qui l'avaient rendue vi rieuse pendant la guerre...

Les commentaires de la presse auxquels cette circulaire ce discours ont donné lieu sont des plus instructifs.

Le *Jiji Shimpô* remarque que les vices signalés chez les é diants ont leur source dans l'état même de la société actue et que c'est à cet état qu'il faudrait d'abord remédier :

Le relâchement dans les mœurs est un fait incontestable. La vr cause, le vieux proverbe l'indique, lorsque, parlant de la société dit : « ce qui se fait en haut se reproduit en bas. » On convien que, dans les classes supérieures du pays, la conduite n'est pas ir prochable. Et même parmi les ministres et les hauts fonctionnai de l'Instruction Publique qui se sont succédé ces dernières anné il en est qui ne sont pas exempts de reproches... Quant aux théor socialistes contre lesquelles le ministre sonne la charge, il faut bi penser que si elles se répandent d'une façon inquiétante, c'est qu'el trouvent un terrain préparé et que les conditions actuelles de société en favorisent l'éclosion. C'est qu'en effet nombreux sont ce qui, malgré l'éducation soignée qu'ils ont reçue, manquent du néce saire pour vivre. « Tête pleine et ventre vide », tel est l'état de no breux japonais, et particulièrement de ces instituteurs dont le maig salaire ne suffit pas à nourrir leur famille (1).

(1) La mensualité des instituteurs est de 9 yen 50 (moins de 25 francs) ; et

Le *Nihon* ne s'émeut pas des paroles prononcées par le ministre :

Il ne faut pas, dit-il, s'étonner de ce qui se produit actuellement ; ce sont là phénomènes naturels à une période de transition. Le pays, s'il est appelé à un avenir prospère, saura bien avec le temps retrouver son équilibre.

Le *Manchô* cite divers diagnostics donnés par de « savants docteurs » sur la crise psychique que traverse la jeunesse japonaise. Le docteur Motora Yujirô assigne comme première cause à ces phénomènes :

L'ambition démesurée de jeunes gens qui portent leurs vues bien au delà de ce que leur permettent leurs moyens : talents, tempérament, ressources pécuniaires, position sociale... D'autre part, ils ne connaissent plus cet abandon aux volontés du Ciel dont le confucianisme imprégnait autrefois les actes. Enfin ils manquent d'amis à qui ils puissent s'ouvrir de leurs joies et de leurs peines et auprès lesquels ils puissent trouver consolation et réconfort.

Dans un article du *Shinsei*, on rend responsable de la « neurasthénie » des étudiantes la littérature de sentiment :

C'est l'influence de la littérature maladive et non l'étude d'une sèche philosophie, qui a poussé au suicide la jeune étudiante d'Okayama.

Dans le *Tôyô Tetsugaku*, le docteur Matsumoto publie un article ayant pour titre : *La folie religieuse et la maladie de l'angoisse*. Le docteur constate dans la jeunesse « un état de surexcitation et un défaut d'équilibre » auxquels il assigne six causes principales :

1° Le conflit des anciennes idées avec les nouvelles fait que les jeunes gens n'ayant pas de principes arrêtés flottent au gré de divers courants ; — 2° les distances entre les diverses classes s'accentuent de plus en plus ; alors que la fortune des riches grandit pendant qu'ils somnoleillent, les pauvres qui travaillent et peinent n'arrivent pas à échapper aux étreintes de la misère ; — 3° les systèmes les plus divers, socialisme, individualisme, altruisme, utilitarisme, morale de l'abnégation, morale du plaisir, se présentent tour à tour dans leur diversité et leur opposition mutuelle ; faute d'unité et de direction, les mœurs vont à la dérive ; l'influence de cette confusion de principes ne peut

plus haut traitement annuel des professeurs des Universités n'est pas supérieur à 200 yen (3000 fr.). Aussi ces misérables salaires rendent-ils difficile le recrutement des fonctionnaires de l'Instruction publique. L'augmentation de ces allocations est un des gros soucis du gouvernement actuel.

manquer de se faire sentir sur la jeunesse; — 4° la religion est p
ou moins regardée comme antiscientifique; — 5° l'éducation j
qu'ici a eu le tort d'être presque exclusivement littéraire ; de so
que le cœur et la volonté se trouvent sans force et offrent une pr
facile aux troubles et aux angoisses; — 6° les transformatic
qui se succèdent si rapidement dans le domaine scientifique, mc
trant des théories tour à tour édifiées et démolies pour faire place
d'autres également éphémères, déconcertent le besoin qu'a le cœ
humain de faire fond sur quelque chose de solide et de durable.

Somme toute, la jeunesse intellectuelle traverse une doulo
reuse crise de morale. Elle ne peut rester sans douleur
suspens entre des théories hypothétiques, et comme elle n
été encore que superficiellement touchée par l'éducation scie
tifique, elle aperçoit partout des jugements contradictoire
sans jamais goûter la saveur tonique d'une vérité objectiv
Le pyrrhonisme lui eût été intolérable. Et cependant les préo
cupations métaphysiques sont étrangères à sa nature; jusqu
la morale du doute et celle du plaisir ont suffi à diriger sa co
duite, et elle n'a jamais manqué l'occasion de se targuer
son incrédulité. Comment donc peut-il se faire que le scep
cisme traditionnel des lettrés, des samouraïs, des intellectu
n'assure plus la tranquillité d'âme de ceux qui en faisaie
autrefois parade?

Continuons de dépouiller nos documents et sans doute pa
viendrons-nous finalement à prendre une notion plus préci
de la position du problème.

Voici encore l'opinion d'un personnage officiel.

M. Inagaki, ministre du Mikado au Siam, signale l'influen
profonde qu'exerce le bouddhisme sur le peuple siamois, d
haut en bas de l'échelle sociale.

... Tandis qu'au Japon le bouddhisme est en dehors de la vie pr
tique et se présente plutôt comme une religion de l'au-delà, au Sia
la doctrine bouddhiste pénètre intimement les âmes et a une influen
pratique sur l'existence présente... Quand il s'est agi, ces dernièr
années, de réformer l'éducation nationale, le Siam a fait faire des e
quêtes chez nous et dans l'Inde sur les meilleurs systèmes à adopte
Mais il a su éviter l'écueil où nous avons échoué. En effet, notre pay
à l'époque de la Restauration, a bien envoyé étudier en Europe et
Amérique les diverses organisations politiques; mais on s'est bi
gardé de faire enquêter sur les questions religieuses. On s'est préo
cupé uniquement de tout ce qui concerne l'éducation intellectuell

l'on ne s'est pas soucié des bases à donner à l'éducation morale. n système a été créé capable sans doute de produire de nombreux tits talents (*kosaishi*) ; mais la morale, qui doit être la colonne aîtresse de l'édifice social, reste sans base. On s'est préoccupé de grave défaut, et, tour à tour, on a vu proposer comme fondements la morale les principes du bouddhisme, ceux du confucianisme, ceux ı christianisme, sans qu'on pût aboutir à l'unité des vues. Ce n'est ıe la vingt-troisième année de Meiji (1890) que parut le Rescrit ıpérial sur l'éducation...

M. Inagaki s'adresse ensuite à ses compatriotes ; il les avert que ce n'est pas seulement par la force des armes qu'ils peuent espérer se maintenir au rang des grandes puissances ; la ertu est le plus sérieux facteur de la prospérité nationale. Mais, élas ! « le pays court après la fortune et la gloire, et il oublie qui doit faire sa vraie grandeur, ce sans quoi il est menacé tous les périls ».

La note optimiste après le son de cloche pessimiste :

Pendant mon séjour en Amérique, dit le baron Kneko Kevntarô, rsque dans les réunions on me disait : « Vos compatriotes se sont ontrés dans la guerre si courageux et si humains que nous autres, ancs, nous ne saurions les égaler. Quelle est donc la cause de vos iomphes ? » Ma réponse était invariable. Je leur montrais une traıction en anglais du Rescrit impérial sur l'éducation, et je leur pliquais que mes compatriotes trouvaient dans ce document leur ıurriture morale. Les Américains lisaient alors le texte du Rescrit me disaient : « En vérité, ceci est digne de devenir la règle de vie l'homme de tous les pays et de tous les temps. » Et tous me deandaient une copie du Rescrit... (1).

Il est vrai que cet acte impérial pose les principes généraux une instruction morale ; et à l'époque où il fut édicté il mit

1) Voici le passage le plus important du Rescrit du 13 oct. 1890.
« Nos ancêtres ont donné à l'Etat de larges fondations, où les vertus étaient prondément implantées ; et nos sujets, par l'unanimité de leur grande loyauté et de r affection filiale, les ont déployées en perfection. Telle est l'essence de la politie nationale, et tel est le vrai principe de notre système d'éducation.
« Vous, nos sujets bien-aimés, soyez des fils dévoués, des frères affectueux, des ris et des femmes aimants et des amis fidèles. Conduisez-vous avec modestie soyez bons pour tous. Développez vos facultés intellectuelles ; parfaites votre ce morale en amassant des connaissances et en acquérant une profession.
« De même, travaillez pour l'intérêt public, dévouez-vous aux affaires publiques. spectez la Constitution nationale, obéissez aux lois du pays, et, en cas de néces, de tout cœur, sacrifiez-vous au bien public.
« Offrez ainsi un plein soutien à Notre Dynastie Impériale éternelle comme l'Uers.
« Alors vous ne serez pas seulement nos très loyaux sujets, mais vous serez capas de manifester le noble caractère de vos ancêtres. »

fin à des controverses nombreuses sur les problèmes mor
et sut, sans doute, prévenir une crise analogue à celle qui
vit en ce moment. Depuis la création du ministère de l'Instr
tion publique, en 1871, les partisans du christianisme étai
en présence des partisans du bouddhisme ; tantôt les id
étrangères étaient en faveur, tantôt les aspirations asiatiq
reprenaient le dessus ; en 1880, on réintroduisait l'étude d
morale confucéenne dans les programmes de l'enseigneme
Des manifestes antichrétiens parurent, dont voici un intér
sant échantillon :

... Aux yeux du philosophe chinois, la fin de l'homme est atte
lorsque, tous les particuliers vivant tranquilles dans leurs maiso
tout l'univers est en paix. Pour arriver à cet état de perfection il s
fit de pratiquer les cinq vertus cardinales ; les deux principales s
la fidélité envers les supérieurs civils et politiques et l'obéissance r
pectueuse envers les membres de la famille. L'erreur de Jésus, c
qu'il fait peu de cas de notre vie réelle et qu'il dirige toutes les p
sées vers une vie future... Il donne l'exemple de la rébellion...

Cependant il fallait renoncer à suivre les progrès des nati
occidentales et encourager la réaction contre les résultats
la révolution de 1868 ou maintenir dans l'enseignement l'ét
des sciences et du droit étrangers.

C'est ce dernier parti qu'adopta l'empereur, mais il rec
nut la nécessité de sauvegarder les grands principes de
morale japonaise, et il lança son Rescrit. Et tout les par
l'approuvèrent.

M. Inouyé Tetsoudjiro, un des chefs du parti conservateur
fait dernièrement l'éloge du manifeste impérial en ces terme

Il n'est pas de pays où il n'y ait un enseignement gouvernant
morale publique ; et partout cet enseignement rayonne d'un centr
Le Japon a eu le privilège d'être gouverné depuis son origine par u
seule lignée d'empereurs ; c'est ce qui a donné unité et force à sa m
ralité... La morale des nations d'Europe ne vaut pas la nôtre, pa
qu'il n'existe pas de pays ayant une dynastie qui se soit perpétuée pe
dant plus de deux mille ans. L'union de ces deux vertus, la fidélit
l'empereur et la piété filiale, constitue notre chevalerie et forme l'
sence intime de l'âme japonaise... Le centre de notre enseigneme
moral réside donc dans la morale traditionnelle de la nation, et
organes de notre enseignement sont nos écoles... La morale nationa
a existé à toutes les périodes de notre histoire ; et c'est son influen
qui a transformé le confucianisme et le bouddhisme et en a fait

confucianisme et un bouddhisme japonais. Si depuis la Restauration le Japon s'est assimilé la civilisation européenne, s'il est en voie de japoniser le christianisme, c'est grâce encore à sa morale nationale.. Le bouddhisme ne peut plus aspirer à prendre la direction morale de la nation..., le christianisme deviendra japonais ou demeurera sans influence... Seule la morale nationale s'appuie sur la personnalité (*jiga*) japonaise (1).

N'est-il pas étrange d'entendre M. Inouye T. proclamer les puissantes vertus éducatives du nationalisme japonais au moment même où tant de ses compatriotes s'abandonnent au désespoir, à la folie mystique parce qu'ils se sont efforcés en vain vers une certitude morale? Et si nous nous détournons des intellectuels pour considérer le peuple, est-ce que le désolant spectacle qui s'offre à nous ne dément pas le bel optimisme de M. Inouye T. ? L'organisation de la grande industrie a rendu impossible l'existence de la famille traditionnelle; à côté d'une ploutocratie insatiable, une misère repoussante! M. Inouye Tetsoudjirô vante les merveilleuses qualités de la « morale nationale »; mais M. Katayama organise de solides associations ouvrières. Qui est dans le vrai et dans la logique?

Quant aux intellectuels, s'ils n'ont pour tout secours que les chauvins, ils pâtiront longtemps. Il est vrai qu'ils écouteront volontiers ceux qui leur diront que les autres peuples de la terre ne sont que des pygmées auprès des Japonais; mais enfin ces jeunes gens réclament pour tout de suite un idéal positif, satisfaisant. Que fera-t-on pour eux? Quand on parle d'idéal, dans ce Japon qui fut heureux tant de siècles avec son panthéon shintoïste, ses rites et ses prédications bouddhiques, avec la libre pensée chinoise, on songe maintenant à découvrir cet idéal dans les métaphysiques et dans les théologies!

La question religieuse, on ne peut le nier, occupe une place considérable dans les discussions à l'ordre du jour; toute revue, tout journal de quelque importance lui consacre de

(1) Les militaires surtout vantent avec enthousiasme la « morale nationale ».Le lieutenant d'infanterie Kiriya Bumpei, entre deux batailles, envoyait de Mandchourie au *Kyoikukai* une serie d'articles pleins d'un mépris hautain pour les civilisations occidentales et tout vibrant de patriotisme.

«... En Orient, au pays du Soleil Levant, il y a un idéal parfait, une règle de vie saine et forte. On y est convaincu que l'existence personnelle ne fait qu'un avec l'existence de la patrie... Chers blancs, ne vous étonnez pas de la grandeur des triomphes du Japon. Sachez que ces triomphes sont la manifestation éclatante de l'idéal de l'Orient, de sa Règle de vie. Ce n'est pas Tôgô seul qui est un Nelson, ni Oyama seul qui est un Napoléon. Les petits Japonais sont tous des Tôgô et des Oyama.

longs articles; mais les Japonais veulent une religion qui leur soit propre, une religion nationale. Il a été vaguement question d'introduire le mahométisme comme religion d'Etat. Le christianisme a de nombreux partisans; dans l'une des réunions générales des Eglises chrétiennes du Japon, on décida que désormais ne seraient pas considérées comme églises nationales celles qui ne seraient pas à même de se passer totalement des étrangers.

La société du néo-bouddhisme (1) publia, il y a quelques mois, des interviews prises auprès des principaux intellectuels du jour, bonzes, députés, professeurs. Le bonze opte purement et simplement pour l'exclusion des religions étrangères et le maintien rigoureux du bouddhisme; le fonctionnaire estime que la religion nationale est seule acceptable; le professeur se prononce pour le rationalisme; etc. Parmi cette divergence d'opinions, l'une se fait remarquer par son originalité : c'est celle qui demande la fusion du bouddhisme et du christianisme. M. Ono Tokuzan, dans une conférence sur les quatre religions actuellement existantes au Japon, voit un élément commun dans toutes : « elles ont pour but la transformation de l'individualité dans l'absolu. » Le shintoïsme y pousse par le culte des héros qui présente à l'âme l'idéal absolu vers lequel elle doit tendre; le confucianisme, le bouddhisme et le christianisme y tendent par leur doctrine du dépouillement du « moi » personnel. Et combien d'autres publicistes s'essaient à prouver que panthéisme et monothéisme représentent les deux faces d'une même aspiration!

Il semble donc que cette crise morale doive se dénouer par l'instauration d'une religion d'Etat; des hommes de gouvernement ne reculeraient pas à faire intervenir cette solution. Du

(1) Cette société a à sa tête le Dr Inoue Enryo, directeur du *Tetsugakkwan*. Il a exposé ses idées au retour d'un voyage dans l'Inde : la base de la vie morale du peuple japonais est contenue dans un Bouddhisme rajeuni. Afin de travailler efficacement à la réforme religieuse, il propose qu'une université confucéenne et bouddhiste soit établie au Japon. Et tous ses projets s'inspirent de cette idée patriotique que la renaissance du Bouddhisme japonais assurera l'hégémonie du Japon sur toute l'Asie orientale.

Mais ce néo-bouddhisme rencontre peu de partisans, les Japonais, en général n'aiment pas à se poser en défenseurs de l'esprit asiatique contre les idées européennes. Ils ont plutôt une tendance à se rapprocher de l'utilitarisme professé par M. Furuzaiva, grand admirateur de l'Europe et qui a reçu de M. Basil Hall Chamberlain le nom de « père intellectuel des hommes d'état du Japon actuel ».

Quant au traditionalisme du Rescit impérial, ses fidèles vraiment sincères ne se trouvent que dans les rangs des fonctionnaires et des militaires.

reste, les Japonais, bien qu'irréligieux, ont toujours eu une tendance, depuis la révolution de 1868, à rechercher la formule d'une religion se conciliant à la fois avec la science européenne et l'état d'esprit asiatique. Des missions autrefois ont été envoyées en Europe pour étudier nos doctrines religieuses, pour les confronter et les amalgamer; et à cet effet, il fut même question d'instituer un vaste congrès réunissant des représentants du bouddhisme, du catholicisme, du protestantisme, de l'islamisme, etc. Mais, d'un autre côté, le tempérament japonais répugne à admettre une religion unique, exclusive, à tolérer l'influence sociale du clergé ; l'état n'a aucun goût à légiférer sur tout ce qui ressortit du domaine de la conscience privée. Son omnipotence est toute laïque; et en face de son dogme — l'infaillibilité du pouvoir — quels dogmes religieux pourraient tenir?

En 1899, le gouvernement japonais établissait la laïcité de l'enseignement (1); et cette mesure répondait bien aux dispositions morales de la population.

Aujourd'hui, pivotant de nouveau, ce même gouvernement envisage la question religieuse. C'est que cette fois un état de choses, inconnu jusqu'ici, fait l'objet de ses préoccupations. Depuis le Rescrit de 1890, relatif à l'enseignement, la culture intellectuelle fut intensive, l'absorption de lectures immense. On est passé en moins de vingt ans d'Aristote à Spencer, à Comte, à Stuart Mill, en prêtant quelque attention à Kant, à Rousseau ! Toute cette matière philosophique a été fort mal digérée; la surcharge des programmes accabla les intelligences qui aujourd'hui aspirent au repos : et voici qu'elles s'attachent maintenant à Schopenhauer, à Nietzsche, à Gorki !

Non, cet état de morbidité mystique ne date pas de la dernière guerre. Avant qu'elle n'éclate, il est visible. N'est-ce pas en 1903 que le jeune Fujimura Misao (2) se jeta dans les chu-

(1) L'instruction ministérielle du 3 août 1899 disait:
« Comme il essentiel, au point de vue de l'administration de l'enseignement, que l'éducation générale soit indépendante de la religion, l'instruction religieuse ne doit pas être donnée, aucune cérémonie religieuse ne doit être célébrée dans les écoles du gouvernement, dans les écoles publiques, ni même dans les écoles dont les programmes sont soumis au contrôle public. »

(2) Fujimura Misao était un étudiant de dix-huit ans. Avant de mourir, il écrivit sur un arbre cette déclaration : « Hélas ! Comme l'Univers est vaste ! Hélas ! comme sa durée est illimitée ! L'homme, ce nain, haut de cinq pieds, veut en vain embrasser cette immensité ! La philosophie d'Horace, finalement, quelle valeur a-t-elle ? La vraie nature de l'Univers peut s'exprimer dans ce seul mot : inconnaissa-

tes de Kegou, proposant ainsi un exemple que tous les étu diants atteints du même délire s'empressèrent d'imiter.

La fatigue, la lassitude nerveuse et cérébrale de la jeune gé nération japonaise est donc un fait qui date déjà de quelque années. La guerre de Mandchourie, malgré sa fin victorieuse n'a pas laissé d'apporter un trouble profond dans la conscienc nationale ; elle a sans doute achevé de détruire l'antique cohé sion féodale et familiale, de désorganiser, de désintégrer l société traditionnelle. Il s'en est suivi un état plus accentué d dépression mentale, un affaissement plus complet de l'activité L'intellectuel, las de s'adapter sans cesse à des idées toujour nouvelles, ébloui par les progrès scientifiques et impuissant en saisir le développement interne, a senti la vanité et l'insuf fisance de ce support moral qu'était son scepticisme léger e aimable. Si chez nous, comme le dit Nordau, « l'humanit civilisée fut surprise à l'improviste par ses nouvelles découver tes et ses nouveaux progrès », le Japon, qui n'a pas notre pass intellectuel, a été autrement et plus gravement égaré. L guerre, comme toutes les guerres, en tendant tous les ressort de la nation, a marqué un temps d'arrêt dans la marche d cette crise ; mais après le plaisir de la victoire, la chute moral n'a été que plus cruelle. Et maintenant l'accentuation du carac tère industriel, commercial de la société japonaise, exaspèr ces intellectuels qui tentent, pour se protéger, de se mettr au-dessus de la personnalité collective ou qui, s'ils n'y par viennent pas, échappent à leurs hallucinations, à leurs délire d'hystériques, par le suicide. Pour l'homme du peuple le pro duit de la désorganisation sociale est plus tangible, plus ma tériel : c'est la misère, ce sont les souffrances, les angoisse du prolétaire. Il est devenu rude, brutal, vindicatif; n'ignore t-il plus les douceurs de l'existence? Il acclame le socialism et l'« action directe » dans les syndicats; n'est-il pas exploité dans sa force de travail, comme ses frères d'Europe et d'Amé rique ?

Est-ce une fin ? Est-ce un commencement ?

ALBERT MAYBON.

ble ! Pénétré de regret à cette pensée, et rempli d'angoisse, je me suis enfin résol à mourir. »

D'autres étudiants se jetèrent à sa suite dans les chutes de Kegou ; et la contagio s'est même étendue aux employés de commerce. Les bouddhistes accusèrent le chrétiens d'avoir créé cet état d'esprit ; les chrétiens en accusèrent les bouddhistes d'autres s'en prirent aux agnostiques et aux philosophes allemands.

THÉOPHILE
POÈTE ROMANTIQUE [1]

« Depuis ce temps-là, écrivait Sorel, dans sa *Bibliothèque française*, en 1664, nos premiers poètes furent Théophile et Saint-Amant. » Depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis Malherbe et son école, jusqu'au renouveau de 1660, Théophile est en effet avec Saint-Amant, délaissé un peu plus vite, avec Tristan Lhermite et Guillaume Colletet, connus seulement dans un cercle, à peu près le seul poète. Sa vogue dura environ soixante ans, et pendant ce large demi-siècle, ses poésies furent réimprimées, chaque année à peu près, soit à Paris, soit à Rouen, Lyon ou Bordeaux. C'était plus que la vogue, c'était la gloire ; sans Boileau, Théophile eût sans doute continué de régner jusqu'à la fin de l'ancienne littérature française. L'idole renversée, le socle resta vide. La démolition de Théophile fut celle de la poésie lyrique personnelle : depuis *la Maison de Sylvie* jusqu'à *la Jeune captive*, la poésie française fut dramatique, satirique, précieuse, burlesque, éloquente, spirituelle, et même tendre, quoique pas souvent ; elle ne fut jamais plus lyrique. Une veine qui remontait jusqu'aux trouvères, et plus haut, jusqu'aux anciens provençaux, se trouva tarie. Il y a là une curieuse modification du génie et du goût français, laquelle, si elle est explicable, n'a pas encore été expliquée, car Boileau n'est sans doute qu'une cause seconde. Un critique n'a raison que si le public, d'avance, lui donne raison.

Théophile a donc un grand intérêt. Il marque la date où meurt un genre qui ne devait renaître que deux cents ans plus tard dans la forme même où il avait été enseveli. Le romantisme renoue si naturellement avec Théophile qu'il est encore permis d'en manifester quelque surprise et aussi quelque contentement. Cela permettrait, en opposition à des idées qui ont paru corps récemment, de considérer le romantisme lyrique

(1) Préface des « Plus belles pages » de *Théophile ;* Paris, 1907. *Mercure de France*, petit in-16 (sous presse).

comme le développement d'un germe national et non plu comme une importation étrangère. Théophile Gautier, retrou vant un des siens dans ce vieux Théophile de Viau, fut heu reux. Soyons-le avec lui et reconnaissons que le lyrisme per sonnel, s'il est, comme le disent les néo-classiques, une dépra vation de la poésie, est, du moins chez nous, une dépravatio traditionnelle (1).

La Bruyère, dans son jugement, joint Théophile à Malherbe preuve qu'à la fin du dix-septième siècle Théophile garda encore son rang. « Ils ont, dit-il, tous les deux connu la na ture. » Malherbe en aurait fait l'histoire et Théophile, le ro man. Cela n'est plus très clair pour nous, qui avons vu tan de romanciers de la nature, infiniment plus romanesques qu Théophile. Mais ne retenons que le premier terme. Théophil a connu la nature. Cela sera l'une de ses originalités. Non pa que l'intimité avec la nature soit rare à cette époque de la poé sie française. Malherbe, Racan, Maynard, Saint-Amant lui même sont des poètes de la nature et qui aiment les champ et les bois, les fleuves, la mer, mais Théophile a peut-êtr regardé les paysages d'un peu plus près que ses contemporains D'un peu trop près, pensait La Bruyère: « Il s'appesantit su le détail » ; d'assez près, dirons-nous, au contraire, pour qu ses dessins soient formés avec une précision ingénue. Il y encore bien des réminiscences littéraires dans les paysages d Théophile, et aussi bien des feintes et bien du mauvais goût mais on y verra çà et là des traits et même des figures d'un élégante et juste simplicité :

La charrue écorche la plaine,
Le bouvier qui suit les sillons
Presse de voix et d'aiguillons
Le couple de bœufs qui l'entraîne.

Alix apprête son fuseau,
Sa mère qui lui fait sa tâche
Presse le chanvre qu'elle attache
A sa quenouille de roseau.

Une confuse violence
Trouble le calme de la nuit
Et la lumière avec le bruit
Dissipent l'ombre et le silence.

(1) Ceci a été écrit avant que parût *le Romantisme français*, de Pierre Lasserr Ce livre est remarquable, mais il n'a pas modifié mon jugement.

Mais pourquoi faut-il que, dans cette agréable description du matin, il fasse intervenir « le généreux lion » et, ce qui est pire, « sa dame entrant dans les bocages » ? C'est que Théophile ne possède pas encore l'art de localiser un paysage. Il veut nous décrire un matin universel, et son tableau, heureux dans le détail, est, dans l'ensemble, incohérent.

Le Matin, cette ode célèbre et d'après laquelle on juge toujours du goût de Théophile et de sa sensibilité pour la nature, n'est qu'un charmant exercice de rhétorique. Il y a cependant un Théophile ivre des beautés champêtres et amoureux de son pays natal ; il se révélera beaucoup plus tard, après son procès, quand il écrit à son frère, quand il rêve, après tous ses malheurs, du ciel et des jours de son enfance :

S'il plaît à la bonté des cieux,
Encore une fois en ma vie
Je paîtrai ma dent et mes yeux
Du rouge éclat de la pavie...
Je verrai sur nos grenadiers
Leurs rouges pommes entr'ouvertes
Où le ciel, comme à ses lauriers,
Garde toujours des feuilles vertes...
Je reverrai fleurir nos prés,
Je leur verrai couper les herbes,
Je verrai quelques temps après
Le paysan couché sur les gerbes,
Et comme ce climat divin
Nous est très libéral de vin,
Après avoir rempli la grange
Je verrai du matin au soir
Comme les flots de la vendange
Ecumeront dans le pressoir...

Aucun poète contemporain n'est capable d'une chanson aussi familière, et c'est un des charmes de Théophile qu'il ait osé être aussi personnel et aussi doux.

La Maison de Sylvie, qui date de la même époque, est d'une inspiration moins naturelle, mais le talent de Théophile y est très sûr et très maître de lui. La Maison de Sylvie, c'est le château de Chantilly, et Sylvie, c'est Marie-Félice des Ursins, duchesse de Montmorency. Théophile passa près d'elle les derniers et peut-être les plus doux mois de sa vie. En cet asile magnifique, il devient un homme nouveau ; le temps est loin où il s'écriait : « Mon âme incague les destins ! » Les

destins lui sont si cléments, enfin, qu'il les adore. *La Maison d Sylvie* est bien, comme on l'a dit, une suite d'Odes à la Joie :

Dans ce parc, un vallon secret
Tout voilé de ramages sombres,
Où le soleil est si discret
Qu'il n'y force jamais les ombres,
Presse d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent
Et donne une fraîcheur si vive
A tous les objets d'alentour,
Que même les martyrs d'amour,
Y trouvent leur douleur captive.

Ce beau poème est gâté, au goût moderne, par des touche de préciosité. Sylvie pêche à la ligne, et les poissons se batt tent « à qui plus tôt perdrait la vie, en l'honneur de se hameçons ». La strophe suivante, encore dans le même ton est cependant très jolie :

D'une main défendant le bruit
Et de l'autre jetant la ligne,
Elle fait qu'abordant la nuit,
Le jour plus bellement décline.
Le soleil craignant d'éclairer
Et craignant de se retirer,
Les étoiles n'osaient paroître,
Les flots n'osaient s'entrepousser,
Le zéphyre n'osait passer,
L'herbe se retenait de croître.

Voilà une nature bien spirituelle. On la retrouvera dans *le Songe de Vaux*. La Fontaine a beaucoup pratiqué Théophile. Il a su par cœur *la Maison de Sylvie;* cela est visible dans ses premières œuvres : « A Malherbe, à Racan, il préférait Théophile. »

Voilà pour le goût de la nature. On aimera ensuite Théophile pour la grâce qu'il sait donner à l'expression de sa tendresse amoureuse :

Quand tu me vois baiser tes bras,
Que tu poses nus sur les draps,
Bien plus blancs que le linge même;
Quand tu sens ma brûlante main
Se pourmener dessus ton sein,
Tu sens bien, Cloris, que je t'aime.
Comme un dévot devers les cieux,
Mes yeux tournés devers tes yeux,

A genoux auprès de ta couche,
Pressé de mille ardents désirs,
Je laisse sans ouvrir ma bouche
Avec toi dormir mes plaisirs...

Théophile, bien qu'il se soit adonné, lui aussi, aux Cloris et ux Mélicertes, avait un certain sens du ridicule qui s'attache ux noms mythologiques transportés dans notre civilisation. marante, dit-il,

Amarante, Philis, Caliste, Pasithée,
Je hais cette noblesse à vos noms affectée,

t il continue par ce joli vers, qui est un conseil de naturel et e simplicité :

Le plus beau nom du monde est le nom de Marie.

Quant à l'ode à la Malherbe, Théophile la fait presque ussi bien que Malherbe lui-même :

Celui qui lance le tonnerre,
Qui gouverne les éléments,
Et meut avec des tremblements
La grande masse de la terre ;
Dieu qui vous mit le sceptre en main,
Qui vous le peut ôter demain,
Lui qui vous prête sa lumière,
Et qui malgré les fleurs de lys,
Un jour fera de la poussière
De vos membres ensevelis ;
Ce grand Dieu, etc.

Il y en a très long sur ce ton bien soutenu. Bossuet mettra ela en prose : « Celui qui règne dans les cieux, etc. », et il araît que du coup cela devient très beau. Passons. La rhé- rique n'est pas ce qui nous attire, ni dans Théophile, ni ans Bossuet.

Faut-il accorder à l'auteur de quelques satires ou épîtres, ui sont des professions de foi, le mérite d'avoir été un poète ilosophique? Je crois que cela est nécessaire, car Théophile it peut-être autant d'influence par son incrédulité que par on talent. Sa philosophie d'ailleurs est brève et se résume à eu près par ce vers :

J'approuve qu'un chacun suive en tout la nature.

Il ajoute, et sa vie donna à la maxime une valeur déplai- nte :

Jamais mon jugement ne trouvera blâmable
Celui-là qui s'attache à ce qu'il trouve aimable.

L'accusation de libertinage dont on chargea Théop n'aurait pas suffi à émouvoir la justice si les Jésuites, on sait trop pourquoi, ne s'étaient acharnés contre lui. Le pr de réquisitoire de Mathieu Molé est un mouvement de par lité stupide. Théophile écrit à sa maîtresse :

Tout seul dedans ma chambre, où j'ait fait ton église,
Ton image est mon dieu, mes passions, ma foi...

et le procureur lui impute cela à crime d'impiété !

Théophile était connu, ses vers se vendaient. Cela fit que sieur Estoc, imprimeur, donna sous son nom *le Parnasse Muses satyriques*. Le P. Garasse dénonça ce recueil, d'aille peu recommandable, et, pendant que l'autorité royale lais fuir Théophile, il s'acharnait, avec le P. Voisin et le lieu nant Le Blanc, contre l'imprudent poète. Théophile fut p le procès dura deux ans, et se termina par un arrêt de b nissement. Mais l'exécution, grâce à de puissantes protectio en fut poursuivie assez mollement et Théophile trouva Chantilly, puis au château de Selles, en Berry, chez le duc Béthune, un asile inviolable.

Quelle est sa part dans *le Parnasse satirique?* On n'en s rien, ni s'il y collabora volontairement. En tout cas, le li sortait du milieu libertin où fréquentait Théophile. Cela d'ailleurs aucune importance ; la plupart des poètes con du XVII^e^ siècle ont fait des vers obscènes ; c'est un passe-tem comme un autre, qui n'a pas nui à leur gloire, qui ne d point nuire non plus à celle de Théophile.

On lui reprocherait plutôt *Pyrame et Thisbé*, tragé déclamatoire et peu digne, vraiment, du chantre délicat Sylvie. Disons pourtant qu'elle contient une jolie scène, qu ques vers délicieux et que le rôle de Thisbé est une esqui assez curieuse.

Théophile a fait lui-même sa psychologie littéraire :

La règle me déplaît, j'écrit confusément :
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisément.

On lui tiendra compte de ce qu'il est mort à l'âge même Malherbe commençait d'écrire. Théophile, avec les défa d'un tempérament trop ardent, d'une imagination insoumi

'une verve déclamatoire, était, comme en jugèrent ses con-
emporains, un beau génie.

Il a un autre mérite, et qui n'est pas médiocre, ajouté aux
utres. Théophile fut un libre esprit, de la lignée des indisci-
linés et des incrédules. Elle remonte loin, dans la littérature
ançaise, jusqu'au treizième siècle, et peut-être plus haut.
'auteur d'*Aucassin et Nicolette* raille le paradis où ne vont
ue nonnes et vieux prêtres et toutes vilaines gens qui passent
ur temps accroupis devant les autels; il veut aller en enfer,
ù vont les beaux clercs et les cavaliers, les belles dames cour-
oises avec leurs barons. C'est sans doute ce que répondit
héophile au curé de Saint-Nicolas, qui s'en courrouça. Il était
aïen, de ce paganisme admirable qui exige que l'on vive sa
ie, avant tout. Bientôt va commencer la grande littérature
oumise au clergé, pendant laquelle Molière presque seul
eprésente l'intelligence affranchie. C'est dans Théophile et
ans Cyrano, plus que dans l'équivoque Gassendi, que Molière
vait puisé sa philosophie. On n'est pas un esprit secondaire,
uand on prépare la venue de plus grands esprits que soi.
héophile est un de ceux qui ont maintenu le flambeau allumé.
es gouttes de cire brûlante sont tombées sur sa main : c'est
our cela qu'elle tremble un peu.

REMY DE GOURMONT.

MONSIEUR ARISSE

Je venais d'entrer avec mon ami Jacques dans les salles jeu et nous nous promenions, curieux des têtes des joue

« Tiens! dit mon ami, M. Arisse! » et il me désigna homme à cheveux blancs, assis à une table de trente et q rante. Un groupe nombreux entourait la table.

Il tenait dans ses mains courtes un paquet de billets de m et il misait d'un geste lent. Quand il perdait plusieurs fois suite, il n'avançait plus qu'un petit tas d'or.

Sa figure restait impassible. Il ne semblait pas se passi ner, mais simplement se distraire. Son grand profil h avait des lèvres faibles, et son œil avait quelque chos doux et d'impérieux.

— Quel est ce M. Arisse? dis-je à mon ami.

— Tu n'en as pas entendu parler? C'est tout à fait un t D'étranges histoires courent sur lui. Il est très riche. Il a des découvertes en physique, notamment à propos des ray X, et il a une jeune femme très belle. Veux-tu que je te p sente? ajouta-t-il avec un sourire.

— Volontiers, dis-je.

M. Arisse soupait tout seul à une petite table, dans un co Il tortillait de ses doigts le fil de la bougie électrique.

— Eh! bien, monsieur Arisse, avez-vous gagné, ce so demanda Jacques.

— Peuh, peuh, répondit-il, cela s'équilibre. Et il me dévi geait intensément.

Jacques me présenta. M. Arisse nous pria de nous asse à sa table. Au début il fut silencieux et ne me quitta guère ses yeux méfiants. Puis il devint cordial et parla avec rapidi

Le souper fini, Jacques se levait: « Jouez-vous aux échecs me dit M. Arisse.

— Oui, répondis-je, content de rester avec lui.

Nous fîmes une partie. Il gagna. Une deuxième. Il gag encore.

— Je vous gagnerai, dit-il, parce que j'ai plus de *prudence* que vous. J'ai beaucoup de *prudence*. J'aimerais jouer souvent avec vous.

Il appuyait sur le mot prudence et me regardait en face. Je remarquai qu'il avait une légère taie sur l'œil droit.

A ce moment entra, avec le battement sec de ses talons agiles, une jeune femme excessivement brune. Elle vint à nous, rapide, me fit un petit salut de la tête et dit:

— Il est une heure, Arisse, rentres-tu?

Ils partirent ensemble. Elle me fit un autre petit salut. Avec ses sourcils fournis, ses lèvres charnues et ses petits talons brutaux, elle me laissa l'impression de quelque chose de sauvage et de libre.

Nous devînmes amis, M. Arisse et moi. Il m'attirait par un certain mystère dont je ne trouvais pas la clef. Gai comme un enfant, dogmatique et tranchant comme un vieux savant, nerveux et de gestes brusques — il alternait tout cela. Sa voix courait toutes les gammes, timide et basse un soir, trompettante le lendemain à faire retourner les gens. Ses états d'âme ne provenaient pas des sources communes.

Je passais de longues heures avec lui.

Je remarquai que, partout où il se trouvait, il imposait sa manière d'être: quand il parlait bas, on parlait bas; quand il riait haut, on riait haut.

— Vous êtes lié avec Arisse, me dit une jeune femme, attendez un peu, vous en verrez de belles!

Il était rarement avec sa femme. J'avoue que j'aurais aimé la revoir. Il ne parlait jamais d'elle.

En somme, nous ne causions guère. Nous n'avions pas de ces épanchements que l'on a entre amis. Nous parlions de sujets tiers avec du soin et de la sincérité — nous jouions aux échecs — au cercle ou à la promenade nous restions parfois sans dire un mot. Il me semblait que j'attendais quelque chose — et lui aussi attendait — quoi? Nous aimions être ensemble, nous nous estimions, nous étions virtuellement très intimes.

Un matin, j'allai me promener à cheval, seul, assez loin de la ville. Une automobile roulant à petite allure me rattrapa..

Deux personnes étaient dedans, et elles causaient. Je vis u homme d'une trentaine d'années, au visage mâle, aux forte moustaches noires, et dans la jeune femme qui était près d lui, sous le léger masque à lunettes, je crus reconnaîtr Mme Arisse. Cela m'étonna fort, puis je pensai m'être trompé

Le soir j'en parlai à Jacques.

— Oui, me dit-il, c'est le beau Hongrois — tu ne savai pas? Certains disent qu'il n'y a rien, d'autres que si, certain qu'Arisse est un mari complaisant, d'autres qu'il ignore tout Si tu acquiers une opinion là-dessus, tu me la communiqueras hein?

Nous avions l'habitude, Arisse et moi, de faire une promé nade après le déjeuner, et nous passions devant sa villa Isolée dans un petit parc, gracieuse dans sa fraîcheur tout neuve, Arisse en avait fait les plans lui-même. Je n'y étai jamais entré.

Ce jour-là, tandis que nous en approchions, Arisse me di

— J'ai des papiers à prendre dans ma chambre. Voulez vous m'accompagner?

Il dit cela nerveusement.

Je le suivis — depuis longtemps je désirais connaître s villa, comme une coquille dans laquelle je pensais trouver de formes de son être.

Sa main agitée ouvrit des portes. Il s'excusa de me précé der. Des escaliers. Une grande pièce remplie d'instruments d physique, il y en avait aussi dans sa chambre.

Sa chambre était vaste, tendue de papier gris uni. — Rien aux murs, sauf, au-dessus du lit fort simple, un tableau cach par une pièce d'étoffe grise.

J'admirai la vue des fenêtres, je lui fis compliments de flots d'air et de lumière — je ne trouvai rien à dire de l chambre, n'osant parler du tableau caché.

Il était debout, les bras tombants, comme hésitant et gêné Il avait envie de faire quelque chose d'important, peut-être ce que j'attendais. Il avait peur aussi et je craignais qu'il ne se mît à parler de choses quelconques. Je le regardai avec attention, et doucement.

Il se décida. — Il fit un geste vers le tableau et me di d'une voix sourde :

— Le portrait de ma femme.

Puis, désignant une porte couverte de l'uniforme papier gris :

— Là est la chambre de ma femme.

Il me regarda. Je ne dis rien. Il alla au portrait et le découvrit d'un coup. Je reconnus la tête admirable et brutale, si pleine de vie, et les yeux me parurent contenir une fantaisie terrible. Les épaules découvertes suggéraient toute la chair. Et je réalisai pour la première fois aussi nettement qu'Arisse était presque un vieillard et que...

Avec une sorte d'enthousiasme il me prit la main et m'attira vers la porte grise. Il l'ouvrit. — Il y avait une deuxième porte épaisse aussi. Aucun son ne devait passer. Il l'ouvrit avec une autre clef, et me poussa en avant.

Mes yeux furent surpris de l'orgie de couleurs. Il y avait sur les murs, sur le lit, sur le tapis, des étoffes de soie, rouges, jaunes, or, noires, vertes, ici tendues, lisses, ici plissées, en bouillis, mélangées. Et si de deux nuances ennemies prochaines l'œil recevait une douleur, de l'ensemble il tirait une pénétrante sensation de splendeur et de hardiesse.

L'air était une odeur grisante.

Songeant au portrait devant le bas et large lit rutilant de rouge — d'après les fantaisies des étoffes imaginant celles des gestes, une bouffée chaude me monta aux tempes, et, dans cette chapelle de luxure, j'évoquai, nue, l'image de la prêtresse.

Arisse me tira par la manche. Nous quittâmes la villa — et nous reprîmes notre promenade silencieuse. Je songeais au beau Hongrois...

Quand je pensai par la suite à cela, je l'appelai mentalement « la grande demi-confidence ». Avais-je un peu maintenant le secret du balancier qui rythmait la vie et la voix d'Arisse, et qui lui fabriquait des spontanéités anormales ?

Je ne savais que ceci : « *l'importance qu'il attachait à sa femme.* » — Mais *de quelle sorte ?* Quelles relations avaient-ils ensemble ? Mon imagination s'énumérait des hypothèses. J'avais maintenant une intense passion de savoir davantage et mon désir errait autour de sa femme brune et nue dans la chambre merveilleuse.

Je restai bienveillant et calme avec lui, j'avais la volonté d'accroître sa confiance.

Tantôt Arisse venait déjeuner au cercle, où je le rencontrais,

tantôt il n'apparaissait que pour le dîner. Il me disait alor « J'ai travaillé », sans s'expliquer davantage.

Parfois il sortait en voiture avec sa femme, pour faire u promenade. Il ne l'accompagnait jamais à pied. On eût dit qu'i mettaient du soin à ne pas être vus ensemble.

Arisse ne rentrait guère chez lui avant une heure du matii Il n'était donc sous le même toit qu'elle que de ce mome à l'heure du déjeuner. Que se passait-il alors ? Voilà ce que voulais savoir de toutes mes forces.

J'avais entendu des potins sur lui et sur elle — je n'y att chais aucune valeur renseignante. Je voulais crever ce mystè par la patience. Depuis la grande demi-confidence, j'observa Arisse avec un soin plus exact.

Certains soirs, prétextant la fatigue, il me quittait à d heures. Il regardait fréquemment sa montre avant de parti et il était dans cet état nerveux et indécis que je connaissa bien. Un jour je le suivis de loin pour m'assurer s'il rentr véritablement chez lui : il y alla très vite.

Je crus remarquer que les lendemains de ces soirs-là il ét abattu, comme détendu de son énergie habituelle.

Quelquefois il avait sur lui une odeur violente, celle q m'avait grisé dans la chambre, à laquelle je ne donnais que nom, *l'odeur*. Son œil exalté ne disait rien de précis. M désir de savoir s'exaspérait. *Qui* l'avait imprégné de l'odeu les tentures seules, ou bien *elle-même ?*

Sa robuste santé sembla faiblir. Ses yeux étaient souve dilatés. Souffrait-il trop? Jouissait-il trop ? Prenait-il d narcotiques qui le bouleversaient?

Ce soir-là, il commença à regarder sa montre. Chaque foi je suivais de l'œil son geste. Il voyait cela. Il ne s'empêcha pas de recommencer — et je le regardais encore. Il s'énerva — Il fut dix heures moins le quart. Sa grande hésitati arriva, et dura. J'attendais, souple, prêt. Il le sentait.

— Venez ! s'arracha-t-il à la fin.

Je le suivis comme pour une chose convenue. A grands p nous allâmes à sa villa. Arrivés devant la porte du jardin, murmura : « Ne faites aucun bruit. » Il ouvrit et ferma av précaution. Dans la maison il ne fit pas la lumière électriqu il me guida par la main dans l'obscurité en répétant : « P de bruit! » Il y eut des escaliers montés, des pièces traversé

comme la première fois. J'avais peur et plaisir. Nous atteignîmes sa chambre.

Une lampe veilleuse s'alluma et répandit une faible lueur.

— Asseyez-vous là. Ne bougez pas *quoi qu'il arrive*, dit-il d'un ton impératif.

Je le vis toucher des instruments, disposer une sorte de cadre, se coiffer d'une lanière qui lui appliqua deux masses sur les oreilles. Il éteignit la lumière et ne remua plus.

La peur me domina. J'eus la certitude d'être avec un fou. Arisse était fou! qu'allait-il faire? se foudroyer avec cet instrument? Me foudroyer en même temps dans ce fauteuil? Je raidis mes muscles pour bondir vers la porte — mais j'eus *son* hésitation.

— J'écoute, dit sa voix fine, comme étirée.

Sa voix me calme, j'attends. L'imminence d'une chose m'oppresse — pourtant, il écoute *quoi?* Je n'entends rien. C'est fou!

Un petit déclic métallique. Une large lueur fulgure et se maintient. C'est rectangulaire et laiteux. Cela s'accroît et se précise.

Je regarde — je ne distingue rien.

Je regarde — et je vois! Je vois deux squelettes posés l'un sur l'autre et mouvants. C'est au-dessus du lit d'Arisse, au-dessous du portrait. Je suis abêti, sans pensée. Je m'étonne presque de ne pas entendre le bruit des os — ils sont entourés de formes vaporeuses, de chairs!

Je comprends!

C'est sur le lit de l'autre chambre!...

Je me retourne.

Arisse, les yeux sur la vision, les récepteurs aux oreilles, *voit* et *écoute*. Son souffle siffle.

Mon œil attiré revient aux squelettes et s'y attache. Ma tête bourdonne. Je vois les tentures criardes, je sens *l'odeur*. Mais non!

Et le mystère énorme d'Arisse va-t-il crever? Qu'il crève, qu'il crève! Ah! qu'il ait un long cri de folie heureuse, ou un long sanglot! Que je sache enfin!

— Rien — crac! C'est fini.

Il me conduit par la main, doucement, par les escaliers.

JEAN VORU.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XLIII. — Romantisme.

M. DESMAISONS. — Ah ! vous me rapportez le livre de Lasserre : Eh bien ?

M. DELARUE. — Quel casse-tête !

M. DESM. — Comment cela ?

M. DEL. — J'en suis fou. Ces cascades d'idées, ces tourbillons de paradoxes... Quel torrent ! J'ai pensé que je n'arriverais jamais à l'autre bord.

M. DESM. — Mais vous êtes arrivé, cependant. Voyons, racontez-moi votre traversée.

M. DEL. — Laissez-moi respirer, de grâce ! Laissez-moi reprendre possession de mon sang-froid et de ma raison.

M. DESM. — Lisez, pour vous remettre, l'article de M. Faguet.

M. DEL. — Je l'ai lu. Cela a été le cordial qui m'a permis de venir jusqu'ici. Grâce à M. Faguet, je sais que c'est Lasserre qui est fou, et non pas moi.

M. DESM. — A ce point-là ?

M. DEL. — A ce point là. Je n'arrive plus à comprendre comment un fleuve de tant d'horreur, le XIX^e^ siècle a pu naître, couler pendant cent ans et aller tranquillement mourir dans l'océan du passé. Il me semble que ce siècle n'a eu d'existence que dans l'imagination aliénée d'une nation malade. Pour retrouver la vie réelle, je remonte à Voltaire et à Montesquieu ; pour relire des œuvres saines et morales, je reprends *la Pucelle* et *les Lettres Persanes*.

M. DESM. — Allons, vous revoilà d'aplomb, puisque vous raillez.

M. DEL. — Oui, cela va mieux. Laissez-moi aussi penser à *la Religieuse* de Diderot et à *la Vénus Physique* de Maupertuis, et je vais être redevenu tout à fait lucide.

M. DESM. — Raillons, mon ami. Nous ne raillerons jamais trop, nous ne serons jamais trop voltairiens, et c'est précisément ce qui a manqué aux romantiques. Il y a entre l'esprit romantique et l'esprit classique la même différence qu'entre le catholicisme et le protestantisme, forme presque ingénue du christianisme. Il y a entre les deux catégories la différence du continu au discontinu. Le classique, ou

latin traditionnel, considère la vie comme une suite d'états alternés, indifférents, joyeux, tristes, comiques, tragiques ou passionnés. Ces états se balancent en lui, s'effacent l'un l'autre, se neutralisent. Il est toujours prêt à passer du rire aux larmes, de la rêverie à la méditation, des plaisirs aux affaires, de la passion à la galanterie. Tout s'équilibre en cette nature heureuse, apte à toutes les sensations et à tous les sentiments, hormis un seul, l'ennui. Il ne s'ennuie pas, parce qu'il change. « L'ennui naquit un jour de l'uniformité. » Voyez la prodigieuse variété de l'œuvre de Voltaire qui va de la géométrie à la gaudriole : type du latin, et du latin raffiné, du gallo-romain. Fénelon, avec son fond sérieux de piété mystique, s'amuse à la volupté grecque, aux rêves humanitaires, à la grammaire, à la philosophie, à la politique : type moins représentatif, mais encore assez curieux. Le romantique est celui qui ne sait varier ni ses sentiments, ni ses idées. Il fonce toujours dans la même direction, il s'exténue, il s'exaspère, il s'ennuie, il tombe dans le désespoir dont il a creusé lui-même le trou. C'est l'homme à idées fixes. Le vrai chrétien doit penser perpétuellement à son salut éternel. Son individualisme est frénétique. Un seul être existe dans le monde, lui-même ; et une seule pensée doit occuper cet être unique : la vie future. Il y a du maniaque dans le chrétien fervent ; il y a du maniaque dans le romantique. Comme le chrétien, le romantique ne songe qu'à soi et à son salut éternel, mais il met l'éternité dans la vie présente et transpose la durée en intensité. Il veut mettre les siècles dans les minutes et s'épuise dans le rôle d'une Danaïde aveugle. Il verse des flots de vin dans un dé à coudre, il boit et s'étonne d'avoir à peine mouillé sa langue. Il recommence, mais il meurt à la peine, comme Musset, ou se décourage et se couche dans un coin, comme Chateaubriand. Quel type de romantique, ce René, qui pouvait tant s'amuser dans la vie et qui s'y est tant ennuyé ! Quand on veut vivre de soi, sur soi et pour soi, on s'ennuie toujours. Il n'est de plaisir que dans autrui, il n'est de plaisir que social. Voyez le lamentable Sénancour. Ne fait-il pas songer au trappiste légendaire qui creuse tous les jours un peu de sa tombe ? Quelle prière du matin pour colorer les heures de la journée !

M. DEL. — Vous me faites comprendre un Sénancour, mais Jean-Jacques ?

M. DESM. — Ah ! j'avoue que, malgré Lasserre, Jules Lemaître, bien d'autres, Maurras, Jacques Bainville, dont la logique est bien éloquente, je ne rattache pas facilement le romantisme à Jean-Jacques Rousseau, pas plus que je ne rattache Hugo à Senancour. Il y a deux ou trois romantismes bien distincts et qui ont chacun leur source différente. Je ne vois aucun lien entre le romantisme religieux de Rousseau et le romantisme grammatical de Victor Hugo. Poète et

grammairien cela va ensemble ; c'était l'état de Dante, de Ronsard, de Corneille, de Gœthe. Victor Hugo : « J'ai mis le bonnet rouge au vieux dictionnaire. » Telle est sa gloire, et tel fut son rôle. Aucune sensibilité; aucunes idées, qu'antithétiques ; l'homme orchestre : la flûte répond au cor et le cor à la flûte. Entre lui et Rousseau, rien. Hugo vient du moyen âge, à travers Paulin Paris, Roquefort, l'abbé Lebœuf, Lacurne de Sainte-Palaye et le recueil de Delalain. Victor Hugo, c'est la synthèse de la poésie française : il croyait admirer Shakespeare, et il imitait du Bartas.

M. DEL. — En effet, on ne voit pas bien ce que *la Légende des siècle* doit à *la Nouvelle Héloïse*.

M. DESM. — Et Lamartine, le croyez-vous disciple de Jean-Jacques, plus que par ce qu'il y avait de Jean-Jacques dans l'air du temps et à la portée de toutes les respirations? Lamartine a fait son éducation dans les traductions de Le Tourneur, dans *les Nuits* de Young, *les Méditations sur les tombeaux*, de Hervey, dans Ossian, enfin dans Byron.

M. DEL. — Byron? Il n'est point question de cela chez M. Lasserre.

M. DESM. — Le romantisme français sans Byron ? Lamartine sans Byron? Musset sans Byron ? George Sand sans Byron? Autant écrire l'histoire du luthérianisme sans nommer Luther. Le romantisme français, ce n'est pas Rousseau, qui était déjà bien démodé, c'est Byron; c'est *Manfred*, c'est *Lara*, c'est *le Corsaire*, c'est *Don Juan*. Musset, sans Byron, n'aurait pas dépassé *la Ballade à la lune*. Et George Sand? Qu'est-ce que *Lélia?* Manfred chez la portière.

M. DEL. — Oh ! oh ! Je m'amuse beaucoup.

M. DESM. — Et Vigny, est-il assez byronien ? Son amertume aristocratique, c'est celle du Giaour, de Conrad, de Lara. Byron est l'âme de notre romantisme poétique. Rousseau n'apparaît que chez les prosateurs, Sand, Michelet, Quinet. Nous avons déjà trois romantismes : le romantisme grammatical, Hugo; le romantisme poétique, Byron ; le romantisme sentimental et politique, Rousseau. Il y en a un quatrième, d'origine allemande, le romantisme pittoresque, Nodier, Gérard de Nerval. Mais on en trouverait d'autres, celui de Stendhal, qui est voltairien et sensualiste, et celui de Balzac, qui vient de Maturin, de Lewis et de la cour d'assises. Le romantisme français, mais cela représente cinq ou six littératures intriquées les unes dans les autres, cinq ou six fleuves parmi lesquels Jean-Jacques Rousseau n'est certes ni un Rhône, ni un Danube.

M. DEL. — Vous ne croyez donc pas à son influence?

M. DESM. — Son influence? Elle fut énorme, mais dans un domaine restreint, celui de la politique sociale, qui se peut aussi qualifier de politique sentimentale. Rousseau est le père de la sociologie déli-

quescente, telle qu'elle apparaît dans George Sand et, de nos jours même, dans notre pauvre dramaturgie. Mais où avait-il lui-même puisé ces idées sur l'égalité, sur le bonheur conditionné par la simplicité de la vie et la pauvreté de l'esprit, sinon dans le christianisme. Qui donc, sinon les sermonnaires, ont déclamé pendant quinze cents ans avant Rousseau contre le luxe, les vices de la civilisation, la corruption intellectuelle ? Les divagations de Jean-Jacques sur l'état de nature sont bêtes, mais pas plus que celles de Fénelon. Ses diatribes contre la civilisation sont folles, mais pas plus que celles de saint Bernard. Et qui donc a donné l'exemple, non seulement de maudire la société, mais de la fuir, sinon les moines? Rousseau est sain, auprès d'un Bruno ou d'un Rancé. L'anarchie de Rousseau, mais qu'est-elle, si on la compare à celle d'un François d'Assise? On dira que, malgré tout cela, le catholicisme a été une école de discipline. Je le veux bien, mais, malgré le virus Rousseau, la Révolution et le XIX^e siècle ont été des écoles d'énergie. Un homme d'action est nécessairement réfractaire à Rousseau, et ce sont les hommes d'action qui gouvernent, ou médiocres ou supérieurs. Les idées de Rousseau, des idées d'ouvrier chrétien ; elles mèneront le monde, quand M. Marc Sangnier sera dictateur.

M. DEL. — M. Lasserre dit cela autrement, mais il dit à peu près la même chose.

M. DESM. — Il y a des parties très justes dans son livre, et les chapitres politiques sont parmi les meilleurs, encore que je ne croie pas que la Révolution éternelle date de Rousseau. Si elle est éternelle, elle n'a eu d'autre commencement que le commencement humain et elle ne finira qu'avec l'espèce humaine. L'esprit de révolte n'aurait été rien sans le christianisme qui lui fournit une doctrine. Rousseau rénova cette doctrine en surgissant chrétien, à un moment où le monde ne l'était plus. De là l'étonnement du monde, et sa docilité de cheval aveuglé soudain. Mais il n'est pas certain que l'avenir n'appartienne pas à l'esprit scientifique.

M. DEL. — Que reste-t-il donc à Rousseau ?

M. DESM. — Le chapitre de la passion. On ne nous fera pas croire facilement que c'est lui qui a inventé la passion. Il n'a pas écrit les lettres de la Religieuse portugaise, je pense ; mais il a donné à la passion une méthode et des accents nouveaux, et c'est beaucoup. Il a réchauffé des cœurs qui se glaçaient ; il a rendu la galanterie ridicule ; il a relevé l'amour de son discrédit et il en a renouvelé la noblesse. Opposer *la Nouvelle Héloïse* au *Sofa* de Crébillon, c'était faire dans le domaine du sentiment la révolution que fit Descartes dans le monde intellectuel. Avant Descartes, il y avait eu des philosophes ; il y eut des passionnés avant Jean-Jacques : mais l'un et l'autre ont créé des méthodes, et il n'y a de fécond que les

méthodes. Suranné, Descartes ; suranné, Rousseau ; d'accord, ma leurs méthodes sont immortelles. Quiconque pense relève de De cartes et de son examen sceptique ; quiconque aime relève de Rou seau et de sa fièvre optimiste. Il ne s'en suit pas que tout monde soit appelé à la pensée, ni tout le monde à la passion ; ma ni le principe cartésien n'est atteint par *Bouvard et Pécuchet*, le principe héloïsien par *Madame Bovary*. La vie est-elle trop bel et trop riche, qu'on doive en élaguer toutes les originalités, dont passion n'est pas la moindre, ni la furie de la connaissance ?

M. DEL. — Ah ! je commence à respirer. Je vais donc pouvoir r lire *les Confessions*.

M. DESM. — Non, ne relisez pas *les Confessions*. C'est inutil Nous les savons tous par cœur, même quand nous ne les avons p lues. Elles ont passé dans l'air ; elles ont passé dans notre sang. *L Confessions*, c'est le livre qui a appris aux hommes à ne rougir de leurs passions, ni même de leurs vices. Ecrit par un chrétien, c'e le livre le plus vraiment païen qu'on ait vu depuis *l'Ane d'Or*. *L Confessions* ont tué la honte.

M. DEL. — C'est bien ce qu'on leur reproche.

M. DESM. — Quand on est chrétien, oui. Mais quand on n'est p chrétien, on pardonne à Rousseau tout son christianisme en fave de ce livre-là.

M. DEL. — Si on parle du *Romantisme français* dans tous l coins, comme nous en parlons ici, Lasserre va devenir célèbre.

M. DESM. — Il le mériterait. Son ouvrage est admirable, de styl de pensée, et, le principe admis, de logique. Depuis Proudhon, o n'a pas mis debout un pamphlet aussi formidable. Pamphlet ? Je n sais. J'en souscrirais bien la moitié des pages.

M. DEL. — Tant que cela ?

M. DESM. — Peut-être davantage. Ce qui me choque dans ce livr ce sont les lacunes ; je n'admets pas non plus, comme je viens d vous le dire, l'importance unique et immense accordée à Rousseau enfin, la critique outrée des idées révolutionnaires me semble com porter une certaine stérilité. Qu'on me les présente comme des idée de désordre, je le veux bien, mais je réponds : c'est avec ce désordr qu'il faut faire de l'ordre. Ce désordre est la seule réalité. Les idée antérieures ne sont plus que des ombres. On ne peut plus arrêter l barque en agissant de la rive ; il faut sauter dedans. Il vient un mo ment où les idées révolutionnaires sont organiques et les idées con tre-révolutionnaires, anarchiques. L'Eglise, symbole de l'ordre, pass tous les jours en police correctionnelle. Les valeurs ont été renversées La pointe est à la place de la garde : si l'on saisit l'épée selon le mou vement antique et traditionnel, on peut se blesser dangereusement. I faut prendre garde à cela. Revenus aux catacombes, les chrétien

sont les anarchistes que traquait si judicieusement la police des empereurs. C'est dur pour les chrétiens qui ont triomphé si longtemps. Je le veux bien, mais chacun son tour. C'est la roue de la fortune. Ce raisonnement s'applique aux royalistes avec une grande facilité. N'importe que M. Lasserre est un maître dans le jeu des idées.

M. DEL. — Le beau jeu!

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Edmée Delebecque : *Je meurs de soif auprès de la fontaine*, E. Sansot 3.5o. — André Ibels : *Le Livre du Soleil*; E. Sansot, 3.5o.— L. Rolmer: *Baisers perdus*, Ollendorff, 3.5o. — René Fraudet : *Les Pierres de Lune*, 3.5o.

Je meurs de soif auprès de la fontaine. Mme Edmée Delebecque n'a pas emprunté par hasard le titre de son livre à François Villon: dans ses premiers poèmes, elle avouait déjà ses affinités avec tous ceux qui rejetèrent la règle et la loi commune et son grand amour des bohémiens qu'il ne faut pas confondre avec les bohêmes; ils sont sur la terre les vivants symboles des hérétiques et des hétérodoxes et c'est parmi ces dissidents de la pensée que Mme Edmée Delebecque rencontre des âmes fraternelles, Giordano Bruno, Campanella et plus loin ce prodigieux Jean Scot Erigène qui ne croyait pas à l'éternité des peines de l'enfer et pensait qu'au dernier jour, qu'elles eussent bien ou mal vécu dans leur vie terrestre, toutes les âmes humaines restituées en leur dignité primitive s'abîmeraient en Dieu. Mais, si elle laissa parler Plotin à son disciple avec autant de sérénité métaphysique que l'Hypathie de Leconte de Lisle, elle n'a pas la certitude bienheureuse des mystiques chrétiens ou platoniciens, ni même aucune certitude, sauf que les hommes sont d'assez lamentables créatures:

> Frères, être désespérés, haîneux et fous

et qu'ils n'accordent jamais qu'une oreille distraite aux chants des poètes :

> Pourtant mes vers sont beaux. En ce monde illusoire
> Ils ont jailli d'une âme ardente et d'un cœur vrai.
> Peut-être ils auraient pu, pleins d'un étrange attrait,
> Faire battre des cœurs et hanter des mémoires.
>
> Mais farouche et fuyant tous les sentiers humains,
> Me donnant à moi seul d'incomparables fêtes,
> J'ai méprisé mon temps banal et ses dieux vains
>
> Et, dédaigneux d'aller vers eux courber ma tête,
> Je n'aurai su que vivre et mourir en poète.
> Que l'éternel oubli m'accueille dans son sein.

Mme Edmée Delebecque est nourrie de Shelley et de Leconte Lisle; mais elle s'en inspire intimement plutôt qu'elle ne les imi dans la forme et l'expression. Elle n'est pas encore parvenue à va cre quelque propension à l'abondance trop facile et à l'emploi d'é thètes superflues qui ne font pas image. S'il fallait prendre les m au sens strict, les paroles qui terminent le recueil seraient les de nières que la poétesse dût prononcer et tout serait mort en elle à pa un très profond amour, seul vivant; et ce serait grand dommag on mena grand bruit autour de Mme Ackermann pour d'ass faibles poèmes pessimistes; ceux de Mme Edmée Delebecque so autrement puissants et variés; il ne faut pas qu'elle renonce à compt dans le chœur des muses; il y manquerait, elle absente, une voix laquelle nulle autre ne peut suppléer.

Le Livre du Soleil. Il n'est pas de mythe plus riche en sign fications diverses que celui d'Adonis; hellènes et orientaux le compl quèrent à leur gré et sous le même nom; les Syracusaines bavard qui admiraient dans les rues de la grande ville d'Egypte le cortè sacré et les femmes syriaques qui se frappaient la poitrine en gémi sant lorsque l'eau du fleuve devenait rouge adorèrent un Dieu pui sant dont elles ne se faisaient pas sans doute une idée tout à fa semblable; le fils incestueux de Cinyras et de Myrrha, qui est e même temps le Soleil Roi, a prêté un peu de sa grâce au plus réce des dieux : à Noël et à Pâques, par une tradition lointaine, le dram de sa naissance, de sa mort et de sa résurrection se joue dans l églises chrétiennes devant de pieuses femmes qui ne se croient pas proches de leurs sœurs antiques. M. André Ibels a interprété dan *Le Livre du Soleil* ce beau mythe humain et divin et pour l'enr chir encore, il a évoqué aussi les figures mélancoliques de Narciss et d'Ophélie. *Le Livre du Soleil;* poème moderne, dit le sous-titre et c'est bien en effet un autre Adonis encore que celui des mytholo gies; il a comme le Christ, la prescience de sa destinée; c'est un sacri fice volontaire qu'il accomplit en donnant au monde la lumière et l'a mour et un sacrifice plus grand que tous les autres puisqu'il enseign aux hommes à se libérer même des dieux et à ne croire qu'en leu propre effort. Il est difficile de faire un départ exact entre l'apport per sonnel de M. André Ibels et ce qui est allusion et référence aux mul tiples épisodes d'une aussi opulente légende; cependant « parallèle ment au poème antique (en prose) marche le poème moderne (en vers) » ainsi l'auteur fait lui-même un peu son exégèse; elle n'est poin complète et il serait fâcheux qu'elle le fût; il ne faut pas ici expliquer mais émouvoir et plaire et le reste ne vient que par surcroît.

Ce qui touche, ce n'est pas qu'Adonis meure, selon la tradition c'est qu'il soit, lui tout-puissant, incapable de vivre et désarmé par mi les hommes autant que le jeune Chatterton; et ce qui plaît, c'es

ue, le plus souvent, les vers de M. André Ibels soient sonores et leins, encore que quelquefois d'un rythme un peu monotone. Le ouplet que voici en montrera mieux le caractère que de plus amples loses; le dieu consent à la mort dans la suprême solitude :

Mets tes mains dans la source et bois après... La source
Engendre un coin de ciel renaissant dans sa course
Et pousse vers l'étang tous les soirs les couchants.
Et c'est là que va boire un oiseau merveilleux
Que l'aurore a nourri pour entendre ses chants.
C'est aussi là que tombe une étoile des cieux.
Pauvre dieu ! jette au lac ta couronne d'orgueil ;
Abandonne le règne et des fruits et des fleurs :
Tu heurteras tes pas, demain, au dernier deuil
Où s'est assise lasse une Ophélie en pleurs.
L'image de Narcisse est morte en la fontaine !
O lac pourquoi lutter contre ta destinée ?
Le lys immaculé doit périr chaque année.
Chaque astre doit mourir en se léguant aux plaines.

haque élément rythmique est trop isolé de l'ensemble et les phrases ourtes, au lieu de s'unir en une souple période, sont restreintes à la ible mesure d'un alexandrin ; de là une singulière impression de orcellement et de répétition de motifs juxtaposés plutôt que liés qui est pas sans nuire en une œuvre aussi considérable et d'aussi vaste an.

Chants perdus. M. Lucien Rolmer, à qui nous devons des omans assez violents et tumultueux, inscrit en tête des *Chants perus* quelques lignes d'une prose péremptoire qui n'est pas sans rapeler les impérieuses admonestations au public d'Emmanuel Signoret de M. Saint-Georges de Bouhélier au temps de ses primes œuvres : On trouvera dans ces vers mes stances les plus sensibles, mes accents s plus purs : ces vers évidemment ne s'adressent qu'à de rares pernnes... » M. Lucien Rolmer s'est mépris : ses poèmes ne s'adresnt pas seulement à « la jeune fille pensive, sous les arbres, devant s flots » ni au « jeune homme qu'émeut ici bas la musique ». Certes, sont pathétiques à souhait ; ainsi qu'Emmanuel Signoret le poète s *Chants perdus* est un romantique ; mais chez lui aussi l'ordre cher ux Hellènes et aux Latins préside au délire poétique et en règle les ans, comme en ces strophes à la gloire de la Méditerranée, dont les ts séparent et unissent les deux Phocées :

O Méditerranée, ô mère sensuelle,
Le printemps a brisé le silence où tu dors,
Et les mains d'Apollon vont te rendre si belle
Que des peuples d'esprits accourent vers tes bords.

Qu'un chant victorieux transporte ta poitrine

Qu'un sourire éternel dilate ta clarté,
Les tartanes de pourpre à la voile latine
Sont les autels mouvants de ta divinité.
. . . . . .
. . . . . .
Ta domination resplendit sur ma race,
O nourrice brillante, ô source de chaleur,
Et l'heure où le matin développe sa grâce
Est celle où le soleil retentit dans mon cœur.

Dans une prochaine édition, M. Lucien Rolmer ferait sager de supprimer certaine *Pastorale* qui dissonne parmi ses poème riques ; telle une romance pour pensionnat de jeunes personn côté d'une cantate héroïque.

Les Pierres de lune. M. René Fraudet, par une pièce r taire et élégiaque, galante et sentimentale, conquit l'estime d'ex lents connaisseurs, MM. Emile Faguet et Adolphe Brisson. Comm eussent-ils résisté au charme quand la bonne cantinière regarde aller le bon ivrogne héroïque, porteur d'une dive bouteille :

Et puis le tambour bat ! c'est l'heure grave en somme.
Il va mourir peut-être ! Ah ! qu'il meure en chantant :
Dieu lui pardonnera, car il n'est pas méchant.

Comment auraient-ils pu ne pas admirer, après ces vers qui sent pu se trouver dans *le Pater* de M. François Coppée, ceux-ci ne sont pas indignes de M. Edmond Rostand :

Rose Flamberge est amoureuse :
Elle aime le Dieu des combats !
Elle vit frivole et joyeuse !
Rose Flamberge est amoureuse,
Quand le clairon de sa voix creuse
Sonne, sonne le branle-bas !
Rose Flamberge est amoureuse :
Elle aime le Dieu des combats.

Le Dieu des combats en retour aime probablement Rose Fla berge ; mais il ne paraît pas que Phoibos Apollon aime M. R Fraudet d'une dilection particulière ; qu'il les qualifie *Pierres Lune* ou, plus modestement, *Quelques cailloux*, les vers non théâtre qu'il joignit à *Rose Flamberge* et à *Carabosse et Cocade* valent par la fantaisie ni par la force de la pensée : ce sont des li communs en langage traînant et didactique :

Ah ! toujours et partout le problème effrayant,
L'énigme redoutable et ton X, ô Nature ;
etc.

On peut être bon dramaturge et médiocre poète : M. René Fraudet ɔit à ses parrains de se consacrer au drame.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Remy de Gourmont : *Un cœur virginal*, « Mercure de France », 3.5o. — Mau-ːe de Waleffe : *La Madeleine amoureuse*, Fasquelle, 3.5o.— Fernand Darde : *Les eurs coupées*, Dujarric, 3.5o. — Pierre Louïs : *Le Personnage*, Sansot, 3.5o. Jean Eriez : *Ceux de Villaré*, Plon, 3.5o. — Gustave Amiot : *Femme de pein-e*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Paul d'Abbes : *La Volupté d'aimer*, Ambert, 3.5o. André Maurel : *Poème d'amour*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Voos de Ghistelles : *travers le prisme*, Theuveney, 3.5o. — A. Aigueperse : *Mona*, Plon, 3.5o. — ɯy de Téramond : *Une maîtresse juive*, Méricant, 3.5o. — Louis Delattre : *Le ɔman du chien et de l'enfant*, Association des écrivains belges, 1.5o. — Renée ɨvien : *Le Christ, Aphrodite et M. Pépin*, Sansot, 1 fr.

Un cœur virginal, par Remy de Gourmont.

« Monsieur et cher Confrère,

« Le sujet, sur lequel vous posez une main aussi légère que rem-lie d'habiletés, me semble d'une nature tellement délicate qu'il est ɨus convenable d'en parler avec vous sans passer par le public. Du ɛste, à quoi bon vous donner, officiellement, les louanges banales ɯe l'on doit aux jeunes Maîtres soupçonnés d'en avoir encore besoin ɛvant une foule ignorante ou des lettrés mal avertis ? Vous, vous ɔnnez la foule — qui est toujours la femme et qu'il faut toujours ɯrprendre, — les lettrés vous consultent et cette double admiration ɯffit, je pense, à l'établissement durable de votre gloire. J'imagine ɔnc, mon cher confrère, que vous vous souciez mieux d'amu-ɯntes discussions sur le thème que de plats compliments sur le ɤxte. Qu'ajouterait-on, mon Dieu, sans vous paraître fade, au triple ɨadème de votre esprit ?... Poète, philosophe, romancier ! Il est même ɛcessaire d'insinuer journaliste, ce qui relève, d'une ronce, les fleurs ɛ votre guirlande, mais la fixe plus solidement dans la mémoire de ɔs contemporains, dont la malheureuse coutume est de ne croire ɨ'aux produits de leur haie mitoyenne. Alors, ma seule ressource, pour ɔus convaincre de la sincérité de mes appréciations, c'est encore de ɔus écrire la lettre rigoureusement personnelle. (Ah ! que si je l'osais, ɔmme elle serait anonyme et combien vous y auriez davantage de ɨaisir !) Sans plus de façon, j'aime votre *Cœur virginal*. Je le ɛréfère à vos derniers livres, surtout à *la Nuit au Luxembourg*... Les autres, vous les aviez mal lus ? » Justement ! J'avoue mon ɨdolence à suivre de si belles promenades littéraires. Je brûle la politesse ɯx gens dès que je sens qu'ils n'écrivent pas pour moi et quelle ɛmme-foule suivrait longtemps les chemins de traverse de votre iro-ɨie toute hérissée de pièges psychologiques ? Oui, je préfère votre *Œur virginal* à vos ouvrages sérieux parce que c'est le plus sérieux

de tous vos ouvrages, le plus hardi. (Les femmes prennent sou
la hardiesse pour la force !) Mais qu'avez-vous fait ? Vous vous a
quez au problème de tous les problèmes féminins, à la source
toutes les vérités... problématiques, à la virginité, celle *du co*
puisqu'il faut bien imiter votre élégance de ton ! Vous allez déc
ner toutes les foudres et faire pleurer toutes les pudeurs ! « Pau
enfant ! Pauvre héroïne ! Triste petite exilée de l'amour sentime
qu'on abandonne sur la terre étrangère du mariage de raison ! » .
je les entends, les femmes, mes meilleures amies, naturellement
dire que sans la précaution de la lettre personnelle il me faudrait
scandaliser comme elles, traiter de lâche votre héros, ce qui es
suprême argument féminin lorsqu'il s'agit du brave garçon...
recule après s'être trop avancé. Non, ce n'est pas le cœur virginal
j'aime, rassurez-vous, c'est son paisible jardinier qui effeuille
pâquerettes où dorment les lygées écarlates... sans vouloir les dé
nir. Je comprends cet homme et je l'excuse, moi, parce que je con
mieux que lui la petite madrée intéressante devant laquelle il s'a
toie jusqu'au respect maladif. Le respect, s'il peut devenir mala
est toujours une preuve d'art et l'art en théorie d'amour est ce
j'estime le plus. On l'a trouvé odieusement technique, votre héros
on ne s'est point aperçu que vous l'aviez voulu d'une loyauté pou
jusqu'à l'explication insolente. Et c'est en cela qu'il est absolum
estimable. Il a joué carte sur table, même avec celle de son me
cin. C'est à la fois un honnête homme et un consciencieux virtuos
ne connais rien de plus beau ni en art ni en amour... seulem
gardez mon aveu pour vous, hein ! Je ne tiens pas à me faire arrac
les yeux ! Entre quatre prunelles (tant qu'on nous permet de les c
server), votre M. Hervart avait-il donc la naïveté de croire à la pur
de l'impureté féminine ? Il n'y a jamais eu de *cœur virgina*
Jamais. (Quel bon titre, cher Monsieur, à cause de son imposture
On n'est jamais vierge que par *esprit de corps*... Dès treize a
une femme est une *vicieuse* ou une chaste et dans un cas com
dans l'autre, elle sait tout. Maintenant, il y a des jours où elle oubli
de préférence le matin. La seule différence qui existe entre une fem
faite et une gamine, c'est que la femme faite est beaucoup plus pr
que l'autre ; mais je sous-entends propreté dans probité. Hervart n'
pas coupable. Ce savant curieux, doucement libertin, ne me choc
pas, car il est homme avec une aisance de pensées qui appelle fata
ment l'aisance du geste ; ce n'est pas lui, le Monstre... c'est Rose.
connu la femme sous ces deux espèces, la vierge sage et la vie
folle, et la vierge la plus dangereuse est certainement celle qui
arrêter un geste par un mot, surtout quand ce mot est la form
d'une pudeur de convention, celle qui met à l'amour le terme
mariage ! Celle-là, voyez-vous, il n'y a pas de mariage de rai

trop raisonnable pour elle. Je sais une jeune fille de vingt ans parfaitement élevée, chaste de corps et d'esprit, qui m'a dit ceci : « On devine bien ce que peut être un homme amoureux : c'est un enfant qui joue avec des mains sales !...Quel dommage ! » Est-ce que ce bon M. Hervart a jamais entendu, durant sa course à la vierge, rien de plus instinctivement technique ? Voilà pourquoi nos filles sont muettes ! Pauvres hommes ! Pauvres petits garçons de quarante ans ayant perdu la notion de la propreté, de l'hygiénique probité ! C'est eux que je plains ! Quant aux jeunes Roses, à peine décloses, il leur restera toujours l'esprit de l'escalier : celui de tomber dans les bras de leur second fiancé du haut de leur premier amour.

Pardonnez-moi ce bavardage, monsieur et cher ami, il est vain comme tout racontar de femme. Je n'allais point me mesurer avec vous sur le terrain de la psychologie, parce que je ne suis pas de ce sexe qui aime à être battu, mais je n'étais pas fâchée de vous confier quelques petits documents humains, sans valeur littéraire, que ma rosserie naturelle m'empêche de publier... pour moi-même ! »

« Votre très dévouée servante. RACHILDE. »

La Madeleine amoureuse, par Maurice de Waleffe. Cette restitution d'une belle histoire antique paraîtra peut-être moderne car elle fut singulièrement modifiée. L'amante du Christ devient le personnage principal du drame et le Christ disparaît derrière elle, non comme un dieu, mais comme la cause d'une sublime hallucination La Madeleine est tour à tour la petite névrosée que le démon possède, la pauvre fille vendue au vieux mari, l'épouse calomniée, puis la courtisane soumise aux injures des pires passants. Elle rencontre enfin le Jésus entouré de disciples qui l'élève jusqu'à lui par la bonté de son geste d'homme désintéressé de la lutte amoureuse, puis elle assiste à sa mort, une mort très atténuée de tons d'où les tonnerres de Jéhova sont exclus et qui semble beaucoup plus impressionnante à cause de sa pauvreté de moyens. Elle s'efforce de croire à la résurrection que son cerveau fiévreux lui montre en songe, mais l'un de ses anciens amants, Cohelet, le Saducéen, la détrompe... Elle mettra de longues années à mourir de son rêve. Un soir, comme on essayera de lui prouver que tout est littérature, elle se tuera pour offrir sa dernière fidélité au seul maître de son amour, sinon de sa personne. Ce livre, bien fait, très soigné dans tous ses détails historiques et habilement conçu dans les morceaux de fictions adaptés, contient une bonne page de drame : la poursuite du bouc émissaire.

Les Fleurs coupées, par Fernand Darde. Harmonieux paysages et jolies silhouettes de femmes qui s'y profilent pour indiquer discrètement que la nature est le décor de nos états d'âme, surtout d'amour. Les fleurs qui sont coupées (nous n'irons plus au bois !) ont

effeuillé, avec les espoirs des jeunes hommes inexpérimentés, leu grands désirs d'être toujours les premiers vainqueurs ; mais il est d renouveaux qui valent bien des débuts et une passion naît quelqu fois plus violente d'une passade, de même que l'on peut greffer pr fondément la rose double sur la tige du simple églantier.

Le Personnage, par Pierre Louit. Est-il symbolique, est- réel, ce bonhomme qui aime les enfants, semble très vieux, a é tous les malheurs, et est aimé par une femme imprécise qu'on lui défendue? Du reste, les détails de nature et les réflexions psycholog ques sont le plus intéressant du livre ; qu'importe alors la réalité d personnage, seul prétexte aux développements des théories ?

Ceux de Villaré, par Jean Eriez. Etude de mœurs villageoise Le Meunier Coquelourde est poursuivi par la haine de sa femme q rachète ses créances et le réduit à la famine. Pendant que s'achè la ruine du moulin, les brus se disputent avec leur belle-mère, l malheureux conscrits appréhendent le jour du tirage au sort et les pa vres curés de campagne, bien savants et tout résignés, justemen parce qu'ils savent,collectionnent les pierres à défaut d'ouailles pl tendres.

La fin du drame tombe dans le puits avec un ivrogne que sa pr pre mère y précipite. La vie au village n'est jamais innocente et ceu de Villaré en sont témoins.

Femme de peintre, par Gustave Amiot. Les peintres sédu sent les femmes par leurs allures débraillées un peu comme jadis l militaires enjôlaient nos mères-grands par la nuance de leurs culotte Tout est affaire de couleurs voyantes pour les esprits faibles ! Char botte n'a qu'à paraître aux yeux émerveillés de M^lle^ Lécampoix et devient l'heureux élu. Mais plus tard... c'est la succession des aven tures comme celle des tons violents sur la palette et la pauvre jeun fille de province perd une à une ses illusions. Elle ne retrouvera calme qu'après le dernier orage, l'accident d'automobile qui lui défi gure son mari. Maintenant elle aura ses deux enfants à soigner. elle fera du bonheur avec son double dévouement.

La Volupté d'aimer, par le comte Paul d'Abbes. Le héro aime tour à tour la mère et la fille, mais ce qui fait l'originalité d cette intrigue, si souvent développée, c'est qu'après avoir séduit l fille, pendant que celle-ci met au jour le fruit... de l'arbre de la scienc du bien et du mal, notre amoureux se reprend à aimer la mère, s belle-mère ! Ce n'est peut-être plus la volupté d'aimer qui jusqu' un certain point ennoblit les hommes intelligents, mais le besoin d volupté qui les rend semblables à la brute. Je comprends le dégoût d la belle-mère pour son insatiable gendre.

Poème d'amour, par André Maurel. Jeune veuve d'origin créole qui cherche une diversion à l'ennui d'avoir un père un pe

trop mentor, une mère quarteronne et un enfant qui pousse. Elle trouve l'amoureux de ses rêves, un jeune homme rangé, le fils de famille accompli qu'elle ne tient pas du tout à s'offrir comme mari. Lune de miel dans toutes les garçonnières possibles jusqu'au jour où es parents du jeune homme coupent les vivres. Puis peu à peu les iens éternels se dénouent et chacun s'en va, gardant sa liberté, vers de nouveaux liens, sans doute tout aussi éternels.

A travers le prisme, par G. Voos de Ghistelles. Histoire d'un adultère et d'un homme de peu de volonté, qui, malgré sa bonne volonté évidente à se laisser leurrer, finit par être obligé d'ouvrir les yeux.

Mona, par M. Aigueperse. Une excellente réclame pour le couple Botrel... et si vous aimiez ses chansons, on en a mis partout.

Une maîtresse juive, par Guy de Téramond. Je ne vois pas en quoi cette jolie femme (un peu chromo) est plus ou moins juive que toute autre femme. Il n'y a pas qu'elle pour aimer le plaisir, les bijoux, et en dernier lieu le peintre qui les lui donne.

Le Roman du chien et de l'enfant, par Louis Delattre. Il n'arrive rien ou presque rien au chien et à l'enfant. Le petit garçon vit pleinement sa jolie vie d'être sensible aux splendeurs de la nature, et le chien, honnête animal, meurt de sa belle mort; mais tous les détails de ces deux existences intimement liées sont délicieux, d'une fraîcheur de parfums qui les font respirer par les narines mêmes du lecteur. Il faut bien du talent pour être aussi simple.

Le Christ, Aphrodite et M. Pépin, par Renée Vivien. Le Christ est condamné comme anarchiste, Aphrodite placée dans une maison de folles et M. Pépin parle de l'ordre social. Hum ! Est-il bien nécessaire de porter un nom de parapluie pour affirmer cette vérité que le Christ est de tous les dieux le plus encombrant et Aphrodite la déesse la plus dangereuse? Et puis, ce n'est pas neuf.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jacques Boulenger: *Sous Louis-Philippe: Les Dandys ;* Ollendorff. — Eugène Langevin : *José-Maria de Heredia* (Extrait du *Correspondant*). — *Bibliothèque de la Faculté des lettres : Les Métamorphoses d'Ovide et leurs Modèles grecs*, par Georges Lafaye ; Alcan. — Jules Mouquet : *Les Epigrammes de Léonidas de Tarente ;* « le Beffroi ». — Memento.

Voici de M. Jacques Boulenger une étude, ou plutôt une série de portraits des **Dandys** les plus célèbres : George Brummel, le comte d'Orsay, « Milord Arsouille », Eugène Sue, Barbey d'Aurevilly, etc. Disons tout de suite que cet ouvrage, très documenté, est écrit dans une belle langue très claire et très pure. M. Jacques Boulenger excelle encore à décrire ses personnages et à conter leurs aventures, en même temps qu'il fait revivre un passé, encore tout

près de nous et pourtant si loin de notre vie actuelle. Le dandysme qui ne fut chez les Anglais qu'une exagération de leur caractère impassible, devint chez nos dandys français une véritable attitude artificielle, on pourrait dire une sorte de bovarysme qui ne fut pas toujours sans grandeur. Bien avant Barbey d'Aurevilly, nous dit M. Boulenger dans une note, Stendhal a su discerner les principes du dandysme, et en a donné quelques formules dans *le Rouge et le Noir :* « Faites toujours le contraire de ce qu'on attend de vous... « Soyez le contraire de ce à quoi on s'attend », — et dans *Rome, Naples et Florence :* « La grande affaire du héros de Boud-Street est de clouer une affectation à l'action la plus simple. Cette action a-t-elle quelque importance, il ne songe qu'à se donner l'air de le mépriser. » Ceci, c'est le dandysme supérieur correspondant à une personnalité. L'autre, qui n'en est que la copie, ne cache qu'une impuissante médiocrité. Les véritables dandys sont des médiocres s'ils affectent toujours un air d'ennui, c'est pour laisser croire que leur âme est au-dessus de toute émotion : joie ou douleur. Ils méprisent tout, et surtout la littérature et la poésie. On sait que les membres du Jockey-Club refusèrent d'admettre Musset dans leur cercle. Mais Musset était plus poète que dandy : « il sortait avec des chapeaux défraîchis et des redingotes surannées » ; surtout, malgré ses airs d'impassibilité, « il était perpétuellement dans l'extrême des sentiments, et il le laissait voir ». Cette impassibilité voulue et cherchée fut peut-être une réaction contre la sensibilité du XVIII^e^ siècle. Il pourtant, le romantisme qui coïncida avec le dandysme n'est-il pas une véritable folie sentimentale ? C'est que le dandysme en somme n'fut chez nous qu'une sorte de déguisement : sous le masque apparaît le sourire. Comme le dit M. Marcel Boulenger dans la préface de ce volume, on s'est beaucoup monté la tête, depuis Barbey d'Aurevilly, sur le dandysme et les dandys. « Il y eut seulement en Angleterre, au début du XIX^e^ siècle, un oisif nommé George Brummel, qui devint extrordinairement illustre tant il s'habilla bien et tant il sut se montrer insolent. » C'est cela, le dandysme, c'est l'insolence, et souvent la grossièreté. Lord Seymour est plus grossier encore qu'insolent. Ce manque de tact et de délicatesse ne pouvait être en France qu'une maladie passagère.

L'insolence de Barbey d'Aurevilly eut quelquefois une certaine allure ; sa fatuité n'est pas toujours ridicule, puisque, derrière ce orgueil, il y a un grand écrivain qui a quelque raison d'avoir le sentiment de sa valeur. Encore qu'il eût pour coutume, écrit M. Boulenger, de « s'habiller en écuyer de cirque », Barbey d'Aurevilly n'en était pas moins « un vieux gentilhomme du meilleur ton ». Voici la description du costume qu'il arborait : redingote à jupe tuyautée ; gilet en moire verte ou bleu de ciel, jabot de dentelles

pantalon blanc collant, orné sur la couture d'une bande de satin bleu de ciel, ou rose, etc.; chapeau à larges bords doublés de velours cramoisi. Ainsi costumé, il est parfaitement heureux, il joue et vit un rôle, et on ne peut s'empêcher de remarquer la similitude qui existe entre les écrivains et les comédiens. M. Boulenger écrit le mot : « Certes, dit-il, il fut cabotin, mais sincère, et qui se donna la comédie à lui-même comme aux autres. »

Le dandysme, plus particulièrement, fut une comédie costumée.

§

M. Eugène Langevin nous donne une très intéressante étude critique sur l'œuvre de **José-Maria de Heredia**. « Les Trophées, dit-il, cela veut dire : les dépouilles enlevées aux auteurs, anciens, modernes et contemporains, leurs plus belles parures reciselées, refondues et marquées du poinçon indélébile de Heredia. » Cette appréciation très juste fait bien valoir la méthode du poète, qui fut celle de tous les grands artistes. Pour Heredia, un sonnet était une œuvre, pour la composition de laquelle il dépouillait bien des volumes, et sa méthode de travail ressemble à celle de Flaubert. Ils eurent l'un et l'autre la même conception de l'art. C'est une constatation. Dans le *Bulletin d'autographes* (février 1907) de M. Noël Charavay, je trouve cette lettre (très caractéristique) où le poète s'excuse auprès d'un confrère de n'avoir pu aller chez lui : « Je travaille, dit-il, à mon sonnet de Phèdre, et j'espère le mettre à temps en état d'être envoyé à Mme Sarah Bernhardt. »

§

Il faudrait de longues pages pour suivre M. Georges Lafaye dans son étude sur **les Métamorphoses d'Ovide et leurs modèles grecs**. Ceux qui s'intéressent à cette question de l'origine et des sources des *Métamorphoses* trouveront dans cet ouvrage l'analyse et le résumé de travaux antérieurs, ainsi qu'une mise au point et une conclusion personnelles à l'auteur. Les sources des *Métamorphoses*, nous ne pourrons jamais toutes les retrouver, puisque beaucoup des plus célèbres ouvrages grecs et latins qu'Ovide a sans doute consultés ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Ovide n'a pas subi seulement l'influence des poètes grecs, mais aussi des écrivains latins, et il a quelquefois lutté avec ces derniers dans l'imitation d'un même modèle grec. Cette conception de l'art, dont je parlais à propos de Heredia, nous échappe de plus en plus, nous qui voulons que, dans nos productions, tout soit nouveau : le fonds et la forme. Trouver du nouveau, c'est la seule excitation de la vie : refondre et reciseler sans cesse les mêmes statues, ne nous amuse plus. Pourtant, il est précieux pour nous que les chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité soient souvent le perfectionnement et la

condensation de l'érudition d'une époque. Mais la perfection ne s'ir mite plus : après Racine, la tragédie est morte.

Voici de quelle façon Ovide comprenait l'art et l'imitation :

... il semble, lorsqu'il imitait les tragiques, avoir donné au commence ment de chaque morceau l'équivalent du prologue. Puis, suivant sa fan taisie, il passe plus ou moins rapidement par-dessus les dialogues et le chœurs ; son but, c'est d'arriver à un monologue, où il condense toutes le émotions qu'éveille le drame... De là une scène principale, autour de la quelle toutes les autres viennent se presser en quelques vers, à moins qu'i ne lui plaise encore d'imiter un de ces récits qu'Euripide confie à un mes sager. Enfin, quand il arrive à la métamorphose, il l'emprunte à un Alexan drin, soit à un auteur d'élégies ou d'épyllia, soit à un des poètes qui avaient comme Nicandre ou Boéus, chanté dans un ouvrage spécial les métamor phoses des héros. Nous l'avons même vu, dans son imitation des *Bac chantes*, intercaler au milieu de la tragédie un long morceau, qui paraît être tout entier d'origine alexandrine.

C'est ainsi que se font quelquefois les chefs-d'œuvre qui demeu rent. Les ouvrages qui nous intéressent par leur nouveauté ou leur originalité ne sont pas toujours ceux dont la postérité se souviendra Les classifications que nous faisons de nos contemporains sont tou à fait provisoires.

§

Peut-être Léonidas de Tarente, dont M. Jules Mouquet nous donn une traduction des **Epigrammes**, fut-il très célèbre, de son vivant. Il vivait au troisième siècle avant notre ère, contemporain d Théocrite de Syracuse et de Callimaque de Cyrène. Des inscription tombales et dédicatoires furent le sujet principal de ses courts poèmes qui racontent un peu de la vie des morts qu'il perpétue dans le sou venir des hommes. Il composa surtout « les tombeaux » des naufra gés : « ... roulé par les flots, proie pour les poissons, je suis ballotté Cette pierre tombale est mensongère ». Il pleure la mort étrange de ce pêcheur, qui, un jour, mordillant un funeste rouget des rochers, qu'i avait tiré de la mer, mourut : « car ce poisson gluant, s'étant élancé de sa main, s'engagea, tout pétillant, dans sa gorge étroite. » Il pleure la mort de cet autre pêcheur, qui tombe à la mer, et est englouti jus qu'au nombril par un grand cétacé. L'exactitude de ces détails et des circonstances de ces petits faits si lointains est curieuse. M. Mouquet qualifie Léonidas de Tarente : poète réaliste et sincère. C'est ce côté du talent de Léonidas de Tarente que M. Mouquet a tenté de nous montrer, dans une traduction aussi littérale et réaliste que possible : je crois bien qu'il y a réussi.

Memento. — *Mélanges d'Histoire littéraire.* (Bibliothèque de la Faculté des Lettres). Alcan. Ce fascicule comprend deux études consacrées à Vic-

tor Hugo (H. Freniet: *les Sources grecques des trois cents de V. Hugo*; H. Dupin : *Chronologie des Contemplations*) — et un examen des manuscrits des *Nouvelles méditations* et des *Harmonies poétiques* de Lamartine, par M. J. de Cognets. Cet examen, accompagné de citations, extraites des Albums du poète, nous renseigne sur la manière dont Lamartine composait ses poésies, mais ne nous donne aucune variante qui puisse être utilisée pour une édition définitive. Peut-être seulement pourrait-on rétablir le texte, en ces endroits où Lamartine a remplacé des expressions énergiques par d'autres plus vagues, et quelques strophes qu'il jugea « dangereuses comme idées et trop violentes de ton ». — M. Philéas Lebesgue a condensé dans ce petit livre : *Aux fenêtres de France* (Sansot) toute une philosophie sur les origines de l'Esthétique en général, et la formation du goût français en particulier. M. Lebesgue, qui sait beaucoup de choses, a voulu dans cet essai, pour lui d'abord, pour nous ensuite, classer et coordonner des idées butinées au cours de ses études et de ses méditations. — M. Gilbert de Voisins est un conteur charmant et ironique. Lire *les Moments perdus de John Shag* (Sansot). — Voici une traduction en vers français des *Odes d'Horace*, par M. Charles Delanoue, ancien juge d'instruction. Vers réguliers, mais si peu harmonieux.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Marcel Thibaut : *La Jeunesse de Louis XI (1423-1455)* ; Perrin. — G. Lenotre: *Les Massacres de Septembre;* Perrin.

La Jeunesse de Louis XI, par Marcel Thibaut. — L'auteur d'*Isabeau de Bavière*, ouvrage que nous avons naguère étudié ici même (1), M. Marcel Thibaut, a de sérieuses qualités de peintre de portraits historiques, et ce sont ces qualités qui s'affirment de nouveau dans cette étude sur la jeunesse de Louis XI. Le plus récent ouvrage publié sur Louis XI est celui du regretté Brachet, livre curieux, touffu, plein d'idées, mais un peu spécial, dominé qu'il est par une préoccupation, — le point de vue de l'hérédité, — sinon nouvelle en histoire, du moins qui n'y avait jamais été aussi exclusive. M. Thibaut a çà et là utilisé les travaux de Brachet, mais sans se laisser influencer par eux. Sa méthode est la même que pour Isabeau de Bavière : des exposés de faits et de situations, suivis de notations sur les caractères. M. Thibaut devait donner, si nous ne nous trompons, une suite à sa *Jeunesse d'Isabeau de Bavière*. Mais il a dû s'apercevoir que, dès ce premier ouvrage, le rôle d'Isabeau se trouvait suffisamment développé. Or, ce qui intéresse le plus après Isabeau, la grande désorganisatrice (désorganisatrice un peu malgré elle et par une fatalité vraiment tragique), c'est le grand organisateur, Louis XI. Elle et lui marquent deux moments bien différents, mais également caractéristiques, de la monarchie des Valois. Déchaînée

(1) Voy. n° 163.

par Isabeau, la terrible tourmente où faillit périr la monarchie française, cette rivalité des maisons d'Orléans et de Bourgogne, véritable tragédie d'Atrides, est définitivement conjurée par Louis XI.

Et il arrive que les qualités de prudence, de patience, de profondeur, de sens réaliste, — avec les quelques éclats énergiques et terribles nécessaires, — qu'il fallut pour un tel rôle, sont celles-là mêmes dont les circonstances, aidées par une bonne éducation, devaient favoriser l'éclosion et le développement chez un enfant bien doué, à ce moment précis de la fortune des Valois, réduite au train peu fastueux du « Roi de Bourges » ; — repliée sur elle-même en ce refuge du tranquille pays de la Loire, et imprimant aux deux survivants de tant de désastres, Charles VII et son fils, le pli de cette attitude, passive et mélancolique chez le premier, méditative et calculatrice chez le second. Tous les désastres, Charles VI, l'aïeul dément, Isabeau, l'aïeule malfamée, Bourgogne et d'Orléans, les deux soutiens naturels du trône, s'entredévorant, l'Anglais en France, Paris perdu, l'exil besogneux de Bourges, tout ceci aboutit à cet enfant qu'est alors Louis XI, à ce Dauphin nouvelle manière, fine et solide tête mise en contact par le malheur avec la vie réelle, et dans l'endroit de France, les pays de la Loire, où cette vie réelle pouvait apporter au caractère les influences les plus rassises. « Né et nourri à Bourges, élevé à Loches et à Tours, Louis XI a conservé dans toute sa personne comme un goût de ces terroirs. » Il a les traits caractéristiques du type berrichon : bon sens aiguisé, pointe de finesse ; instinct de l'ordre et de l'économie, prudence avertie en affaires. »

Si Charles VII fut longtemps le « Roi-Dauphin », on pourrait dire que Louis XI fut de bonne heure le « Dauphin-Roi ». Louis XI était un de ces fils aînés qui semblent les frères de leur père et leurs égaux en autorité. Charles VII eut grand'peine à se mettre à son métier de roi : Louis XI, dès l'adolescence, se montra fait pour les grandes responsabilités. C'est l'impatience d'agir, et comme un prurit de capacité, qui le porta à fomenter cette rébellion de la Praguerie, dont l'on n'avait pas encore suffisamment montré les mobiles, résidant non seulement dans le mécontentement causé aux Féodaux par les Ordonnances d'Orléans sur l'anarchie militaire, mais encore et peut-être surtout dans le caractère ambitieux et capable du Dauphin. Loin de servir simplement de prête-nom au mécontentement de quelques grands seigneurs, selon l'opinion généralement admise, le Dauphin eut, dans ce mouvement, le premier rôle.

Mais ce n'était là, pour lui, en quelque sorte, que « jeter sa gourme ». Venu à résipiscence, mais ayant gagné du moins d'être plus sérieusement employé par Charles VII (il y a des ouvrages qui exilent le Dauphin en Dauphiné, après la Praguerie, ce qui est non seulement erroné, mais illogique : si Charles VII eût exilé son fils,

ce n'eût pas été dans son apanage propre, où cette tête trop active devait se trouver plus indépendante que partout ailleurs), Louis commence véritablement sa carrière : comme lieutenant du Roi contre les Anglais, qu'on achève de déloger, dans l'Ile de France, en Guyenne et en Normandie ; dans le Languedoc, où le prince met à la raison le bâtard d'Armagnac, l'un des derniers chefs des « Ecorcheurs » ; et surtout, enfin, comme chef de ces mêmes Ecorcheurs, qu'il se charge de conduire hors du Royaume.

Cette entreprise est la partie la plus importante de cette première carrière. L'adresse avec laquelle il se débarrasse de ces redoutables bandes est vraiment bien remarquable chez le jeune homme de vingt-un ans qu'était alors le Dauphin. Il ménage les Suisses, contre lesquels, répondant à l'appel adressé par Frédéric III à Charles VII, il était censé conduire les Routiers ; et, après la bataille de Saint-Jacques, où ceux-ci furent au moins aussi maltraités que les Suisses, il se pose bientôt comme l'ami et le protecteur de la Confédération. Les Routiers, empêchés de se répandre dans les cantons, refluent sur l'Alsace, où une grande partie d'entre eux est exterminée par les montagnards des Vosges. D'autres bandes se répandent en Bourgogne, où elles suscitent des difficultés qui forcent l'orgueilleux duc de reprendre avec la couronne des pourparlers (Conférences de Châlons) auxquels il croyait avoir mis un terme, et à son profit, lors du Traité d'Arras. C'est à ce moment, certainement, que Louis XI Dauphin prit, de la dangereuse puissance bourguignonne, l'idée qui devait dominer son règne. Suisse, Bourgogne, deux éléments essentiels de sa politique future se précisent déjà. M. Marcel Thibaut a fait un récit très savant et très détaillé de cette période finale du règne de Charles VII, que domina véritablement l'action du Dauphin. Il a montré avec beaucoup de précision comment, aussitôt après le dernier effort contre les Anglais, la royauté se consacre tout entière à une lutte anti-féodale, dont les proportions toutes nouvelles furent assurément l'œuvre du Dauphin Louis. Un génie politique admirable inspire sa conduite en Suisse, en Alsace et lors des Conférences de Châlons. Peut-être M. Marcel Thibaut eût-il pu traiter avec plus d'ampleur cette partie ; montrer aussi, dans la formation du génie politique de Louis XI, après les impressions d'enfance et de jeunesse aux pays de Loire, un élément spécial de finesse dû à l'influence italienne, sensible dans les transactions de la cour des Valois, depuis les entreprises de Louis d'Orléans dans le Milanais. Ce livre, où le souci de la précision ne va point çà et là sans quelque aridité, témoigne d'une science très patiente et assurément fructueuse : il achève de ranger son auteur parmi les meilleurs historiens du Moyen-Age.

Les Massacres de Septembre, par G. Lenotre. — Sans

faire oublier les ouvrages, tels que le livre de Granier de Cassagna ou même celui d'Alexandre Sorel, qui donnent un récit détaillé d Massacres de Septembre 1792, le nouveau livre de M. G. Lenot est un document saisissant entre tous sur ces effroyables journées c'est une simple collection de mémoires et de souvenirs contemp rains relatifs aux massacres, documents dont on aura indiqué l'i térêt de premier ordre quand on aura dit qu'ils émanent, pour plupart, de réchappés de la tuerie. M. Lenotre, avec son érudition sa clarté coutumières, a mis au point ces témoignages. Il a reconst tué le cadre, plus ou moins disparu, des scènes d'horreur qu'i évoquent : La Force, l'Abbaye, le Couvent des Carmes (intact, lui Publiées à des dates diverses, il y a plus ou moins de temps (certaine au lendemain des événements), difficiles à retrouver ou même com plètement oubliées, ces relations sont bien près d'avoir la nouveaut de l'inédit. Elles gagnent beaucoup à être groupées. Il y en a quat pour les massacres de la Force ; deux pour ceux de l'Abbaye ; une avec divers autres récits, pour le Couvent des Carmes. Des docu ments inédits sur les massacreurs complètent cette collection.

On savait assez ce qui se passait dans la Ville, à la Commun instigatrice probable des massacres, à l'Assemblée, et aux abords d prisons. On avait le tableau du *dehors*. On a, par ces mémoires, vision nette et épouvantable du dedans, de l'*intérieur* des priso au moment du massacre ; on perçoit directement ce qu'on éprouva là-dedans, cette angoisse surhumaine de gens enfermés, ignoran du dehors, mais qui devinent qu'il se produit quelque chose d funeste, qui sentent peu à peu la mort venir les prendre... Le réc de Weber, frère de lait de Marie-Antoinette, emprisonné à la Force celui de Jourgniac de Saint-Méard, emprisonné à l'Abbaye, sont sous ce rapport, des pages d'une extraordinaire intensité. Ce dernie attendit *trente-huit heures* les affres suprêmes : l'appel de son nom la comparution devant le « tribunal ».

Les « juges », dont Maillard, à l'Abbaye, est resté le type, — tou petites gens investis à l'improviste de la faculté formidable de pro noncer sur la vie et la mort, — condamnaient ou graciaient à l'aveu glette, somnambules, hébétés surtout par la situation ; entrevoyan seulement ceci, que, pour que cela fût vraiment la « justice d peuple », il fallait qu'il y en eût, dans le tas, quelques-uns de dé clarés « innocents », et prononçant au petit bonheur là-dessus lâchant celui-ci grâce à son aplomb, cet autre grâce à l'interventio d'un tiers. Oscillation affreusement précaire, sensible à la moindr pression, un mot, un geste, un fétu précipitant la balance soit ver la vie, soit vers la mort. A peu près submergés dans l'horreur d leur fonction, ces « juges » étaient « sincères » cependant. Hors l loi humaine, hideusement sincères, mais sincères. On les voit qu

tâchent de se maintenir en équilibre dans l'abstraction vide d'un Droit monstrueux. Quand il leur vient un prisonnier pourvu d'aplomb, on les sent contents, cela les aide, ils s'appuient à cet aplomb même pour affermir leur jugement dans le vertige sanglant où il se débat. Jourgniac Saint-Méard, l'adroit gascon sauvé de leurs pattes, regrettait presque plus tard, mis en disgrâce par la Restauration, « ces bons messieurs du greffe de l'Abbaye, qui, eux du moins, lui avaient rendu justice... ». C'est par cela même, d'ailleurs, qu'ils étaient, d'autre part, et le plus souvent, impitoyables.

Et la boucherie se poursuivait, la plupart des prisonniers allaient grossir le tas de cadavres. Les rares survivants devaient jurer sur ce charnier, comme sur un autel, fidélité à la nation; ceci, parmi les embrassades de la foule, tour à tour hurlante et larmoyante, délirante, sans transition, de férocité ou de sentimentalité, selon qu'au seuil de la prison la blême apparition s'abattait sous les sabres des massacreurs, ou bien était proclamée hors de cause...

EDMOND BARTHÉLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

E. Waxweiller : *Esquisse d'une Sociologie,* Travaux de l'Institut Solvay, Notes et mémoires, II, Bruxelles, Misch et Thron.—David Staars : *La Femme anglaise et son évolution psychique,* Maloine, 1907.

Depuis que A. Comte et H. Spencer ont établi les différents termes de la série des sciences abstraites, à savoir, par ordre de complexité croissante : mécanique, physico-chimie, biologie, psychologie, sociologie, il est apparu que chacune de ces sciences doit nécessairement s'appuyer sur celles qui la précèdent. Aussi les biologistes se sont-ils efforcés de rechercher les phénomènes physico-chimiques dont les êtres vivants sont le siège, et ont emprunté à la physique et à la chimie certaines de leurs méthodes ; ces tentatives ont conduit à des résultats excessivement importants, quoi qu'elles n'aient pas été toujours heureuses. On pourrait en dire autant de la plupart des essais de fondement de la sociologie sur la biologie, leurs auteurs, les trop nombreux « sociologues », étant imbus de l'esprit métaphysique, et ignorant au fond les lois et les méthodes de la biologie.

A Bruxelles, dans le Parc Léopold, entre l'Institut d'Anatomie et l'Institut de Physiologie, a été établi, il y a quelques années, grâce à l'initiative de M. Solvay, un Institut de Sociologie. Au moment de sa construction, les anatomistes et les physiologistes manifestèrent leur étonnement de voir s'installer près d'eux des sociologistes, gens de renommée plus littéraire que scientifique. Mais M. Solvay l'avait précisément voulu ainsi : la raison d'être du nouvel établissement étant de « rechercher la vie dans les phénomènes sociaux ». Avec sa

vaste salle centrale, ses livres, ses périodiques, ses 100.000 fich bibliographiques, ses collections d'Anthropologie, d'Ethnographi d'Histoire, de Technologie, de Statistique, ses « cellules » de trav où les chercheurs peuvent s'isoler, l'Institut Solvay réalise l'idéal d'i « laboratoire » de Sociologie. Grâce à l'activité du directeur, E. Wa weiller, tous les efforts individuels se coordonnent, et les divers publications de l'Institut montrent tout l'intérêt de cette nouve œuvre.

L'Esquisse d'une sociologie de Waxweiller est surtout r marquable parce qu'elle retrace en quelque sorte le programme d recherches entreprises.

Les premiers chapitres sont remplis de considérations intéressa tes sur les rapports des êtres vivants avec les milieux. Ces rappo sont l'objet d'une science nouvelle, *l'éthologie*, où s'est illustré biologiste français Giard. Waxweiller est ainsi conduit à distingue d'une façon très nette, *l'interdépendance végétative* de *l'affini sociale*. Partout où des espèces différentes exigent les mêmes con tions de vie, on les trouve réunies en grand nombre les unes par les autres : telles les Scirpes, les Renouées, les Nénuphars jaunes blancs... dans les lacs. Ces agglomérations, résultats d'une inter pendance végétative, ne constituent pas à proprement parler « sociétés », car aucune de ces plantes n'est susceptible de réa aux excitations venant des autres. Toute autre chose est l'affin sociale ; elle est « un aspect particulier de la sensibilité physique l'être, qui le rend susceptible de répondre, dans des conditions déte minées, aux excitations des autres individus de la même espèce

L'évolution de cette sensibilité a été, dit Waxweiller dans le *Bulletin l'Institut psychologique*, comme toutes les évolutions, à la merci des inno brables contingences de l'histoire de la nature : de sorte que l'apparition phénomène social est nettement polyphylétique, comme le montrait réce ment Petrucci, et comme l'a montré Giard à propos de phénomènes to voisins, les relations de la mère avec sa progéniture. Mais une chose certaine, c'est que le phénomène social est d'autant plus varié, d'autant pl complexe qu'il se manifeste chez des êtres dont la sensibilité physique plus affinée ou dont l'outillage de reconnaissance sensorielle est plus dév loppé...

Derrière ces mots « affinité sociale », supérieurs à ceux si impréc d' « instinct social », ne se cache aucune force mystérieuse; ils dés gnent simplement : « l'ensemble des propriétés de l'être qui le re dent sensible aux excitations venant des autres individus de s espèce ».

L'être social par excellence est celui dont le système nerveu atteint un degré de perfection considérable : c'est l'homme. Chez l animaux, l'apparition du cerveau qui est, suivant l'expression de Ph

ppson, « par principe l'organe de coordination sensorielle », condi-
onne tout naturellement les manifestations de l'affinité sociale. C'est
insi que l'on voit apparaître celle-ci dans les formes supérieures des
ifférents groupes, celles mêmes où se trouvent, par convergence d'é-
olution, des appareils combinateurs et enregistreurs des réceptions
ériphériques. Il est à remarquer que plus le système nerveux se
omplique, plus la formation de l'individu réclame de temps. Suther-
nd a établi, au moyen d'une formule, que la période de gestation
st en rapport avec le degré manifeste de l'intelligence. De même, la
ériode d'élevage varie en raison de la complexité du système ner-
eux : elle s'étend sur plusieurs semaines chez les Carnivores, et elle
tteint six à dix ans chez certains Singes. Or, l'élevage implique évi-
emment la reconnaissance des jeunes par les parents, point de dé-
art du développement de la faculté de percevoir inter-individuelle-
ent, qui est la condition même de l'affinité sociale.

Ces considérations, et maintes autres, conduisent Waxweiller a
xposer les sources et la méthode de la sociologie, la formation
ociale, les aptitudes, les activités et les synergies sociales. De l'étude
e la formation sociale se dégage la notion de la synéthie sociale.

Chaque individu réalise une sensibilité différente ; chacun a, en d'autres
rmes, ses lignes de moindre résistance quant aux sensations. Gley observe
ès exactement que l'expression courante : « Un tel a un faible pour ceci
u pour cela » est tout à fait représentative de la réalité physiologique ; elle
gnifie, en effet : de deux sensations qui s'offrent, l'organisme préfère celle
ui répond à l'économie énergétique, celle qui est la plus facile. Ainsi la
ensibilité de chaque individu « coule » vers certaines sensations : Qu'est-ce
dire au point de vue sociologique, sinon qu'un individu entouré d'autres
coule » aussi vers ceux dont les sensations répondent à ses sensations de
rédilection? Il s'agglomère spontanément avec ceux en lesquels « il se
etrouve » par quelque côté de sa personnalité. Ce n'est pas encore la sym-
athie qui l'attire vers eux, c'est la *synéthie* sociale qui naît de ce que ces
ndividus ont des possibilités réactionnelles identiques.

La synéthie sociale est un phénomène consécutif à l'affinité sociale ;
elle-ci peut exister sans celle-là. Et c'est ici qu'on peut bien se ren-
re compte en quoi la conception de l'affinité sociale diffère de celle
mise par Giddings. Pour celui-ci le point de départ de la vie sociale
st l'identité de riposte à une excitation nerveuse : ainsi des enfants
référant tous le bleu parmi les diverses couleurs qu'on leur fait voir.
'affinité sociale ne se confond pas non plus avec l'imitation, à
aquelle Tarde ramenait toute la vie sociale.

Les sociologistes de l'Institut Solvay ne se bornent pas à des discus-
ions sur les sociétés humaines et animales ; ils essaient d'entrer dans
a voie expérimentale. L'expérimentation serait à la base de la socio-
ogie, comme elle est à la base de la biologie, de la physique.

Les tentatives faites dans cette voie sont excessivement curieus
Le célèbre biologiste américain, Loeb, avait signalé que les Vers
terre se fixent surtout là où d'autres sont déjà fixés. Ceci serait c
près Loeb un exemple d'une « sociabilité » chez les animaux in
rieurs. Or, il s'agirait de savoir ce qui pousse ces animaux à
rassembler; il est fort probable qu'il y a là une attraction purem
chimique. Les expériences faites à l'Institut Solvay répondront s
doute à cette question. Ensuite il s'agira d'établir, expérimentalem
aussi, de quelles natures sont les affinités des différents êtres en
eux. La sociologie se dégagera ainsi petit à petit des errements mé
physiques, où l'ont engagée des savants de premier ordre d'ailleu
comme Durkheim.

§

Le livre de David Staars est conçu dans cet esprit nouveau : l'act
des milieux, le rayonnement psychique servent à expliquer l'évoluti
de **la Femme anglaise**. L'auteur semble avoir manifestem
subi l'influence de savants tels que Giard et Curie; ceci ne dimin
d'ailleurs en rien l'originalité de ses idées personnelles.

Plus l'individu est évolué, plus il ressent en lui-même les ét
d'âme des personnes qui lui sont chères, d'autres dont l'existe
vient se mêler à la sienne, enfin la joie et la tristesse... L'hom
psychique est la résultante des conditions dans lesquelles il vit.
milieu change et ainsi varient les possibilités d'évolution de la p
sonne humaine.

Staars attribue un rôle très important à l'individu dans l'évoluti
sociale. La société se compose en réalité d'un nombre défini de p
sonnes. Or, toute impression intellectuelle qui frappe la conscien
humaine laisse en elle des traces. Par un mécanisme encore inconn
mais qu'on appelle « suggestion », toute activité psychique tend
faire éclore dans l'esprit qui la perçoit une activité semblable, l'id
une idée, le sentiment un sentiment. La sensibilité à la suggesti
varie, mais personne ne peut se dire complètement indifférent à u
idée indéfiniment répétée. Tout individu a sur les hommes de s
entourage une action proportionnelle à la puissance de son caract
et en rapport avec l'importance de leurs relations réciproques.
caractéristique de la civilisation moderne est d'étendre à un nomb
indéfini d'intelligences l'action suggestionnante des idées exprim
ou écrites. Le rôle de l'individu grandit ainsi démesurément.

En Angleterre, plus que partout ailleurs, on a pris l'habitude
respecter l'effort psychique, les biographies forment une partie i
portante de la littérature, la vie intime du mort agit encore p
l'exemple et perpétue l'action individuelle. Certaines personnali
deviennent des foyers de rayonnement psychique extrêmement pu

ant, telles ces trois femmes dont Staars retrace l'évolution psychique : Hariett Martineau, G. Eliot, Miss Francis Power Cobbe.

GEORGES BOHN.

PSYCHIATRIE ET SCIENCES MÉDICALES

Le Régicide Lucheni, par Ladame et Régis, in *Archives d'Anthropologie criminelle.*

Le 10 avril 1901, MM. les Drs Ladame, de Genève, et Régis, de Bordeaux, munis de toutes les autorisations nécessaires, sont allés visiter dans sa prison de l'Evêché, à Genève, Lucheni, l'assassin de l'impératrice Elisabeth d'Autriche. Leur but était d'arriver, par un examen direct psychique et physique — si tant est qu'il fût facilement praticable, — à établir dans quelle catégorie de criminels il pouvait être classé. Tous deux étaient, par leurs travaux personnels, très sûrement qualifiés pour une telle entreprise ; l'un d'eux a même écrit sur les *Régicides* une étude maintenant classique.

C'est le récit et les résultats de cette visite accompagnés des renseignements fournis par le dossier de la prison, antérieurement et postérieurement à 1901, que les deux psychiâtres publient dans le dernier numéro (15 avril) des *Archives d'Anthropologie criminelle.*

Faut-il avec Lombroso, un peu trop fidèle à sa doctrine, voir dans Lucheni le criminel-né, le *délinquente nato*, en l'espèce « un épileptique influencé par l'impressionnante misère du peuple, en Italie» ?

Faut-il, au contraire, avec le Pr Gautier, criminaliste, et le Pr Forel, aliéniste, affirmer que le cas de Lucheni rentre dans la description du régicide type, telle que Régis l'avait déjà formulée dans son étude spéciale, telle qu'il l'a précisée de nouveau dans son Traité de psychiâtrie, et telle qu'il la résume lui-même en ces quelques lignes :

> Le régicide est, à toutes les époques et dans tous les pays, toujours le même. Ce n'est pas un fou complet, mais un demi-aliéné, un demi-fou, un dégénéré chez lequel se retrouvent les grands stigmates psychiques de la dégénérescence avec certains traits particuliers : hérédité habituellement mauvaise, instabilité, changement perpétuel de métier, de séjour et d'humeur, vanité, irritabilité, impulsivité, lucidité habituelle, comme caractères généraux ; mysticisme, tendance à subir les influences ambiantes, à se passionner pour une cause altruiste (religieuse, politique, nationale ou mondiale) que l'occasion fait surgir, idée fixe, en tuant un grand personnage, l'accomplir, au prix de la vie, une action d'éclat profitable à l'humanité, orgueil érostratique du crime commis, protestation indignée et violente contre l'imputation de folie, courage souvent extraordinaire dans les supplices, analogue à celui des martyrs d'une foi ou d'une idée...

Il est bien évident, après lecture de l'étude de MM. Ladame et Régis, étude qui vient remettre au point un cas si déformé par les

nouvelles aussi fausses que sensationnelles lancées par les journa à diverses époques que c'est Forel qui a raison, et qu'on est ici présence du vrai et typique régicide tel qu'il est dépeint dans la c cription précédente.

Sa lucidité, non seulement Lucheni ne cesse de l'affirmer — ce ne prouverait pas grand'chose — mais il ne cesse de la prouver, n seulement au cours du procès, mais encore durant son séjour à prison et pendant le long entretien de quatre heures qu'il eut a les deux médecins. Pour peu qu'il ait confiance en ses interlocuteu il discute avec la plus grande netteté : ainsi, par exemple, il se fend d'avoir jamais été anarchiste au sens propre du mot. Il c « L'ordre ne peut régner sans maître dans une famille de huit p sonnes : à plus forte raison dans des familles de millions d'indi dus. » Comme on lui demande un autographe, il écrit : « La soci est bien gouvernée quand les citoyens obéissent aux magistrats les magistrats aux lois. » Il explique son crime par ce fait que r ne le révolte comme l'idée d'injustice et que la société a été cruel ment injuste vis-à-vis de lui, non seulement dans son enfance ab donnée aux caprices d'une série de maîtres indifférents ou haine mais quand, adulte, il demanda à servir son pays et ne trouva prisons successives, ou quand soldat — et bon soldat — il dema un emploi à son gouvernement et n'eut jamais de réponse. Une de police dit qu'en racontant ce dernier fait, lui, si calme et toujo souriant, s'excite et paraît exaspéré par ce seul souvenir.

C'est d'ailleurs cet incident qui assombrit son caractère, le port s'inquiéter des imperfections sociales et à fréquenter les feuilles les réunions révolutionnaires :

« Un jour, un orateur s'étant écrié dans son discours: Pour sou vous vous faites tuer, pourquoi de votre côté, ne cherchez-vous tuer les grands? Il pense que si un député parlait de la sorte, *c'qu'il manquait quelqu'un pour être le premier*.» Il résolut d'ê celui-là. Pourquoi vous, lui demande-t-on? Parce que, répond l'injustice m'avait frappé plus que les autres. Peu lui importait d'a leurs la victime. Il avait choisi d'abord le prince Henri d'Orléa dont les journaux lui annonçaient la venue: le prince n'arrivant p il frappe l'impératrice Elisabeth en se disant : « Voilà, Société, que tu fais de tes enfants. »

Il s'émeut un peu en racontant, en mimant son acte. Il le regre même parfois, quand il trouve de la douceur chez ses gardiens, m il n'en persiste pas moins à attribuer à son geste quelque chose providentiel, et à y voir un avertissement de la divinité. Bien q nie avoir aucune religion, il dit à ce propos: « La question est là : Dieu est avec moi, ou il n'existe pas. »

Il lit beaucoup, avec passion, et ses lectures, dont il est très fi

s'adressent aux auteurs les plus sérieux: Montesquieu, Voltaire... Il a acquis ainsi une certaine érudition dont il aime à faire étalage. Constamment il cite ses auteurs et le plus souvent avec exactitude et à propos.

Il se complaît dans la lecture de la Bible, qu'il trouve très intéressante et qu'il cite dans sa conversation avec tous les détails de la référence, comme lorsqu'il nous dit par exemple: *Fuore di me*, vous ne pouvez rien faire (saint Jean, chap. VII).

D'ailleurs les accès de folie qu'avaient annoncés les journaux depuis son internement à l'Evêché sont de pure invention et n'ont jamais été constatés par qui que ce soit.

Lucheni n'a ni idées délirantes proprement dites, ni hallucinations diurnes ou oniriques, ni même des obsessions. Mais c'est un instable et un impulsif. Il s'anime en parlant. Et lorsque la conversation l'intéresse et le passionne il devient rouge et tremble de façon très marquée.

Cette irritabilité, cette impulsivité se remarquent surtout quand il se croit victime d'une injustice: la colère s'empare de lui tout d'un coup. Il dit que, dans ces cas, le sang lui monte à la tête, il éprouve un choc à la nuque, comme un coup de râpe. C'est ce qui explique les violences auxquelles il se livra à trois reprises différentes depuis son internement. La première fois, le 28 février 1900, il voulut tuer le directeur, parce que celui-ci, s'appuyant sur le règlement, ne l'avait autorisé à emprunter qu'un livre par semaine, au lieu de deux qu'il réclamait. Or Lucheni avait toujours eu pour le directeur des sentiments de déférence et de respect : il lui demanda d'ailleurs pardon dans une lettre curieuse, trois mois après. Dans deux autres circonstances, en 1902, à la suite d'observations que lui firent ses gardiens, il bondit sur eux et leur aurait peut-être fait un mauvais parti si on n'était survenu à temps.

C'est cette même impulsivité qui le fait se cabrer quand il entend une affirmation qu'il croit injuste ou fausse, et qui le fait protester violemment, même à l'encontre de ses intérêts, comme cela se voit fréquemment au cours de son procès.

D'ailleurs, de ses intérêts il se préoccupe assez peu ; il est surtout attaché à la défense de ses idées. Il n'en est pas de même quand il s'agit des intérêts des autres qu'il croit lésés. C'est que, comme les régicides vrais, il est imprégné d'un altruisme qui est d'ailleurs pour lui la raison, l'explication et l'excuse de ses actes, en dehors, bien entendu, de ses accès impulsifs proprement dits, où seule la colère agit.

C'est l'altruisme qui, comme nous l'avons vu, l'a dirigé vers l'assassinat, en lui faisant ainsi donner le signal, qu'on réclamait, des revendications des opprimés. Il en donne de fréquents exemples depuis

son incarcération. Ainsi il ne s'est jamais plaint de son séjour à prison, ni de ses punitions de cachot, ni de la perspective de la pe pétuité de son internement : il a même à ce sujet une certaine phil sophie et dit : « La vie est brève. *Fugit irreparabile tempus.* » Ma il s'émeut quand il parle des deux mois de prison préventive que son camarade le menuisier Martinelli, qui fabriqua un manche bois pour la lime qui blessa à mort l'impératrice. Lucheni ne ces de répéter que Martinelli ne savait rien et il ajoute « qu'il regret davantage l'emprisonnement de deux mois de cet homme, dont il f cause, que sa condamnation à perpétuité ».

Un autre exemple bien intéressant du caractère particulier Lucheni est celui-ci,que nous devons à MM. Ladame et Regis.

Le vendredi 25 avril 1905 il demande à parler au directeur de prison, et lui explique que, violemment indigné par la lecture d *Annales politiques et littéraires* du dimanche précédent, il voula écrire auxdites Annales pour protester.Comme on lui répondit que règlement s'y opposait, il demanda qu'on découpât l'article, qu'o le collât sur une feuille de papier au dos de laquelle il formulerait protestation. Ce qui fut fait. La feuille a été conservée au dossier.

Ce qui avait indigné Lucheni c'est que le rédacteur de l'artic parlant du châtiment des criminels par la captivité perpétuelle, écr vait en racontant qu'il avait pu jeter un coup-d'œil dans la cellule *moisissait* Lucheni :

Je sens encore le frisson d'horreur qui me parcourut les os, à la vue misérable ; il ne se savait pas regardé, il tournait comme une hyène en cage Vous représentez-vous les semaines succédant aux semaines, les mois a mois, les années aux années, et ce captif n'ayant d'autre horizon que l murs de sa geôle, s'y cognant le front, ou bien, frappé de stupeur,les co templant d'un air morne, glissant peu à peu dans l'abrutissement, dans folie ?

Or, Lucheni, indifférent à tout ce qu'on pouvait dire de lui et d ses actes, ne put supporter qu'on accusât la ville de Genève de l faire mener une existence si misérable, et répond vertement à l'au teur qu'il a été victime de son imagination, que, loin de vivre sou terre, il habite au deuxième une cellule *peinte à l'huile*, pareille au chambres des fonctionnaires français, d'où il assiste au lever et a coucher du soleil. Puis il ajoute, et cela donne un bien curieux aper çu du caractère de Lucheni :

... Je vais donc faire un petit tour, comme une hyène dans sa cage, sim plement pour vous contenter. A gauche, en entrant, voici le lit digne pa seulement d'un rustique tel que moi, non, mais d'un sybarite ; voici la lu mière et la sonnerie électrique pareille à ceux de l'Hôtel du Trocadéro ; u miroir, marque : Saint-Gobain, à moins qu'elle ne soit une contrefaçon Voici un porte-manteau à 6 branches, ce qui signifie, ce me semble, qu'o

ne donne de quoi l'occuper. Je m'ôte, en ce moment mon bonnet, car me oici arrivé devant mon... sanctuaire, c'est-à-dire une étagère à trois tages, bien garnis non pas d'araignées et cafards — non — sauf quelques alourdes mouches, les insectes sont totalement inconnus dans cette pri-on, mais par des livres ; des livres, non pas ordinaires, comme l'extérieur e ma personne pourrait vous le faire croire, mais de ceux qu'on appelle *lassiques*... Les voici : 1er étage, Montesquieu au complet ; de J.-J. Rous-eau il n'y manque pas grand'chose ; le 3e étage ploye sous le poids des istoriens romains, je préviens sa rupture en le soutenant avec du Montai-ne et du Pascal qui se trouvent au 2e ; c'est à cet étage que se trouvent nes nombreux livres et cahiers d'école où j'ai le plaisir (sous les ordres 'un professeur très consciencieux), d'apprendre le français, puis également allemand. Dante, que je connais à mémoire, je l'ai relégué sous le lit. — n outre, mais je crois que cela suffira, n'est-ce pas, pour vous convaincre ue les Barbares Genevois font subir à leurs prisonniers des tortures atroces

Puis il parle de la nourriture, notamment du café au lait et du cho-olat, des raffinements de toilette inconnus de lui jusqu'alors, tels que es chaussettes et les caleçons, et il termine en disant :

Comment avez-vous pu permettre qu'un de vos collaborateurs ait eu audace de calomnier cette bonne Suisse, et qui est plus, ce beau, ce noble anton de Genève, ce morceau de paradis que les Dieux semblent l'avoir ublié ici sur terre exprès pour le donner en exemple aux autres peuples...

Les documents apportés par MM. Ladame et Régis doivent faire isparaître les dernières objections qu'on eût pu être tenté d'appor-r à l'admission de Lucheni dans le cadre aujourd'hui si nettement élimité des régicides de tous les temps.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

QUESTIONS JURIDIQUES

La Photographie constitue une œuvre d'art protégée par la loi de 1793 (Juge-ent du tribunal civil de la Seine du 14 février 1907). — *La Contrefaçon des uvres dramatiques par le cinématographe.*

La propriété artistique et la propriété littéraire sont protégées par loi des 19-24 juillet 1793. L'application de cette loi a donné lieu de grandes controverses. Ainsi certains auteurs, et après eux cer-ins tribunaux, estimaient qu'elle ne protégeait pas les sculpteurs, rce que l'article 1 de cette loi ne nommait que « les auteurs d'écrits en tout genre, les compositeurs de musique, les peintres et dessi-nateurs ». Cette interprétation, vraiment étroite, était repoussée ur la partie la plus considérable de la doctrine qui faisait remarquer ec raison que l'énumération des personnes protégées par la loi avait aucun caractère restrictif, que la portée de la loi était géné-le, puisque, dans son article 7, elle déclarait protéger « les auteurs d'un ouvrage de littérature ou de gravure, *ou toute autre pro-*

« *duction de l'esprit ou du génie qui appartiennent aux beaux* « *arts* ». La même contestation s'était élevée à propos des architectes qui n'étaient pas davantage nommés dans la loi de 1793. Une loi du 11 mars 1902 est venue mettre heureusement fin à ces controverses irritantes pour les artistes. Il a suffi d'ajouter au texte de 1793 deux mots : architectes et statuaires.

C'était simple; cependant cette addition réclama plus d'un siècle.

Par contre, pendant ce siècle, on publia de nombreux articles, plusieurs volumes sur la question, on prononça d'importants discours et plaidoyers, un nombre considérable de jugements et d'arrêts furent rendus.

Les législateurs de 1902 n'ont cependant pas mis fin à toutes les controverses que soulève l'application de la loi de 1793.

En effet, ils ont omis de décider à l'égard des photographes, cependant, au moment où ils légiféraient, la question était très discutée de savoir si **la photographie constitue une œuvre d'art protégée par la loi de 1793**. Grâce à cette omission la discussion continue. A l'heure actuelle, l'opinion de la doctrine et les décisions de la jurisprudence sont en ce sens que la photographie est protégée. Un jugement récent du tribunal civil de la Seine, rendu le 14 février 1907, consacre cette jurisprudence.

Un photographe avait fait dans ses ateliers le portrait d'une artiste. Celle-ci remit une épreuve à son manager qui fit reproduire la photographie sur des programmes destinés à la tournée qu'elle entreprenait. La reproduction fut faite sans l'autorisation du photographe et sans mention de son nom. Il poursuivit l'imprimeur et obtint contre lui une condamnation.

Attendu, dit le jugement, que la photographie, ensemble de lignes, d'effets d'ombre et de lumière, obtenu grâce au choix et à l'invention de l'artiste qui a composé le sujet représenté, est assimilée à bon droit aux gravures et aux dessins; qu'elle doit être protégée à l'égal de ceux-ci au point de vue de la propriété dont elle est susceptible;

Attendu que L... a conservé la propriété entière du cliché des photographies par lui vendues; que ce cliché est absolument assimilable à l'original ou à la planche des dessins et des gravures; que, par suite, personne n'était en droit de reproduire la photographie dont il vient d'être parlé en dehors de L...

Cette théorie n'est pas nouvelle. Dès 1863, elle était formulée en termes excellents par M. l'avocat impérial Bachelier.

L'article 1 de la loi de 1793, disait-il, contient une énumération; mais l'article 7 contient le véritable esprit de la loi; ce qu'il protège, c'est l'œuvre et seulement l'œuvre. La photographie est un dessin, car le dessin est la reproduction de la nature par un jeu d'ombre et de lumière. On objecte que la photographie ne saurait être protégée par une loi qui lui est ant

rieure de près de soixante-ans ; cela ne nous paraît pas sérieux. Ce que la loi protège, c'est le dessin, c'est l'œuvre ; or, l'œuvre photographique a pour résultat un dessin, quel que soit le procédé employé pour l'obtenir. N'a-t-on pas considéré comme œuvre d'art des dessins obtenus à l'aide du diagraphe et du pantographe, et a-t-on jamais songé à dire que le procédé enlevait au dessin son caractère artistique? Non, parce qu'en effet c'est seulement au résultat qu'il faut s'attacher; or, on ne saurait méconnaître que les productions photographiques ne soient souvent d'admirables dessins. Peu importe que l'on recoure à des moyens plus ou moins mécaniques. L'art est dans l'exercice de la volonté, dans le choix du sujet, de l'heure pour obtenir certains effets de lumière, tout cela est la création de l'homme qui reproduit la nature, et jamais on ne pourra dire qu'il n'y a là qu'une force brutale.

§

Par application de ces principes, il a été jugé que les épreuves cinématographiques sont des œuvres d'art protégées par la loi de 1793.

Le procès était engagé par un chirurgien qui avait fait prendre des épreuves cinématographiques d'opérations exécutées par lui, et prétendait avoir sur ces épreuves un droit de propriété privative.

Par un jugement du 17 février 1905, le tribunal civil de la Seine a accueilli sa demande en déclarant que les épreuves cinématographiques reproduisant des opérations pratiquées par un chirurgien sont des œuvres d'art protégées par la loi de 1793, appartenant à l'opérateur qui les a ordonnées et composées.

Mais les épreuves cinématographiques peuvent, par contre, constituer une contrefaçon des scènes qu'elles reproduisent.

A notre avis, ce serait contrefaire une pantomime, un ballet, et même une scène d'une œuvre dramatique quelconque, que de les reproduire par vues cinématographiques, sans autorisation de l'auteur.

Cette question de **la contrefaçon des œuvres dramatiques par le cinématographe**, question très intéressante, et, en même temps très importante, en raison du développement que prennent les spectacles cinématographiques, fait l'objet d'un procès qui vient d'être engagé devant le Tribunal civil de la Seine.

Le fait de fabriquer des bandes cinématographiques et de les vendre constitue, à n'en pas douter, une contrefaçon, si ces bandes reproduisent des scènes composées par un auteur. Le fait de produire en public des projections de ces bandes constitue en outre une infraction à la loi des 13-19 janvier 1791 qui interdit la représentation d'un ouvrage sur aucun théâtre public « sans le consentement formel et « par écrit des auteurs ».

En effet, l'auteur a un droit de propriété non seulement sur les paroles qui forment la pièce écrite, mais aussi sur la combinaison de

l'action, les mouvements des acteurs, la mise en scène qui forment la pièce jouée.

Les gestes des acteurs, leurs mouvements sur la scène font partie intégrante de l'œuvre dramatique ; c'est la représentation matérielle extérieure du sujet, représentation qui tantôt n'est que l'expression du texte, qu'elle traduit en gestes, et tantôt nuance ce texte ou même le complète par des jeux de scène.

Cette circonstance que la reproduction a lieu par des procédés différents, c'est-à-dire que les scènes, au lieu d'être reproduites par des acteurs, ne sont reproduites que par des projections, est sans importance sur l'existence de la contrefaçon. Comme l'a écrit Pouillet :

Il y a contrefaçon dans le seul fait de la reproduction, de quelque procédé que l'on ait usé pour l'obtenir... Ce qui appartient à l'auteur, c'est l'ensemble même de sa conception, c'est cette forme spéciale qu'il a donnée à une action ou à une idée ; seul, pendant le temps fixé par la loi, il a le droit exclusif de recueillir les bénéfices que peut donner l'exploitation de cette conception, de quelque nature qu'ils soient.

La question s'appliquant à la reproduction par cinématographes de scènes d'œuvres dramatiques est nouvelle ; cependant, s'appliquant à d'autres reproductions mécaniques d'œuvres artistiques, elle fut déjà soumise aux Tribunaux.

En effet, en 1863, des éditeurs de musique poursuivirent comme contrefacteur un fabricant de boîtes à musique.

Ils perdirent leur procès devant le Tribunal et la Cour d'Appel ; mais la Cour de Cassation leur donna gain de cause en décidant que :

La reproduction d'une œuvre d'art, au mépris des droits de l'auteur, constitue le délit de contrefaçon, *quel que soit le mode de publication ou de mise au jour de l'œuvre par lequel elle est obtenue...*, la loi de 1793 a entendu réserver à l'auteur, avec la propriété privative de son œuvre, *le droit exclusif de l'exploiter, de la vendre et de la distribuer, sous toutes les formes et par tous les modes et procédés de reproduction* (arrêt du 13 février 1863).

La Cour d'Orléans, qui statua comme Cour de renvoi, rendit un arrêt où elle développa, en l'adoptant, la théorie de la Cour de cassation. Ses considérations s'appliqueraient exactement aux cinématographes.

Attendu, dit-elle, que les dispositions de la loi ont pour objet de réserver aux auteurs l'exploitation exclusive des moyens matériels de reproduction, représentation ou transmission de leurs œuvres ; d'atteindre, en les qualifiant de contrefaçon, toute édition ou émission d'effigies, images, s'il s'agit d'œuvres artistiques, de caractères, signes ou écrits, s'il s'agit d'œuvres littéraires ou musicales, à l'aide desquels le public puisse se mettre en possession de ces œuvres ; — qu'on doit faire entrer dans la catégorie des

signes, langage ou caractères contrefacteurs, *tous ceux qui, étant matériels ou obtenus à l'aide de moyens matériels, ont pour effet de révéler ou divulguer la pensée créatrice de l'auteur, quel que soit celui de nos organes ou de nos sens qu'ils frappent ou excitent pour arriver à notre intelligence;* les sons qui s'adressent à l'oreille et s'interprètent par l'audition, les reliefs qui s'adressent aux doigts et s'interprètent par le toucher, aussi bien que la feuille imprimée ou gravée qui s'adresse à l'œil et s'interprète par la lecture ;— que s'il s'agit de composition musicale, on peut dire de plus que la musique est une combinaison de sons, qu'on ne peut commercialement reproduire qu'après avoir acquis l'autorisation de la part du compositeur ou créateur ; que tout instrument mécanique, exécuteur d'airs, fabriqué et mis en vente sans cette autorisation, est un instrument contrefacteur, non seulement en ce qu'il fournit à son possesseur *un moyen de s'approprier la pensée* musicale, de fixer dans sa mémoire le thème ou la mélodie, mais encore en ce que cet instrument est de lui-même *un agent direct d'exécution*, d'émission, de mise au jour de la combinaison de sons qui constitue l'œuvre réservée. (Arrêt du 22 avril 1863.)

Malheureusement, la victoire des artistes ne fut pas de longue durée. Le 16 mai 1866, une loi fut promulguée, comprenant un seul article et qui décidait brutalement que la fabrication et la vente des instruments servant à reproduire mécaniquement des airs de musique qui sont du domaine privé ne constituaient pas le fait de contrefaçon musicale.

L'origine de cette loi, qui détruisit si rapidement le droit que les artistes, après de nombreux efforts, venaient de faire triompher devant la justice, mérite d'être rappelée.

C'est à la demande de la Suisse que le projet fut présenté. Ce pays, qui fabriquait beaucoup de boîtes à musique, se trouva gêné par la jurisprudence nouvelle, et se déclara fort mécontent. Lorsque le gouvernement français lui demanda d'adhérer à une convention pour la garantie réciproque de la propriété littéraire, artistique et industrielle, il n'obtint cette adhésion qu'en s'engageant à présenter au Corps législatif, dans sa prochaine session, le projet de loi en question. Celui-ci fut vivement attaqué devant le Corps législatif; néanmoins il fut adopté à une grosse majorité. La loi ayant été portée devant le Sénat, la commission décida de s'opposer à sa promulgation. Le rapporteur qui soutint les conclusions de la commission fut P. Mérimée. Ces efforts furent inutiles ; le Sénat autorisa la promulgation.

Il faut espérer que, lorsque les auteurs dramatiques auront fait consacrer leurs droits contre les entrepreneurs de spectacles cinématographiques, leur sort ne sera pas le même que celui des musiciens, et qu'une loi ne viendra pas détruire ces droits, pour donner satisfaction aux intérêts commerciaux d'une nation petite ou grande.

JOSÉ THÉRY.

QUESTIONS COLONIALES

Carl Siger : *Essai sur la colonisation*. Paris, « Mercure de France ».— J. de Li nessan : *Les Missions et leur Protectorat*. Paris, Alcan.— Dr Vandenbossche : *A Petchili*. Paris, Alcan.— André Tardieu : *La Conférence d'Algésiras*. Paris, Alcan

Il est assez malaisé à un auteur de rendre compte lui-même d'un de ses œuvres. En général, chacun est assez satisfait de ce qu'il produit, lors même qu'il affecte l'attitude la plus désintéressée. J'é veux pour preuve un certain nombre de *prières d'insérer* qu'u mien ami, bibliophile, conserve précieusement et qui, rédigées pa des auteurs, sont tous unanimes à proclamer que l'œuvre présentée a public est sans défauts.

Imiterai-je ces illustres précédents? A quoi bon ? Il m'a pam intéressant d'exposer, en un nombre de pages minimum, ce qu'éta le phénomène colonisation. Cet exposé, je l'ai intitulé **Essai su la colonisation**, voulant bien marquer par ce titre que je ne pr tendais pas écrire une œuvre définitive. En effet, la colonisation, ph nomène issu de l'activité humaine manifestée par la force, partici du caractère changeant de cette activité Elle ne saurait être fix arbitrairement ; elle déborderait le cadre d'un traité dogmatique.

Ceci dit et sans autre appréciation, voici le plan de l'ouvrage. L chapitre Ier, *la Cause et les Faits*, développe ce qu'il faut entend par la Force, par le Fait souverain posé par Carlyle, et établit qu depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, tous les actes colonisation ont été des actes de force. Je recommande spécialeme ce chapitre aux gens du monde qui désirent avoir sans grande fa gue cérébrale une teinte générale de toutes choses. Ils y trouvero condensé en 60 pages, le résumé de l'histoire coloniale des peupl européens. Entre deux parties de bridge cela peut présenter quelqu utilité pour alimenter une conversation.

Le chapitre II, *les Mobiles*, montre que l'activité humaine, po passer de la virtualité à l'acte, a besoin d'une expression concrèt expression concrète que fournissent les mobiles de diverses sorte d'ordre matériel ou économiques, d'ordre psychologique ou moraux Ces mobiles, qui sont tour à tour collectifs ou individuels, ne sont q les réactions de l'activité contre les obstacles rencontrés.

Dans le chapitre III, *les Motifs : Prétextes et théories*, j'ai an lysé le besoin irrésistible qu'éprouve l'homme de créer une fictio de poursuivre un idéal chimérique, d'enfanter le mensonge, en u mot, de se livrer aux douceurs du « bovarysme », ce qui est une so de masturbation intellectuelle. Chemin faisant, j'ai développé av amour, je le confesse, la partie consacrée à la *Religion humanit riste* et à ses déviations à caractère morbide qualifiées par les Di nales « scandales coloniaux ».

Dans le chapitre IV, *les Formes*, chaque individu recréant le monde et imposant une forme à l'activité qu'il déploie, je me suis attaché à montrer que la colonisation comparée serait une étude utile si, au lieu de se préoccuper des différences et des variations de peuple à peuple, on se préoccupait davantage du fonds commun, de la substance : l'activité, la force, *eadem semper, sed aliter*, pour emprunter à Schopenhauer sa critique de l'histoire.

Un chapitre V et dernier est consacré aux *Effets* de la colonisation, effets à triple expansion et d'ordre économique, social et moral.

La conclusion, il ne me déplaît pas ici d'en tracer les dernières lignes :

Puisqu'il faut conclure, insistons encore sur ce *fait* que la colonisation n'a été qu'une succession d'actes de force. C'est le fait, donc un axiome. Tant de gens cependant l'ont nié que nous l'affirmons encore au moment d'achever ces lignes, et cela parce que nous sommes convaincu du mal qui naît des fausses théories et des absurdes prétextes.

La Colonisation, qu'on envisage la phase primitive et grandiose des exodes et des conquêtes ou la phase postérieure et pratique de la mise en valeur des terres conquises, constitue une des manifestations capitales de la Force de l'homme. Elle est un des pouls de sa vie, et le jour où les Exodes prendraient fin, la fin aussi de l'âge de l'homme serait proche.

Trop de gens, en ces jours de neurasthénie et de soucis factices, sont portés à se poser la question anémiante et morbide : « A quoi bon ! » Trop de gens sont disposés, sans avoir l'excuse du soleil de l'Inde, à nier l'utilité de l'effort. Fous qui ne voient pas, qui ne sentent pas que l'effort, non pas tant par le résultat à atteindre, indifférent en somme, mais surtout par la volupté qui l'accompagne, volupté égoïste et partant supérieure, est la joie souveraine.

Oui, l'homme doit être joyeux. Non qu'il doive pratiquer l'optimisme qui est la sottise de l'autruche et la sécurité des aveugles ; mais il doit porter large et clair, sur sa face illuminée, le sourire du Jeu, le sourire du Héros qui s'enivre d'actes fiers et libres en oubliant qu'il a souffert hier et qu'il souffrira demain, du Héros qui rit d'un rire splendide et serein, parce qu'il est fort, parce qu'il agit, parce qu'il vit, parce qu'enfin la vie profonde et mère des Exodes lointains, c'est encore le seul bonheur permis à notre infirmité en mal de mensonge !

Oui, l'homme doit être joyeux. Mais, il ne doit pas être méchant. Le type du civilisé supérieur doit être un *pacifiste*. Ecoutez plutôt M. Charles Paix-Séailles, qui déclare dans *le Courrier européen* :

Il est certaines gens qui croient avoir tout expliqué en faisant intervenir *la Force* après avoir nié toutes les théories sociales. Ils justifient ainsi la guerre, la colonisation brutale, l'injustice sociale sous toutes ses formes. L'essai de M. Carl Siger se fonde sur ce genre de constatations qui, d'ailleurs, simplifient si bien les questions qu'expliquant tout elles n'expliquent rien. Que la Force, disons la violence, ait présidé à toutes les entreprises

coloniales, cela ne les justifie *ni au point de vue de la morale*, ni même au point de vue des intérêts.

Le point de vue de la morale, voilà bien le grand concept kantien qui apparaît ! Partout il surgit comme si, en vérité, la *morale* était jamais la préoccupation de l'homme *lorsqu'il agit*.

§

M. de Lanessan, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine, avec une naïveté exquise chez un homme qui a été détenteur de l'autorité en pays jaune et qui a rédigé lui-même le décret du 21 avril 1891 qui fait du gouverneur général de l'Indo-Chine un quasi-potentat, écrit dans son livre **les Missions et leur Protectorat** :

Pour inspirer aux peuples Extrême-Orientaux une entière confiance dans nos sentiments pacifiques, j'estime que nous devrions conclure avec la Chine et le Japon une entente amicale. C'est, en réalité, le seul moyen que nous ayons de nous assurer la tranquillité en Indo-Chine.

Voici évidemment un sentiment fort moral et digne, ô combien ! Après avoir imposé à la Chine la force de leurs armes, après avoir tenté de réduire le Japon, les peuples européens sont, en effet, fondés à venir parler de la paix !

Mais écoutez M. le docteur Vandenbossche qui, dans son livre **Au Pe-tchi-li**, après avoir fait la deuxième campagne de Chine (1900-1901), en qualité de médecin-major, trace les réalités suivantes, réalités que me confirmait Jean Rodes dans un entretien récent :

Mesurant la grandeur et l'urgence des périls qui l'entourent, la Chine a compris enfin qu'elle ne pourrait procéder librement à sa transformation et conserver le patrimoine de son antique civilisation qu'à l'abri d'une armée vraiment digne de ce nom. Répudiant hardiment le mépris du Céleste pour tout ce qui porte sabre, les lettrés n'ont pas hésité à troquer les tuniques de soie chatoyante et le chapeau emplumé pour l'uniforme sévère des officiers modernes. Un budget de la guerre, un bureau d'état-major (lien-ping-tch'ou) ont été créés à Pékin ; en moins de trois ans, la Chine a réussi à mettre sur pied une force de 100.000 hommes bien armés et équipés et tandis que cette armée manœuvre à l'européenne dans la vallée du Yang-tsé, voici que déjà une autre armée de même importance s'ébranle dans les plaines d'Ho-Kien. Fait plus caractéristique encore, le trône a accepté la fondation d'une école militaire où seront versés tous les fils des princes et des hauts dignitaires : l'école de guerre va remplacer la « Forêt des Pinceaux ».

Que voilà bien en action l'impératif catégorique, mais dévié selon la version Izoulet en « caporalisme pour jaunes ».

Puis, dans le très remarquable ouvrage du Dr Vandenbossche, je trouve encore ce passage :

Ce missionnaire me raconte les scènes de fanatisme auxquelles il a assisté, les cercles tracés à terre avec au centre une croix où les Boxers posaient les pieds et se convulsionnaient. Des femmes, des filles de douze ans mêlaient leur hystérie à ces manifestations et s'enrôlaient dans les bandes.

Tous marchaient au combat, sûrs de la victoire, se croyant invulnérables et aidés de puissances diaboliques...

Et après avoir lu ces lignes, comme je comprends M. Ch. Paix-Séailles qui me reproche de ne pas avoir cherché « quelles furent les idées qui déclanchèrent les forces » ! Comme si l'homme agissait rationnellement !

Pourtant, à jeter un coup d'œil rapide et superficiel à l'excellent ouvrage que M. André Tardieu vient de consacrer à **la Conférence d'Algésiras**, on serait tenté de croire que les diplomates porte-paroles des forces organisées qu'on dénomme « *Nations* » discutent avec des raisons. Ce n'est là qu'une apparence. Sous les arguments de droit international public, dominent les droits acquis, et sous les principes de justice et d'équité, la *Force* veille, et c'est le fait éternel qu'il faut saisir si l'on veut vraiment comprendre ce que cachent les tractations diplomatiques. M. André Tardieu écrit :

La politique anglaise [à la conférence] plaça son honneur et son intérêt dans sa fidélité exclusive aussi discrète que ferme, à notre endroit. Et le service rendu à la France s'étendit du même coup à l'amitié franco-anglaise... Loin de nous entraîner, l'Angleterre nous soutint, aussi respectueuse de notre liberté que de ses engagements. Et le bloc que nous fîmes avec elle fut la base de notre succès.

Ceci veut dire : la force anglaise soutint la force française et assura son maintien en présence de la force allemande devenue menaçante. Ce n'est plus du raisonnement. C'est de l'instinct ; l'instinct de conservation cabré devant l'envahissement croissant du *Made in Germany*, l'instinct de conservation irrité, porté à son paroxysme par le sentiment brusque que le monopole du commerce anglais va avoir à subir une dure concurrence. Voici le fait. Mais les mots dont on l'habille varient. M. Paix-Séailles qualifie le monopole anglais « liberté commerciale ». M. Tardieu introduit dans la constatation du fait des motifs sentimentaux : « fidélité, respect de la liberté ».

Toujours le besoin de fiction !

Aussi bien, tout en reconnaissant la remarquable valeur de l'ouvrage de M. Tardieu qui constitue un compte rendu complet des travaux de la conférence du 15 janvier au 7 avril 1906 augmenté de détails inédits et mis en valeur par une interprétation pénétrante et serrée, tout en constatant aussi l'intérêt de l'ouvrage de M. de Lanessan, qui s'efforce de démontrer l'inutilité du protectorat des missions en Orient et en Extrême-Orient et renouvelle en les étendant les con-

clusions du rapport de M. Charlot, j'en viens à préférer à ces cor mentaires les simples exposés de faits.

CARL SIGER.

ESOTÉRISME ET SPIRITISME

Leroy Berrier : *Le Magnétisme personnel*, trad. de l'angl. par Paul Nysser in-18. Henri Lamertin, Bruxelles. — Prentice Mulford : *Vos Forces et le moy de les utiliser*, in-8, Chacornac. — Anonymes : *Principes généraux de la Phi sophie cosmique*, et *Exposé sur le Mouvement cosmique*, broch. in-8. Publicatio cosmiques, 19, boulev. Morland. — Raoul Gineste : *Les Grandes victimes l'hystérie*, in-18, Louis Michaud. — Villy Reichel : *A travers le Monde : Inve tigations dans le domaine de l'occultisme*, in-18. E. Gittler. — Memento.

Le Magnétisme personnel de Leroy-Berrier appartient cette catégorie d'ouvrages, fort répandus chez les Anglo-Saxons, q traitent des moyens de développer « la puissance en soi », « l'i fluence qui fait réussir dans tous les domaines » et qui procu « santé, succès et bonheur ». J'ai déjà parlé de quelques-uns ic même. Celui de Leroy-Berrier, traduit par Paul Nyssens, est remp de conseils excellents et d'exercices pratiques concernant la gymna tique respiratoire, le développement et le contrôle des muscles, d nerfs et du regard, la suppression des pertes magnétiques, les a tudes et les manières, l'influence magnétique et la suggestion.

Si tu veux, dit L. Berrier, le bonheur, l'amour, la beauté, l'opulence, pouvoir, la perfection, la vérité, le savoir, la santé et la vie, tu n'as q les conquérir. Ce sont les idéaux que tu désires; saisis-les, car tu le pe sans faire de tort à personne. Tu es l'aimant; ce sont les objets que attires; cette attraction t'est connue sous le nom de désir. Peut-être d années d'effort conscient te seront nécessaires pour faire tienne cette no velle façon de penser et de vivre, mais songe aux biens inestimables q tu te seras assurés. « Demande et l'on te donnera, cherche et tu trouveras et quand tu auras trouvé, quelle calme confiance dans ta puissance pén trera tout ton être !

La raison de tout cela est que « l'homme est un centre de force da un univers de force pareille » et que « pour devenir puissant il l suffit de connaître la loi qui lui permet de faire des emprunts ill mités à cet univers de force ».

§

La lecture du *Magnétisme personnel*, ainsi que celle des ouvrag similaires, tels que **Vos Forces et le moyen de les utilise** de Prentice Mulford, est saine et réconfortante. Lors même qu'ils n tiendraient qu'une faible partie de leurs promesses, ce serait dé beaucoup. Par le fait seul qu'ils sont optimistes, ils sont bienfa sants.

L'ouvrage de Mulford, que je viens de citer, comporte plusieu

séries. Trois seulement ont été traduites en français. Dans la dernière, qui vient de paraître, il est question de la science de l'alimentation, de ce que l'on doit faire le dimanche, du mariage et de la résurrection, de l'immortalité selon la chair, de la foi et de quelques recettes mentales.

La philosophie cosmique, — dont les principaux points sont brièvement traités dans les **Principes généraux de la Philosophie cosmique** et l'**Exposé sur le Mouvement cosmique**, — est enseignée et propagée en France par un personnage habitant Tlemcen et se faisant appeler Aia Aziz.

On ne sait pas grand'chose sur cet énigmatique Aia Aziz. On assure cependant qu'il est juif et originaire du Levant.

Il se fit connaître pour la première fois, à Paris, par des articles dans le *Journal du Magnétisme*. L'un de ces articles (le dernier, je crois) était une étude critique des doctrines kardécistes (octobre 1900). Cette étude souleva de vives protestations dans le monde spirite et fut, paraît-il, la cause du départ de M. Alban Dubet de ce journal, dont il était le rédacteur en chef.

Quelques mois plus tard, M. Aia Aziz, — qu'on connaissait jusque-là sous le nom de Max Théon, — fonda la *Revue cosmique* dont il fut et est resté toujours l'inspirateur, sinon le directeur effectif.

M. Aia Aziz serait chargé, par une société occulte d'Orient, de révéler au monde les enseignements de la tradition orale, perdue pour les Occidentaux, de la Kabbale dans sa primitive pureté, c'est-à-dire débarrassée des erreurs et des récits enfantins et d'origine profane, que contiendrait le *Zohar*, restituée enfin dans son intégralité et dans son véritable sens originel.

Ces enseignements sont exposés dans une langue obscure, toute hérissée de mots barbares comme sentientation, responsion, pathotisme, dont la création n'était nullement nécessaire, leurs équivalents existant presque toujours en français. Je dois néanmoins ajouter,— à la décharge des auteurs anonymes des brochures sus désignées, — que le style de celles-ci est généralement clair. Les défauts que je signale sont surtout patents dans la *Revue cosmique*. Ils doivent nuire grandement à l'expansion de la philosophie cosmique.

Cette philosophie renferme des aperçus originaux et très intéressants sur quelques-uns des grands problèmes. Elle diffère sur plusieurs points de la théosophie et des doctrines occultistes de l'Ecole d'Eliphas Lévi, Stanislas de Guaita et Papus. Elle renferme quelques contradictions assez importantes, si j'en juge du moins d'après les brochures. Le problème du mal ne me semble pas suffisamment élucidé. Le mal existe-t-il en dehors du domaine où règne l'Hostile? D'où vient cet Hostile et qui est-il?...

Quant à ses hypothèses sur l'origine et la destinée de l'homme,

elles soulèvent en mon esprit de nombreuses objections que j'essai
rai de préciser dans une chronique ultérieure.

En sociologie, elle ne formule rien qui n'ait été déjà dit. Néa
moins les applications pratiques qu'elle propose méritent d'être p
ses en considération.

§

Les Grandes Victimes de l'Hystérie, de M. R. Ginest
c'est l'histoire, très documentée, de Louis Gaufridi, curé d
Accoules, accusé de « magie et autres crimes abominables », et c
Magdeleine de la Palud, condamnée, pour crime de sorcellerie,
être « enfermée entre quatre murailles pour y passer le reste de s
jours ». Rien n'est plus poignant que le récit de ce drame sinistr
œuvre du fanatique Michaëlis.

M. Gineste stigmatise, — comme il convient, — l'Inquisition qu
inventa le crime de sorcellerie.

Il fait remarquer, ainsi que l'avaient fait d'autres historiens avan
lui, que la sorcellerie n'existait pour ainsi dire pas avant l'extermi
nation des Albigeois. Les hérétiques étant devenus très rares et le
Juifs s'étant convertis ou ayant fait semblant, les tribunaux de l'In
quisition cherchèrent d'autre aliment pour se maintenir. Ils trouv
rent le sorcier, que l'opinion publique « accusait vaguement d'êtr
de connivence avec les puissances infernales » ! Or, « croire au dia
ble était un article de foi ; mais le servir, c'était renier Dieu ! La nou
velle forme d'hérésie était toute trouvée ». Dès lors, ils ne manqué
rent pas de besogne. Les hystériques, les possédés, les somnambules
tous ceux qui étaient affectés de maladies mentales inconnues, tou
ceux même qui étaient affligés « de quelque tare physique : démar
che singulière, physionomie déplaisante, regards flamboyants ou
trop ternes, yeux rouges et chassieux, voix aigre ou caverneuse
barbe de bouc, etc. », ou qui avaient des habitudes excentriques ; tou
ceux, en un mot, qui n'étaient pas, ne disaient pas ou ne faisaien
pas comme tout le monde, devinrent la proie de ce Moloch insatiable
de ce véritable vampire toujours avide de tortures, de sang et de bû
chers, que fut l'Inquisition. Parmi les pourvoyeurs de ce tribuna
implacable, les plus célèbres furent les féroces Bodin, Michaëlis
Boguet, de Lancre, Leloyer et ce Nicolas Rémy, qui se vantait d'avoi
brûlé plus de 900 démonolâtres en 16 ans.

§

M. Willy Reichel a beaucoup voyagé. Son livre **A travers le
monde** en témoigne suffisamment. Partout où il est passé, en
France, en Angleterre, en Italie, en Amérique, il a vu des spirites
des occultistes et surtout des médiums. Il a assisté à de nombreuses
expériences. Celles qui l'ont le plus frappé sont celles obtenues avec

Miller, à San-Francisco. Il a tiré de ces expériences des conclusions philosophiques intéressantes, qu'il appuie sur de nombreuses citations de Kant, de Gœthe, de du Prel, d'Hollenbach, d'Aksakof, de Rochas, de Crookes, etc., qui montrent qu'il a aussi beaucoup lu.

§

Memento. — *L'Hexagramme*, revue mensuelle (4, rue Lamarck), fondée pour propager et défendre les idées de Michel Savigny, cet érudit et original occultiste, mort en 1905. Le premier nº est daté du 20 Capricorne en 7774. Cette ère aurait pour point de départ « le cataclysme dont le souvenir nous a été transmis sous le nom de déluge et qui a anéanti la civilisation adamite ». Cet événement se serait produit au moment où le solstice d'été coïncidait avec le haut médian de la Balance, c'est-à-dire il y a 7774 ans, soit en l'an 5867, avant notre ère, date qui correspondrait parfaitement, suivant la chronologie de Manéthon, avec l'avènement de Ménès, premier roi de la première dynastie égyptienne.

Ce nº contient une importante étude sur la métaphysique adamite, dans laquelle les auteurs G. et E. Simon-Savigny s'efforcent de démontrer que la force préexiste à la matière, est le principe primordial. La volonté serait « la quintessence de la force sous son aspect le plus pur ». Cette idée semble être d'origine stradienne. Strada établit, en effet, dans le 2e volume de la *Religion de la Science et de l'Esprit pur*, que la volonté est la première modalité ou aspect de la Force-Une.

Les numéros suivants renferment la suite de *la Métaphysique adamite* de l'Od et ses lois. — Formation des atomes matériels. — De la constitution de l'Etre) et des articles très intéressants sur *la Décadence artistique* et *l'Unité de la Science*.

— *Le Réveil gnostique* paraît tous les deux mois sous la direction de S. E. † Johannès Bricaud, évêque de l'Eglise catholique gnostique (8, rue Rougeaud, Lyon). A lire, dans le 1er numéro, une étude historique sur le *Catholicisme gnostique* et un article sur la *Religion de l'Esprit*.

— *Revue de l'Inconnu*, bi-mensuelle (Paris, 3, rue Le Verrier). — Le 1er numéro renferme deux articles intéressants : *la Foudre consciente* et le *Diable et ses poisons*, et le commencement : 1º d'un *Cours pratique de sorcellerie;* 2º d'un *Cours pratique d'alchimie;* 3º de la traduction des *Neuf livres traitant de la nature des choses* de Paracelse.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Le Censeur : hommage des poètes à Charles Guérin; ce que pensent de lui MM. Henry Bataille, Ch. Derennes, Abel Bonnard, L. Bocquet, T. de Visan. — *La Revue de Paris :* de beaux distiques de M. Ch. Derennes. — Memento.

Le Censeur (30 mars) publie un *Hommage des Poètes à Charles Guérin*. C'est une très heureuse pensée que celle d'avoir demandé aux poètes d'honorer en commun l'un des plus dignes d'être appelé un poète.

La contribution de M. Henry Bataille à cette guirlande est des

plus significatives et implique une profession de foi qui pourra éclairer nombre de jeunes écrivains qui se contentent de peu :

Charles Guérin fut un sincère. Je ne sais pas de plus bel éloge, et je pourrais assez dire l'importance que j'ajoute à ce mot.

Il eut du « sens humain », un peu de contemporanéité dans les idées, l'intelligence (et pour un poète ce don inappréciable est d'excessive rareté qui se mêlait à sa sensibilité ainsi que du feuillage à des fleurs. Il a su mourir, comme tout vrai cœur, comme toute âme élue le savent faire. en ce temps littéraire si timide, si effarouché, où les jeunes gens innocemment poncifs chantent les nymphes, les satyres, les tityres, se satisfont allègrement d'un vague petit sentiment idyllique, tout bourgeois et tout minuscule, décrivent à qui mieux mieux leurs « natales » et croient avoir satisfait à toutes les exigences de la pensée, de la vie et des dieux, lorsqu'ils ont écrit une lettre en vers à Francis Jammes, — par ce temps-là, dis-je, des songeurs de meilleure race et frappés d'un don plus réel, comme Guérin, sont de bienfaisantes compensations.

Hélas! ces « cœurs solitaires » ne font que passer.

Il n'avait pas le génie libre, l'audace expressive, ni la maturité, ni, non plus, l'universalité de conception, sans lesquels il n'est pas de suprématie, mais il était un inspiré et un clairvoyant. Il eût compris le frisson moderne et il y participa. C'est un doux comme Samain, avec je ne sais quoi de pantelant et de pathétique en plus.

Sa gloire n'était pas suffisante et le public l'ignorait. Quoi d'étonnant à cela?

M. Charles Derennes s'exprime en ces termes émus et justes :

Pour tous ceux qui chérissent encore la poésie et qui croient que les précieuses qualités du lyrisme français sont une noblesse sans artifice, une intensité discrète, une limpide profondeur, la disparition de Charles Guérin diminue véritablement la valeur du monde.

. . . . . .

A tous ceux de ma génération dont il était le jeune frère aîné, il laisse l'exemple de poèmes parfaits, et l'exemple plus précieux encore de ce que doit être la vie d'un vrai poète. Ce titre de maître, que beaucoup d'entre nous lui donnaient déjà, à lui, dans le secret de leur cœur, il faut que tous le lui confèrent hautement et en toute sincérité, à présent qu'une précoce mort le grandit et l'éternise.

M. Abel Bonnard explique ainsi l'œuvre de Ch. Guérin :

Ce qui donne, je crois, aux vers de Charles Guérin leur accent unique, c'est ce qu'avait sa sensibilité de réservé et de contenu. Bien loin de faire un scandale autour de son cœur, il ne s'avouait qu'à regret ; sa pudeur prouvait sa sincérité, sa discrétion était pathétique. On verra là sans doute quelque chose de lorrain. On y verra surtout la tradition des plus hautes âmes. Mais, tout voilé qu'il fût, on le sentait déçu et désabusé. Il s'effaçait ; le monde ne l'affectait plus. Et ainsi il y a dans sa mort, si désolante, quelque chose de presque trop naturel. On y voit comme la retraite suprême de ce grand cœur.

« Très poignant, très mélancolique et très personnel poète de la vie intérieure », tel fut « ce noble et pur Charles Guérin », d'après M. Saint-Georges de Bouhélier. Selon M. Léon Bocquet :

... Il faudrait, pour expliquer exactement le poète du *Semeur de Cendres* et de *l'Homme intérieur*, trouver des synthèses de mots nouveaux (?). Il y avait dans son âme du sensualisme pieux et de la mysticité voluptueuse. Tout cela a fait son originalité, sa douleur et sa gloire.

M. Tancrède de Visan écrit :

Ce fut un grave poète. Humble et paisible, doux et patient, dédaigneux du bruit, Charles Guérin s'entoura de certitude et vécut solitaire.

La postérité le reconnaîtra frère de Samain et de Rodenbach, et lui tressera une suave couronne d'anémones et de pâles violettes. Guérin demeurera un des types les plus représentatifs du poète français.

La tradition qu'il a toujours respectée ne le gêna point. Il sut enclore ses pensées dans un rythme régulier et tout de même vivifier son œuvre d'un large souffle.

. . . . . .

Poète classique, parce que poète complet, Charles Guérin a merveilleusement su satisfaire aux exigences du lyrisme contemporain. Son œuvre nous propose un bel exemple de cette *aération* tant souhaitée dans la poésie du vingtième siècle, et l'on relit non sans mélancolie ces vers du *Semeur de Cendres* :

Plutôt qu'un médiocre honneur, accordez-moi,
Dieu juste, de mourir jeune encore et l'âme ivre
De volupté, d'orgueil puissant, avec la foi
Que j'aurais été grand si vous m'aviez fait vivre!

§

La Revue de Paris (1er avril) publie des *Poésies* de M. Charles Derennes. Ces sept poèmes : *Rêve au Réveil*, *Midi*, *Nuit d'Orage*, *la Nymphe* aux vers si purs et solides, *Recueillement*, *Un Soir*, qu'on est tenté de mettre sous l'invocation d'André Chénier, annoncent un beau volume. Voici la septième pièce :

LE MIRAGE.

Dans les jardins bleuis par la chute du jour
Les vierges de vingt ans ont des pensers d'amour.

Chacun de ces doux cœurs est une rose mûre :
Le désir, ce frelon, y butine et murmure.

La tête dans les mains ou les mains sur le cœur,
Les vierges de vingt ans attendent le Bonheur...

Et vous, sous les arceaux des rosiers en tonnelles,
Vous attendiez l'Amour et le Bonheur comme elles;

Comme elles, par les soirs de printemps et d'été,
Vous attendiez en vous l'adorable Invité.

Que vous offrirait-il, quels trésors, quel royaume?...
Et déjà vous tendiez les bras vers ce fantôme.

Et puis vous regardiez, du seuil de la maison,
La colline, au lointain, découper l'horizon ;

A son flanc, clair ruban que la lumière argente,
Un chemin vers le ciel escaladait la pente ;

Le soleil se couchait au bout de ce chemin ;
Vous pensiez : « Le Bonheur viendra par là demain ! »

Moi, lorsque j'arrivais de la ville voisine,
Je suivais cette route au flanc de la colline ;

Et vous m'avez, un soir de détresse et d'ennui,
Ouvert les bras tout grands en me prenant pour lui.

§

Memento. — *Revue de Paris* (1er avril) commence *le Livre de Raison* mémoires du marquis de Puivert, et *Miguette de Cante-Cigale*, un roman de M. Em. Delbousquet.

Antée (1er avril). — *Les Fenêtres et les Bateaux*, poème de M. Emile Verhaeren. Une très curieuse nouvelle signée J. d'Or Sinclair : *Le House Boat.*

La Revue latine (25 mars). — Les articles de M. Emile Faguet sur *Montaigu* et à propos de *M. Cor sur M. France.*

La Revue hebdomadaire (30 mars) contient la conférence de M. Maurice Barrès sur *les Mauvais Instituteurs* et commence un roman nouveau de M. René Boylesve : *le Meilleur Ami.*

Poésie (mars) publie *l'Année poétique 1906*, par M. Touny-Lerys.

Durendal (mars) donne : *le Masque*, par M. A. Goffin ; *le Drame espagnol : l'Italie*, par M. E. Fermaud.

La Revue (1er avril). — *Poèmes* de la prodigieuse Mlle Antonine Coullet — *Pour sauver Carthage*, par M. Maurice Pottecher. — *Les Gaietés de la Censure en Turquie*, par M. de Persignac.

La Belgique (avril). — *Contes pour les Enfants d'hier*, par M. Albert Mockel. — *Le Principe social de l'Art*, par M. J. Delville. — *Les Tombeaux*, poèmes robustes de M. J. Leclercq.

Les Marges (avril). — Les articles de M. Eugène Montfort sur Shakespeare et sur le début de M. Deschamps versificateur.

Revue Bleue (30 mars). — *Descartes de 16 à 29 ans*, par M. A. Espinas.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La contrefaçon des livres (*Le Siècle*, 14 avril). — Nouvelles de M. Anatole France (*L'Intermédiaire*, 30 mars). — Confessions de femmes (*La Dépêche*, de Toulouse, 11 avril).

M. Maurice des Ombiaux, qui précisément est belge, nous donne dans **le Siècle**, sur la contrefaçon belge quelques anecdotes amusantes. Je ne crois pas qu'elles soient inédites, mais comme il y

quelque temps qu'elles n'ont revu le jour, accueillons-les. Il faut rappeler d'abord que la propriété de leurs œuvres était, sous l'ancienne loi, garantie aux auteurs, qui presque toujours la cédaient à un libraire, par un privilège d'une durée variable, de cinq à vingt ans généralement, privilège renouvelable au profit de l'auteur et même de sa veuve, de ses enfants. De plus, le libraire qui rééditait une œuvre sans propriétaire privilégié pouvait également être gratifié d'un privilège. Le privilège ne se refusait jamais, sauf pour les livres auxquels les censeurs avaient dénié leur approbation. De ces derniers, les uns étaient tolérés; les autres poursuivis. La tolérance en matière morale et philosophique allait très loin ; elle était inconnue en matière politique. C'est un système qui a ses avantages. Les contrefacteurs des Pays-Bas et de l'Allemagne se faisaient eux-mêmes privilégier soit par les Etats, soit par les différents souverains dont ils dépendaient. Protégés dans leurs pays respectifs, ils ne l'étaient ni en France ni les uns contre les autres. Les plus honnêtes de ces commerçants avouaient leur méthode et inscrivaient bravement sur les titres: « Suivant la copie imprimée à Paris. » Malgré ces pillages réciproques, la librairie de l'Europe occidentale était dans un état très prospère. Les livres se vendaient cher et se vendaient bien.

Ecoutons, maintenant, les anecdotes de M. des Ombiaux:

La contrefaçon date de l'origine même de l'imprimerie. Elle fut de tous les pays au seizième siècle. Les imprimeurs de Lyon et de Rouen reproduisaient les ouvrages que publiait Alde Manuce, ainsi que ceux qui sortaient des presses de Paris.

Chassée de France en 1682, elle se réfugia en Hollande, où l'imprimerie jouissait de la franchise la plus complète. Les Elzévirs, qui contribuèrent tant à répandre par le monde la gloire des lettres françaises, étaient des contrefacteurs; mais, en ce temps, on les en remerciait.

Le vieux Balzac, contrairement à l'auteur de *la Comédie humaine*, se félicitait d'être reproduit :

« Je vous suis obligé, écrivait-il aux libraires d'Angers, et peut-être plus que vous ne croyez. »

Il avait raison, et, comme le disait Brunet, l'un des premiers bibliographes français, c'est à la faveur du nom des Elzévirs que, revêtu de maroquin et de moire, et tout brillant de dorure, Balzac trouve place à côté de nos classiques, dans les armoires d'acajou de nos bibliophiles.

La Hollande sauva bien des œuvres du néant. C'est d'elle que la lumière se répandait sur l'Europe. Elle avait compris qu'en détruisant un livre on ne supprime pas la pensée, l'intelligence dont il est éclos. Aussi elle donna une vie nouvelle à une foule d'ouvrages presque inconnus et travailla puissamment à l'évolution de l'humanité.

Voltaire, Jean-Jacques Rousseau surent tout ce qu'ils devaient à Amsterdam, la Haye, Maestricht et Genève. Sans les éditeurs hollandais, bon nombre de leurs livres n'eussent jamais vu le jour.

« Il en est des livres, disait Voltaire, comme du feu de nos foyers; on

va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, et il appartient à tous. »

S'il se plaignit, ce ne fut pas des étrangers.

« Je vous avoue, écrivait-il au marquis d'Argenson, que je ne regrette qu'une chose, c'est que mes ouvrages ne soient imprimés que chez les étrangers. Je suis fâché d'être en contrebande dans mon pays. »

Mais, profitant d'un manque de législation à l'égard de la propriété littéraire, les libraires hollandais et belges reproduisirent des ouvrages contre le gré des auteurs, les privant des droits les plus légitimes, du produit de leurs travaux.

Alors, de même que Martial (dans l'épigramme 3 du livre XI) se lamentait en apprenant que ses vers étaient lus et chantés en Bretagne sans lui rien rapporter, de même qu'aujourd'hui M. Maeterlinck se plaint de l'Autriche-Hongrie, les écrivains de la fin du dix-huitième siècle et ceux du dix-neuvième siècle protestèrent vivement contre la publication de leurs œuvres par l'étranger.

Ce fut Marmontel qui commença. Au retour d'un voyage qu'il fit à Aix-la-Chapelle, après la publication de *Bélisaire*, cet écrivain s'était arrêté à Liège pour passer quelques jours dans la ville de son collaborateur Grétry.

Grande fut sa surprise lorsqu'il vit, un matin, se présenter chez lui un bourgeois de bonne mine, qui l'aborda en ces termes,

— Monsieur, je vous ai de grandes obligations; je viens vous en remercier.

— Ne vous trompez-vous point? Il ne me semble pas vous connaître.

— N'est-ce pas à l'auteur de *Bélisaire* que j'ai l'honneur de m'adresser? Moi, je me nomme Bassompierre, je suis imprimeur en cette ville et j'ai reproduis vos ouvrages. Oh! ils ont le plus grand succès! J'ai publié déjà quatre éditions de vos *Contes moraux*, je suis à la troisième de *Bélisaire* et j'espère bien...

Marmontel, à ces mots, devient rouge d'indignation.

— Quoi! s'écrie-t-il, vous me dérobez le fruit de mes veilles et vous venez effrontément vous en vanter à moi!

— Tout beau, Monsieur! répliqua avec sang-froid le libraire; vos privilèges ne s'étendent pas jusqu'ici. Paraît-il quelque livre estimable en France, nous avons le droit de le réimprimer chez nous. Liège est un pays de franchise, ne l'oubliez pas, je vous prie.

Pour calmer l'écrivain français, Bassompierre l'invita à dîner et lui fit cadeau, à la fin du repas, d'une petite édition de Molière.

« Elle me coûte dix mille écus », écrit Marmontel dans ses *Mémoires*.

Après la chute de Napoleon Ier, la contrefaçon reprit toute son activité dans les Pays-Bas.

Passant un jour par Bruxelles, Chateaubriand reçut un exemplaire belge d'*Atala* et de *René*...

Ce n'est qu'en 1850 qu'une convention fut signée entre les deux pays.

§

Voici des nouvelles de M. Anatole France, qui ne datent pas d'hier. Cela se passait en 1868, année qui lui donna vingt-quatre ans, nous

dit l'**Intermédiaire**. Son père n'avait pas grande confiance dans son avenir, car c'est un père qui parle, un père qui a l'air d'un bien brave homme :

Paris, le 28 août 1868.

Cher monsieur Bossange,

Permettez-moi de vous dire qu'il n'y a que vous pour écrire des lettres aussi jolies et aussi aimables. Celle que je viens de recevoir est à mettre sous verre pour la mieux conserver.

Je suis bien aise de vous savoir tous en bonne santé, je ne puis rien vous souhaiter de plus heureux qu'une bonne continuation, car j'en connais le prix.

Je ne vous parlais pas de mon fils; n'ayant pas suivi mes conseils il n'a point de position. Il écrit... je devrais dire il barbouille du papier. Ce que je redoutais le plus depuis son enfance, par une fatalité, est arrivé. Il a toujours été absorbé par cette idée qui lui a fait perdre sa carrière. Je suis à bout de lutter avec lui. Je le laisse, dans la crainte de l'éloigner du foyer paternel. Aura-t-il du talent assez pour vivre?... Hélas!... hélas!... En attendant je l'ai aidé à entrer, non sans difficultés, au Dictionnaire d'Antiquités que doit publier Hachette. Il n'y a que des hommes faits attachés à ce travail. Il est chargé d'une partie de la mythologie grecque. Il vous remercie de vous être rappelé de lui. Il a d'ailleurs un aussi agréable souvenir de Citry que moi.

Vous me permettrez de vous offrir à son insu son petit vol. d'études sur Alf. de Vigny, car il n'oserait vous faire lui-même cette offre.

Je vous remercie de votre invitation devant laquelle on a tant de peine à se défendre. M. Bachelin m'avait déjà gracieusement offert mes vacances, mais d'autres considérations m'empêchent d'en prendre cette année.

Ma femme n'a pas d'expressions pour vous remercier, et moi, cher monsieur Bossange, croyez-moi votre bien affectionné serviteur,

FRANCE.

§

Je trouve dans **la Dépêche** de fines remarques de M. Octave Uzanne, philosophe de la féminité, sur les *confessionnettes* à quoi se livrent les femmes, avec abondance. Il constate que M. Jules Lemaître n'a point montré suffisamment, dans ses conférences, l'étendue de l'influence de Jean-Jacques sur les femmes. Il a eu et a encore, cependant, de nombreux disciples femelles : « Chaque jour de nombreuses autobiographies de nouveaux bas-bleus nous en fournissent d'étranges témoignages. » Il continue :

La femme française excelle dans l'art des confessions. Lorsque l'âge ne lui est plus favorable de dévêtir son corps et de documenter la mémoire de ses sens, quand sa vie sentimentale agonise et que sa fougue amoureuse s'atténue, elle aime furieusement se mettre à nu publiquement, j'entends dire au moral. Elle se confesse alors; elle révèle toutes ses vanités psychiques, ses orgueils physiques; elle déballe avec ostentation les trésors qu'elle réservait à ses élus qui les dédaignèrent; elle expose l'incompréhension des mâles, leurs perfidies, leur aveuglement sexuel, leur légèreté prodigieuse.

C'est elle éternellement la victime, la pauvre petite crucifiée, l'abandonnée la pantelante héroïne ignominieusement meurtrie et martyrisée par l'homme de proie, cruel, sauvage, qui fond sur la colombe, assouvit sa passion et s'éclipse.

Notre littérature contemporaine contient, dans le clan des bas azurés, plus de soixante-quinze pour cent de *Jean-Jacques Rousseauttes*. Il me serait difficile de fournir des exemples de confessions féminines tant elles surabondent. Les Mélanie Waldor, les George Sand, les Louise Collet (née Revoil), presque toutes les plumitives de la Restauration, de la Monarchie de Juillet et du Second-Empire ont ouvert avec la plus folle indiscrétion les portes de leurs alcôves. C'est ainsi que nous savons, ou croyons savoir, quelles furent les mœurs intimes et les goûts particuliers en amour de Benjamin Constant, des Chateaubriand, des Alfred de Musset, des Victor Hugo et autres hommes célèbres. Combien d'*Enchantements de Prudence d'Elle et Lui*, de *Mémoires pour nuire à l'histoire de mon temps*, ont vu le jour au cours du siècle dernier !

Le ton de ces autobiographies d'amoureuses retraitées a toujours été dépouillé de fard et de pudicité. Quand la femme se raconte, elle oublie de corseter ses phrases et de voiler la crudité des aveux. Ses confessions offrent toute la saveur froufroutante, la transparence, le chiffonné de ses sous aguichants en fin linon ou en batiste de soie. On voit autant d'intimité que l'on en devine; c'est à la fois plus chaste et plus osé que du Casanova. Mais il faut bien dire que nos contemporaines vont bien plus loin que leurs devancières ; elles ne se contentent plus de se livrer à mi-peau ; elles y vont de la peau tout entière, sans la moindre vergogne.

Enfin il se demande, après avoir passé en revue les plus récentes confessionnettes, depuis la *Retraite Sentimentale* jusqu'aux souvenirs de Mme Sacher-Masoch,ce que dirait Jean-Jacques, s'il ne regretterait pas d'avoir déchaîné cette épidémie ? En tout cas, c'est bien lui qui en est responsable, mais on ne lui en fera pas de reproches au contraire.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Fête antique au Théâtre romain de Carthage. — A Carthage, où se trouvent beaucoup de cailloux et pas de ruines, existait, autrefois, une sorte de cirque adossé à une butte de terre. Les archéologues y voyaient l'emplacement d'un théâtre romain et comme preuve de leurs dires, montraient un fragment de maçonnerie figurant une scène et quelques mètres de gradins de marbre restés adhérant à la colline. Le lieu, d'ailleurs, n'avait rien d'imposant mais les nombreux débris qui y jonchaient le sol lui prêtaient un certain pittoresque. Or l'idée vint à quelques comédiens-amateurs de réveiller les échos endormis depuis des siècles, d'emplir de nouveau de la rumeur des multitudes enthousiastes et du crépitement de

bravos ce coin perdu de la campagne carthaginoise. Ce fut le commencement de la fin. Il fallait de l'espace pour placer la foule convoquée. On s'occupa donc de « ranger » les ruines afin de les rendre moins encombrantes. Cette année, les talents locaux s'étant modestement effacés, une véritable représentation devait être donnée. Plus encore que pour l'essai tenté précédemment il convenait de pouvoir se mouvoir à l'aise. Un seul moyen se présentait : faire disparaître toutes ces pierres ébréchées qui compromettaient vraiment la belle ordonnance du théâtre champêtre que l'on souhaitait. Aujourd'hui, la besogne est achevée. Sur le sol soigneusement nivelé, battu, balayé, propre et net comme une aire à dépiquer le blé, s'élèvent, d'une part des gradins de bois, de l'autre une longue estrade de planches: la scène. Sur celle-ci, des pans de murs *antiques*, que les maçons arabes viennent de terminer, se dressent couverts d'un atroce badigeon brun jaunâtre. Plus loin, charpentes et toiles peintes, une grande baraque foraine figure le temple d'Eschmoun. Où sont donc les colonnes brisées, témoins vénérables de l'antique splendeur du lieu ? — A part quelques chapiteaux admis à l'honneur d'orner l'estrade, tout le produit gênant des fouilles a été rejeté hors de l'enceinte. Une double rangée de colonnes gît dans les fossés bordant un sentier conduisant à la grande route. On peut espérer que de progrès en progrès et d'aménagements en aménagements ces pauvres vieilles choses brisées se transformeront bientôt en cailloutis destiné à empierrer, lors des prochaines réjouissances, les chemins donnant accès au *nouveau Théâtre Antique*.

Deux pièces ont été représentées.

La Mort de Carthage, 3 actes de M. Grandmougin, est un gros drame quelconque émaillé d'assez d'atrocités pour donner au public populaire l'impression qu'on lui présente des héros barbares. Prisonniers immolés aux dieux ou que l'on aveugle avec un fer rouge, mère poignardant ses enfants n'ont pas paru, du reste, émouvoir bien vivement les spectateurs.

La Prêtresse de Tanit, 1 acte de Mme Lucie Delarue-Mardrus, procède d'une idée plus heureuse. Il y a quelques années fut découverte à Carthage la tombe d'une prêtresse de Tanit. Mme Delarue-Mardrus s'inspirant de ce fait représente la mise au jour du sarcophage par les ouvriers employés aux fouilles. Un poète est là, rêvant sur les ruines. La pierre funèbre est soulevée devant lui et l'on voit la prêtresse, couchée, dormant de son dernier sommeil. Le dernier, non pas, car le soleil en touchant son front la réveille et la voilà s'étonnant de ne plus retrouver, dans le paysage familier, sa Ville et ses Dieux. Puis, l'âme désolée par ce que le poète lui apprend des ruines irrémédiables, comprenant qu'elle est le Passé qui ne peut plus être que le Souvenir, elle se laisse recoucher pour jamais, dans le

cercueil de pierre, entourée des offrandes funéraires d'autrefois auxquelles le poète ajoute des fleurs cueillies parmi les orges verdoyantes.

Tout n'est peut-être pas irréprochable dans le texte de la pièce. Certains vers pourraient être avantageusement remplacés, mais beaucoup d'autres sonnent agréablement. La lecture de l'œuvre m'avait charmée; une interprétation, en partie défavorable, n'a pas permis au public d'en goûter, comme il convenait, la fraîcheur et la grâce. Mlle Delvair, une jolie et très pathétique prêtresse, a été on ne peut plus mal secondée par son partenaire chargé du rôle du poète. Cet artiste, chantant avec d'intempestifs trémolos de mélodrame des vers d'une délicatesse un peu précieuse, faits pour être harmonieusement murmurés en sourdine, a nui au succès de l'auteur.

En dépit de ces critiques, la fête en elle-même fut réussie. Si l'on s'était borné à y inviter les habitants de Tunis, si les organisateurs, qui réclament avec tant de bruit la conservation des derniers vestiges de Carthage avaient dressé leur scène n'importe où, en plein air ou dans un théâtre, sans saccager un des rares endroits où l'on voyait encore des débris de ruines, il n'y aurait qu'à féliciter tout le monde. Mais convier l'Etranger, promettre une manifestation d'art unique, alors qu'on n'offrait, en somme, qu'une misérable imitation des spectacles donnés à Orange, a paru, à beaucoup, un *bluff* excessif et transformer en un trou vide, pareil à une carrière abandonnée, ce dernier coin de champ où, parmi les touffes d'asphodèles et de chrysanthèmes d'or, les marbres mutilés évoquaient, mélancolique, le souvenir des Carthages défuntes, peut sembler criminel.

ALEXANDRA DAVID.

ART MODERNE

Expositions de dessins et croquis de MM. Camoin, Derain, Dufy, Friesz, Manguin, Marquet, Henri Matisse, Puy, Vallotton (galerie B. Weill); de peintures et dessins de M. Maurice Denis (chez M. Bernheim jeune); de peintures de M. Pierre Laprade (galerie Druet), de gravures et dessins de M. Guillaume Régamey (cité des Arts). — *Le Cyclone*, par Jean Dolent (en la Maison des Poètes). — Memento.

Les artistes contestés qui se groupent autour de M. Henri Matisse et qui, pour la plupart, débutèrent à la **Galerie Weill**, y sont revenus pour démontrer, par une exhibition de dessins, qu'ils n'ignorent point, quoi qu'en disent leurs détracteurs, « les lois premières de l'art plastique »; ces esquisses nous disent de la part de leurs auteurs qu'ils croient savoir dessiner. Les adversaires répondront, après avoir regardé d'un peu près, que la preuve n'est pas faite. Le dessin de ces peintres provoque les mêmes objections que leur peinture. Le parti-pris apparaît dès le premier coup de crayon, et nous ne pourrions qu'admirer tant de certitude si nous avions la joie d'y reconnaître un bel instinct. Mais c'est l'ingénuité qui manque le plus

à ces théoriciens, à ces raisonneurs. Bien qu'ils soient tous jeunes encore, on ne sent pas en eux l'ivresse amoureuse que la beauté de la nature devrait donner à leur sensibilité fraîche. Leur naïveté est recherchée, sans que leur science apparaisse bien profonde: car ils sont pédants, ces « simplifieurs », et ce trait n'est pas le signe de la vraie science. Espérons, pourtant ; ils ne sauraient s'en tenir longtemps encore à l'équivoque formule dont ils se firent bénévolement les prisonniers. Et il serait injuste de leur contester un certain sens décoratif, visible jusqu'en ces croquis, dont plusieurs sont si sommaires! — Ceux de M. Puy, par leur studieuse sincérité, méritent d'être mis à part. J'ai regardé avec intérêt aussi deux pages de M. Manguin.

Dans ce mouvement presque universel, et si heureux, qui entraîne les peintres de cette heure vers l'art décoratif, **M. Maurice Denis** est « parti » des premiers, de sa génération. Des premiers il touche au but. De grandes lumières éclairaient son chemin : Gauguin, Cézanne, parmi les colonnes de feu qui marchaient hier encore devant nous; les Primitifs d'Italie et de Flandre, parmi les étoiles dès longtemps fixées dans le ciel de l'art. Il a fidèlement obéi à leurs indications certaines, mais c'est *lui* qui obéissait, je veux dire un être constitué, avec des fatalités heureuses inscrites dans son intelligence et dans son tempérament, dans son éducation et dans ses croyances. Il est un isolé, dans l'instant du monde où nous sommes, si nous notons la sincérité profonde de ses convictions religieuses et la douceur ardente, la passionnée douceur qui caractérise sa sensibilité. Par là il s'apparenterait avec les vieux maîtres gothiques et angéliques; on s'attendrait à trouver dans son art leur divine naïveté. Mais le sens critique n'a pas été refusé à M. Maurice Denis et il est de son temps par l'adroite accommodation qu'il lui sait faire de qualités, en apparence hors de date. — Il faudrait, et ce serait un plaisir pour l'écrivain, apprécier, étudier avec détail ce talent compliqué qui cherche la simplification. Je ne puis ici que donner, et je le fais à regret, des indications rapides. J'admire pleinement la plupart des dessins de Maurice Denis, ces figures nues, si voluptueusement chastes, cette *Communiante*, ces *Danseuses*, cette *Figure agenouillée*. Dans les grandes compositions je ne saurais dire que je ne trouve rien à contester. Dans ces lignes toutes arrondies, voulues telles, dans ces tons roses que des blancs parfois gypseux exagèrent, le regard peut regretter de ne pas rencontrer, qui le retiennent et ordonnent la valeur générale du tableau, des traits plus incisifs, plus impérieux. Et pourtant la composition, en elle-même, est toujours harmonieuse avec simplicité: *Le Mois de Marie*, *Madone au jardin fleuri* et ce portrait de famille, vaste, qui s'intitule: *Laissez venir à moi les petits enfants*, sont les témoignages superbes d'un esprit en pleine

possession de sa vision et de ses moyens. Le sens initial du grand décorateur, Maurice Denis le possède. On voudrait que son pinceau gracieusât moins...

J'ai plaisir à me rappeler que ma sympathie admirative ne manqua jamais à **M. Pierre Laprade**. Je constate avec joie que de jour en jour il la justifie plus magnifiquement. Son abondante exposition à la galerie Druet nous montre l'aboutissement de désirs studieusement suivis, et que, dans leurs manifestations premières, on put trouver quelque peu complexes et divers, sinon contradictoires. M. Laprade est romantique par les préférences de son imagination. Il aime les paysages de mélancolie et de grâce où, dans l'un des deux crépuscules, erre un couple d'amants. Le type de femme qui s'est peu à peu dégagé de ses souvenirs et de ses recherches se caractérise par le noble allongement des lignes, par l'élégance fluide, en quelque sorte, des attitudes et des expressions. Et les arrangements où tout d'abord il se complut, soit en plein air et dans le décor floral des saisons naissantes ou mourantes, soit dans des intérieurs riches et silencieux, respirent un luxe calme et cette très moderne volupté qui volontiers se parfume de tristesse. Mais ce romantisme intimement s'associe, pour composer la dualité du peintre, avec le réalisme foncier d'un tempérament qui ne saurait se contenter de la demi-vérité des apparences. Et, d'abord, je le répète, l'écart était sensible entre les désirs de l'imagination et de la sensibilité et les besoins de l'intelligence et des yeux. La culture technique, en permettant aux deux tendances de s'exprimer concurremment sans réciproquement se gêner, a fait l'accord entre elles, et nous voyons aujourd'hui le bel artiste se mouvoir en liberté dans l'atmosphère exquise que son talent élut. Lui aussi, et dès l'éveil, pensa aux splendeurs de la décoration. Mais ses réalisations visent seulement les murs des boudoirs et des salons, comme l'ambition de sa conception se borne à l'interprétation des scènes de la vie réelle, embellies par les harmonies de lignes et de tons qui lui sont personnelles, ou aux rencontres costumées de la comédie sentimentale : voyez la grisaille décorative qu'il intitule *Carnaval de Vienne* et la série pour *Manon Lescaut*. Il se plaît aux figures de femmes, étendues longues, trop longues, sur des divans versicolores. Elles ont la grâce, et l'énergie leur manque sans qu'on s'en plaigne. Elles sont alanguies, désœuvrées, charmantes. Elles ont la nostalgie du siècle qui lutina, il y a deux cents ans, leurs aïeules. L'artiste veut quelquefois qu'elles dressent la tête, comme si elles attendaient, quoi? Il les retourne sur le ventre, quelquefois.

C'est une vieille dette de reconnaissance que le public et la critique payent à **Guillaume Régamey**. M. Louis Vauxcelles le dit justement, dans la préface qu'il a écrite pour le catalogue des quatre-vingts dessins exposés à la Cité des Arts : « Guillaume Régamey

peut et doit être classé parmi les maîtres méconnus. » En effet, cet artiste, mort à trente-huit ans, et qui, malgré une carrière, si courte et abrégée encore par la maladie, laisse une grande œuvre, resta, vivant, à peu près ignoré. Mort, il attendit pendant vingt-cinq années le premier sourire de la gloire : ce fut en 1900, à la Centennale, où ses *Cuirassiers* debout près de leurs chevaux rencontrèrent l'unanime admiration. Il est sans doute le meilleur peintre militaire du Second Empire, « le plus véritablement artiste », a écrit M. Henry Marcel. Malheureusement, il est difficile de l'apprécier dans tout son mérite à Paris, où nous n'avons de lui (Musée du Luxembourg) qu'une œuvre insuffisante. Mais ces croquis au fusain, que M. Félix Régamey, gardien naturel de la gloire de son frère, a eu l'idée heureuse de réunir, à la Cité des Arts, et qui sont d'un coloriste si fort et si sûr et si fin, permettent de deviner le peintre et son œuvre dispersée dans les musées de la province et de l'étranger. On le loue justement de ne s'être pas spécialisé dans la peinture de la vie militaire, d'avoir cherché à rendre aussi quelques grands gestes de la vie ouvrière et citadine. Toutefois on remarquera, et c'est la plus évidente caractéristique de ce tempérament épris d'action, qu'il s'intéresse surtout au mouvement, quel qu'en soit le motif, au mouvement des animaux — ses chevaux sont admirables — comme au mouvement des hommes. Les figures immobiles et sereines sont très rares chez lui.

Le Cyclone. — Dans ce petit Livre, qui est un grand livre, Jean Dolent a fait, une fois de plus, œuvre de justice et de beauté. — Un cyclone a détruit à demi le Musée du Luxembourg : que sont devenues les œuvres d'art? La résistance naturelle du marbre et du bronze a préservé la sculpture; la peinture a souffert. Mais le Cyclone est intelligent. Des tableaux ont été crevés, d'autres, éraflés seulement; d'autres, sauvés! Et l'intelligent, l'impartial Cyclone n'a rien respecté qui ne méritât la vénération des âges, rien atteint que n'attendît leur oubli. — Voilà le thème. — Hélas! le désirable désastre ne s'est pas produit, pas encore. Ce sera l'action lente, inévitable, du temps. L'écrivain la devance et, le programme qu'il lui propose, on peut sans excessive audace prophétiser que le temps l'acceptera. « A des époques régulières, écrivait dans *Amoureux d'Art* l'auteur du *Cyclone*, j'entends dire : On a récompensé tel peintre. Je n'entends jamais dire que l'on en ait puni. » C'est l'avenir qui dispose des seules enviables récompenses, des seules redoutables punitions. Jean Dolent parle au nom et avec la voix de l'avenir, et l'heure n'est pas lointaine où ce qu'il est courageux de dire aujourd'hui, où l'affirmation qui paraît aujourd'hui à plusieurs injuste ou imprudente sera la vérité reconnue de tous et que, personne ne la contestant plus, personne ne défendra. Il est donc probable que les lignes les plus « actuelles » de l'ouvrage, et, pour nous, dans le combat, les

plus saisissantes, sont périssables. Dolent le sait ; soucieux d'avenir aussi pour son propre compte, il réduit le « Cyclone » proprement dit et ce jugement des peintres aux proportions d'un épisode dans un ouvrage aux visées plus générales et plus hautes. « Je ne sors pas de mon sujet, a-t-il dit ailleurs, je reste dans la vie. » Le sujet de ce livre, comme de tous les livres de Dolent, c'est la vie, l'Amour. Plastique essentiellement, l'écrivain s'intéresse aux représentations plastiques de la vie. C'est pourquoi si volontiers il nous parle de peinture et c'est pourquoi il en parle si bien et si sûrement; mais il ne se contente pas de regarder les tableaux des autres. L'homme a vécu et se souvient; il vit et il voit. Du passé et du moment il parle, et les mots abondent, émouvants, incisifs, qui se gardent de tout dire pour nous permettre de sentir, selon l'âme que nous avons reçue, l'indexprimable. Il faudrait pouvoir citer... — Et pour revenir au thème ou au prétexte du *Cyclone*, n'aurais-je pas tort de persister à croire qu'elles soient condamnées à perdre bientôt leur intérêt vital les pages où l'écrivain « sauve », « érafle » ou « crève », selon leurs mérites, les tableaux du Luxembourg ? Après le Luxembourg il y a le Louvre. N'avons-nous pas à craindre d'y voir entrer les « crevés » ? Le scandale éternisé éterniserait l'actualité du pamphlet...

Memento. — L'entrée de l'*Olympia* et du *Déjeuner sur l'herbe*, de Manet, au Musée du Louvre, honore notre temps. Il y a eu des protestations...

Parmi les récentes expositions, dont je regrette de n'avoir pu parler avec quelques détails, je signale celles de M. Arthur Studd (galerie Bernheim jeune), des Peintres de la montagne (Cercle de la librairie), de M. William Thornley (galeries Georges Petit), de M. Armand Guillaumin (galerie Druet), de M. Henry Pailliard (galeries Graves), de M. Albert Marquet (galerie Druet), de Gustave Crank, l'auteur du Mausolée de l'amiral Coligny (Ecole des Beaux-Arts), de M. Pavill Elie (galerie Georges Bernheim), de M. Luigini (galeries Georges Petit), des artistes de la Société française de sculpture d'art (galerie Felix Cavaroc), de M. J.-J. Gabriel (galerie des Artistes modernes). Et je me contente, aujourd'hui, de mentionner *les Temples*, de M. F. Garas, me promettant de revenir prochainement à cette tentative d'un sincère artiste.

CHARLES MORICE.

ART ANCIEN

Alphonse Germain : *Les Clouet* (H. Laurens). — Teodore de Wyzewa : *L'œuvre peint de Jean Dominique Ingres* (Frédéric Gittler).

Il est difficile d'accorder au livre que M. Alphonse Germain vient de publier sur les **Clouet** une grande valeur documentaire. L'auteur s'est contenté de résumer les travaux de ses devanciers, et il ne semble pas s'être fait une idée très nette de la manière même des peintres qu'il étudie. Les tableaux qu'il attribue au vieux Jean Clouet

sont précisément les plus incertains, tandis qu'il laisse de côté le petit *François* d'Anvers et la *Charlotte de France* de la collection Agnew, pour lesquels aucun doute ne saurait exister à mon sens, les deux ouvrages étant de toute évidence de la même main, et le crayon du dernier se trouvant à Chantilly dans la série qu'on peut sans aucune réserve attribuer à Jean Clouet. M. Alphonse Germain, qui n'hésite pas à lui laisser le grand *François Ier* du Louvre, passe au contraire sous silence le petit portrait de ce prince et la miniature du même musée, laquelle a toutes les caractéristiques des charmantes effigies de la *Guerre Gallique* justement restituées au vieux Clouet par Henri Bouchot. Or Jean Clouet, dans ses dessins comme dans ses peintures, a une manière si personnelle qu'il est difficile de le confondre avec ses contemporains. La façon dont les yeux en particulier sont traités le rend immédiatement reconnaissable; et c'est ce qui m'incline à accepter l'opinion de M. Dimier lorsqu'il lui donne le portrait de *Claude d'Urfé*.

Je crains que, pour François Clouet, M. Alphonse Germain n'ait fait semblable confusion. Henri Bouchot a jadis émis l'hypothèse que l'Album de dessins vendu à la Bibliothèque Nationale par un sieur Lécurieux et qui aurait jadis appartenu à Benjamin Foulon, neveu de François, contenait un certain nombre de crayons de ce dernier et il lui attribuait une série de portraitures datées de 1558 à 1571. Pour séduisante qu'elle soit, cette hypothèse n'en est pas moins insuffisamment vérifiée, et il eût été nécessaire au moins de confronter ces crayons entre eux et avec ceux ordinairement donnés à l'artiste. C'est ce que n'avait pas fait Bouchot, ce que ne fait pas non plus M. Alphonse Germain. Pourtant, non seulement il n'est pas établi que tous les dessins classés un peu rapidement par Henri Bouchot sous le nom de François Clouet soient de la même main, mais encore leur examen semble indiquer immédiatement le contraire. Il suffit de regarder un instant le crayon de *Madame de Senoncourt* et celui de *Madame de Villeroy* pour éprouver de sérieux doutes. L'indécision augmente encore si l'on compare le *François de Coligny* ou le *Sieur du Gast* avec les crayons provenant de la bibliothèque Sainte-Geneviève, comme la petite *Marguerite de Valois* ou le *Charles IX*. Autant la facture des premiers est serrée et minutieuse, avec des traits incisifs jusqu'à la sécheresse, autant la facture des autres est souple; les cheveux sont traités par masses larges et le trait est gras. Pour les croire d'un même artiste il faudrait montrer comment il a pu passer de la première exécution à la seconde. Or la petite *Marguerite de Valois*, la *Marie Stuart* qui font partie de la série du Charles IX, remontent à 1563 et même 1560, tandis que le *François de Coligny* qui fait partie de l'autre série peut être daté de 1569. Il est impossible d'admettre que le même artiste ait

usé simultanément de deux manières si différentes, et si la série d
Charles IX est bien de Clouet, ainsi que nous en sommes assuré
indirectement par un document publié par M. Mazerolle, force est d
lui retirer presque tous les dessins de l'album Lécurieux. Mais que
serait alors le contemporain de François auquel on puisse faire hon
neur de ces effigies si fermes et si caractéristiques, le *Jarnac*, le *du
de Bouillon*, le *sieur du Gast* ? Jacques de Court ? Je ne veux pa
indiquer ici de nouvelles hypothèses, mais je pense qu'une étude d
ces dessins et de ceux de Chantilly que M. Alphonse Germain négli
trop, appuyée des indications de M. Gruyer qui fut là d'une grand
clairvoyance, eût aidé à trouver la solution de ce problème; j
regrette fort que l'auteur d'une monographie sur nos deux célèbre
portraitistes ne l'ait pas entreprise.

En tout cas, ce qu'il faudrait d'abord faire, c'est exhumer ces des
sins des cartons où ils sont ensevelis aux Estampes et à Chantill
pour les exposer publiquement soit au Louvre, soit ailleurs, et per
mettre ainsi les comparaisons nécessaires.

Il faut donc se résigner à considérer l'ouvrage de M. Alphonse Ger
main comme un livre sur un ensemble de peintres plutôt que sur
deux d'entre eux, et appliquer ce qu'il écrit aux artistes divers qui
ont été réunis sous le nom d'école des Clouet. Cette réserve faite et
elle est, hélas ! de trop d'importance, il est aisé de voir que M. Al
phonse Germain est homme de goût, et qu'il aime les œuvres dont
il parle. Je ne fais pas difficulté de reconnaître qu'il n'est nullement
nécessaire de mettre un nom au bas d'une peinture pour la goûter.
Mais la classification des œuvres aide singulièrement à la compré
hension d'une époque d'art, d'un artiste et des œuvres elles-mêmes.
C'est loin d'être une tâche inutile, et le critique ne saurait s'y sous
traire. Il y a néanmoins dans le livre de M. Alphonse Germain des
pages très remarquables; ce sont celles où l'érudition fait place à
l'appréciation d'art. En voici un exemple admirable, à propos du
crayon :

> Le crayon montre avec netteté ce que les brosses indiquent à peine ; ce
> qu'elles disent lourdement, il le conte ou l'évoque avec une grâce incompa
> rable. Le profane ne soupçonne pas la haute utilité de cet outil idéal, pas
> encore assez estimé. Le crayon ! mais il a d'inappréciables qualités, on
> serait tenté de dire des vertus. Entre les mains de l'artiste il est beaucoup
> plus obéissant que les brosses , la main le discipline et le dirige à souhait,
> tantôt l'appuyant sur le papier comme une pointe d'acier sur le cuivre,
> tantôt le faisant évoluer dans une savante stratégie, comme un pinceau
> léger.
>
> Demandez-lui des traits vigoureux, incisifs ou de suaves indications, de
> larges modelés, des contrastes puissants ou des accords d'analogues, d'im
> placables perspectives ou de vaporeuses évocations, employez-le à rétracer
> des drames lugubres ou de sereines visions, l'humanité ou la nature sous

leurs plus divers aspects, il n'est rien qu'il ne mène à bien si vous savez le conduire. Toutes les souplesses, toutes les fermetés, tous les charmes, il les possède, tous les modes d'exprimer, de l'alerte au majestueux, il les pratique, tous les effets, tous les caractères, il les reproduit avec une bonne volonté, un loyalisme que rien ne rebute. Il est Protée, il est fée. A certains moments, on le croirait partie intégrante de la main, sous les impulsions de l'esprit, il continue le travail des doigts. Il semble, tant persistent son zèle et sa docilité, qu'il veuille collaborer à l'œuvre de son maître, de son guide. De fait, il en épouse les ardeurs et la fièvre. les phalanges qui l'étreignent le sentent maintes fois frémir. Un imaginatif pourrait se surprendre à lui prêter de l'intelligence. La brosse tient de la truelle, elle permet des labeurs solides, mais restreints, le plus virtuose des peintres ne réussit pas toujours à la plier à sa volonté, et même quand il la maîtrise il ne la change pas en calame. La brosse est un serviteur, elle ne sera jamais un auxiliaire, un collaborateur. Le crayon a des secrets, que la brosse a toujours ignorés, pour nous initier à l'intimité des êtres et à l'en-dedans des choses. D'ailleurs en recouvrant de pâte une figure, on se sent entraîné à la matérialiser, même lorsqu'on se garde de la traduction étroite, n'use-t-on que de mines, on est porté naturellement, à moins de compter parmi les incorrigibles de l'analyse méticuleuse, à n'écrire que l'essentiel des formes. On exagère les mérites de la peinture parce que, seule, elle permet les vastes décorations murales et les scènes d'un cadre important. A la vérité, dans les formats ordinaires, le crayon (le noir, le sanguine comme le polychrome), s'il est manié par un maître, vaut la peinture et parfois l'emporte sur elle. Le crayon se prête à merveille à l'interprétation psychologique, car sa puissance évocatrice égale sa force expressive. Aussi les dessins des interprètes suprêmes de la physionomie suffisent-ils pour confirmer leur éminence. Ceux de Durer, de Leonardo, de Hans Holbein, de François Clouet de Ingres en fournissent de superbes exemples.

M. Teodor de Wyzewa vient précisément de publier l'**Œuvre peint de Jean-Dominique Ingres**. Et l'on y peut constater que le maître moderne est proche parent de ses devanciers du XVI^e^ siècle, non seulement par ses dessins, mais encore par ses peintures. Il sait comme nos premiers maîtres tirer de la ligne tout le parti possible pour rendre la forme d'un visage, Car la ligne n'indique pas seulement la limite des choses, mais aussi leur perspective. Je l'ai déjà dit ailleurs, un Clouet, un Quesnel en usent si merveilleusement pour tracer la courbe d'un nez, la perspective d'un œil que le visage tourne dans l'atmosphère avant que l'estompe ait commencé son travail. Ingres fait de même. Et ce parallélisme s'étend naturellement à la peinture. Ainsi que Corneille et que Clouet, Ingres procède sans empâtements ; sa facture est lisse et son modelé admirablement serré, sans excès d'ombres. Il se garde d'user des effets d'opposition de noirs et de lumières chers aux romantiques, et comme nos vieux peintres, il place son personnage en pleine clarté, n'ayant ainsi besoin que du minimum d'ombre.

Malheureusement, Ingres fut gâté par l'italianisme. Je ne pu
ainsi que le fait de M. de Wyzewa, tenir pour un chef-d'œuvre absc
du portrait le *Castiglione* de Raphaël au Louvre. Si l'œuvre a
grand air décoratif elle manque complètement, ainsi que je l'ai dé
à plusieurs reprises fait remarquer, de plénitude de formes,
franchise de modelé, de caractère. Je ne parle pas du coloris, qui e
nul. C'est une œuvre qui n'atteint que difficilement à la qualité d'
Sébastien del Piombo, et les portraits d'Ingres valent mieux. Ui
œuvre de lui indique d'ailleurs combien l'influence italienne eût
être néfaste pour le peintre français : c'est celle où le musicien Ch
rubini est représenté avec la Muse derrière lui.

Je n'ai jamais pu regarder cette peinture, écrivais-je jadis dans
Revue Bleue, sans ressentir la désagréable impression d'une dissonan
complète. Autant le portrait du compositeur est d'un saisissant relief, a
tant la Muse idéale est d'une plate convention. Ces deux figures synthét
sent bien les deux moyens contraires de poursuivre l'harmonie des forme
Les uns recherchent l'harmonie spéciale à chaque individu ; chaque no
veau modèle est un prétexte à découvrir un accord nouveau des form
dans chaque visage les lignes se rejoignent, se relient, se prolongent,
simplifient selon un mode unique, et leur art est ainsi aussi varié que
vie. Les autres, au contraire, les académiques, négligent l'accent individ
pour ne conserver que le caractère commun à tous les individus ; ils obti
nent rapidement un schéma qui leur permettra de supprimer toute obse
vation ; ils établissent un code de ce qu'en leur jargon profanateur ils app
lent la beauté, et qui n'est que la régularité, de ce qu'ils appellent le sty
et qui n'est qu'une mécanique stylisation, de ce qu'ils appellent l'art et q
n'est qu'un cliché. Ce code, qui empêche toute personnalité, n'a d'ailleur
même pas l'avantage de faire produire des œuvres d'une portée plus uni
verselle : car, par le fait même qu'elle prend son origine dans la vie, l'œuv
d'observation en conserve forcément et beaucoup plus sûrement les carac
tères généraux, à côté des caractères particuliers. Ingres, le père Ingres
n'a pas évité le péché académique : la Muse de Chérubini en est un de
exemples.

Mais il laisse des nus et des portraits qui suffisent à assurer déso
mais sa gloire. Ceux-ci surtout, et en particulier des effigies de fem
mes, de *M*me *de Senones* ou de *M*me *Devauçay*, vaudront à jamai
comme des chefs-d'œuvre incomparables. Dans le portrait d
*M*me *de Senones*, il reste plus purement français et s'il simplifie l
bel ovale harmonieux du visage, s'il marque avec une netteté admi
rable la courbe des yeux ou des lèvres, s'il modèle avec une simpli
cité incroyable le nez, c'est presque à la façon d'un Clouet, conse
vant comme lui le goût du détail serré des étoffes, des bijoux, encor
qu'il sache les tenir parfaitement à leur plan et ne pas diminuer l'in
térêt de la physionomie. Le portrait de Mme Devauçay, tout en ayan
les qualités les plus françaises, atteint pourtant à une portée plu

universelle. L'immobilité mystérieuse de l'expression, la simplicité de l'ordonnance des noirs, des gris et des blancs, le modelé sculptural des formes, la vie intense des yeux en font une œuvre qu'on peut placer à côté des plus prodigieuses effigies humaines, depuis le *Scribe accroupi* du Louvre. Mais on ne saurait classer les deux peintures d'Ingres par rapport l'une à l'autre : pour être d'une qualité plus sculpturale, le portrait de Mme Devauçay n'a peut-être pas tout le charme délicat du portrait de Mme de Senones, et l'on ne peut qu'aller tour à tour de l'un à l'autre, émerveillé par tant de merveilleuse beauté.

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Hans Brandenburg : *Erich Westenkott ;* Munich. E.-W. Bonsels. M. 4. — Karl von Perfall : *Um die Familie ;* Berlin, Egon Fleischel u. Cº M. 4. — Alfred Schmieden : *Die bühnengerechten Einrichtungen der Schillerschen Dramen,* vol. I; Berlin, ib., id. M. 2. — Max Messer : *Max Stirner* (*Die Literatur*, vol. 24); Berlin, Bard. Marquart u. Cº. M. 1.50.— Hans Ostwald : *Landstreicher* (Die Kultur, vol. 8); Berlin ib , id. M. 1.50. — Fernand Baldensperger : *Bibliographie critique de Gœthe en France ;* Paris, Librairie Hachette et Cie. — Sacher-Masoch : *La Czarine noire et autres contes sur la Flagellation,* trad. D. Dolorès ; Paris, Ch. Carrington, fr. 5. — Memento.

Erich Westenkott. — Ce livre de début nous ramène en plein romantisme. L'auteur s'est peu soucié de minutieuses descriptions de milieux bourgeois par quoi certains écrivains allemands contemporains sont parvenus à la notoriété. Les aspirations des petites gens, leurs soucis d'un bonheur médiocre, les joies de tous les jours dans un cadre étroit, voilà qui procure aujourd'hui aux romanciers de l'Allemagne nouvelle des sujets faciles et des revenus abondants. Le public lit complaisamment 1.200 pages où s'accumulent les détails les plus futiles sans que nulle action vienne corser le récit. C'est à ce genre essentiellement idyllique qu'ont abouti les meilleurs efforts des promoteurs de la fameuse *Heimathskunst*. M. Hans Brandenburg a conservé le cadre bourgeois, mais il y a introduit une personnalité ardente qui lutte avec les règles morales et qui succombe. On a voulu trouver dans *Erich Westenkott* toute l'impétuosité du jeune Gœthe et, de fait, il a quelque chose de werthérien cet enfant aux prises avec ses rêves et avec toute l'ardeur de sa naissante sensualité. Le style est tumultueux comme l'âme du héros qui se cherche. Disons tout de suite, et c'est ce qui nous fait insister sur ce roman, que la langue s'y montre parfaitement adéquate aux sentiments et aux passions dont l'auteur a voulu nous montrer les ravages. Il y a là une impétuosité et une ivresse de vivre qui culbutent le raisonnement le plus froid. Le jeune Erich est poète, naturellement. Les rêves de sa puberté, quand il erre à travers les campagnes, lui font concevoir un idéal de beauté, incompatible avec l'ordre naturel du monde. En compagnie

de sa sœur et des amies de sa sœur, il développe une sensibilité ma
dive qui aboutit à une sorte de folie érotique. Mais, là encore, c
son goût de la forme qui prend le dessus, et la contemplation d
femme nue suffit à réaliser son aspiration toute cérébrale. Privé
sa vision, après avoir dévoilé la déesse, il ne peut naturellement
mourir. Le *Henri vert* de Gottfried Keller, du moins dans la p
mière édition de ce livre, avait l'âme troublée de chimères identiqu
mais un esthétisme raisonné et une activité pratique ont raison
pires troubles.

M. Hans Brandenburg ne semble pas avoir vaincu la « mala
du siècle ». Son talent s'est employé à refaire une œuvre que cent c
quante ans de littérature auraient dû rendre impossible. Qui d
disait que les Allemands recommencent toujours au commencem
Ce peuple se tient à l'écart de toute évolution intellectuelle. Il sem
se complaire dans un éternel état de puberté.

§

Um die Familie. — Voilà un roman bien sage de la vi
province allemande. M. de Perfall excelle dans ce genre de littérat
Son héroïne amoureuse n'ira pas jusqu'à l'adultère et l'artiste,
de bourgeois, qui trouble ses sens, comprendra fort bien qu'elle
peut être à lui tant qu'elle n'aura pas brisé les liens sociaux qui l'
tachent à son milieu. La lutte se poursuit « autour de la Famille
L'auteur nous montre parents et amis ligués contre deux êtres in
pendants et il semble bien que c'est la société qui triomphe.

M. Alfred Schmieden a étudié la mise en scène des drames
Schiller, tels qu'ils ont été représentés au Théâtre National de Berl
De ses **Bühnengerechtliche Einrichtungen**, il ne n
donne provisoirement que *Guillaume Tell*. En fouillant les archiv
de la scène royale de la capitale prussienne, il a retrouvé les doc
ments fournis par Schiller lui-même à Iffland, alors directeur
théâtre. La première représentation de *Guillaume Tell* eut lie
Weimar le 24 mars 1804, mais avant cette date, Schiller avait d
correspondu avec Iffland et lui avait exposé en détail le sujet et
mise en scène de son œuvre, donnée à Berlin le 4 juillet de la mê
année. Pour nous, le principal intérêt de ce volume c'est son dern
chapitre. Nous y apprenons qu'il y a à peine plus de cent ans to
la régie du Théâtre national de Berlin se faisait en français.
français était la langue officielle dont se servait le personnel.
effet, toutes les descriptions de décors, toutes les indications
scènes écrites de la main d'Iffland et que nous communiq
M. Schmieden sont rédigées dans notre langue. Tel était alors enc
notre prestige que, pour jouer une pièce du premier poète drama

que allemand, une pièce *nationale*, il fallait lui donner une sorte de vernis étranger. Les temps ont bien changé !

§

Max Stirner. — Il convient de parler de temps en temps de l'idéologue anarchiste qui fit ce livre superbe et ennuyeux : *l'Unique et sa propriété*. Autrement, on serait tenté d'oublier encore une fois son existence et, dans cent ans, un nouveau John Henry Mackay serait forcé de le découvrir et d'en proclamer l'originalité. Certaines idées, certains ouvrages ont une mauvaise fortune naturelle. On croyait naguère mettre Stirner sur le même rang que Nietzsche et comme le public qui, au fond, n'est pas dépourvu d'un certain bon sens, ne voulait rien savoir, on eut recours à un moyen jugé infaillible : on lui mit sous les yeux les prétendus emprunts que l'un avait fait à l'autre. Vaine tentative ! Nietzsche ne fut pas amoindri et la renommée de Stirner resta stationnaire. Ce féroce individualiste avec ses manies de logicien choquait notre sensibilité. Plus qu'à son œuvre on s'intéressa à sa vie. Mais quand M. Mackay, après dix ans de recherches, ne put nous donner qu'une biographie grise et morcelée, on se détourna d'un personnage qui n'avait même pas l'étoffe d'un héros. Aujourd'hui Stirner est « classé » en Allemagne. En France, il intéresse encore M. Victor Basch, et ce n'est vraiment pas suffisant.

Pourtant *l'Unique et sa propriété* mériterait une place d'honneur dans les bibliothèques, à côté de l'*Oraculo manual* de Balthasar Gracian, non loin peut-être des *Soliloques sceptiques* de La Mothe Le Vayer. Mais aujourd'hui l'on se plaît à mettre des passions politico-religieuses même dans ses lectures et Stirner fut loué parce que l'on voulait à tout prix lui faire prendre rang parmi les prophètes de je ne sais trop quelle religion de l'avenir. Au point où il en est, il y a peu de chance que la « Société future » lui élève des autels. Mais le petit volume de Max Messer, qui contient tout ce qu'il faut savoir sur l'énigmatique pamphlétaire, suffira pour renseigner et sur sa doctrine et sur son existence obscure. C'est un pieux hommage, d'une piété un peu légère. Les éditeurs n'ont trouvé, pour illustrer cette monographie, qu'une médiocre composition de Sascha Schneider.

Landstreicher. — Cette étude sur les chemineaux allemands est pleine de détails pittoresques. M. Hans Ostwald connaît à fond l'existence des vagabonds de grande route, il a étudié leurs mœurs nous décrit leurs misères. Mais les œuvres d'assistance sociale ont également attiré son attention et il donne tous les détails souhaitables sur les colonies d'ouvriers, leur organisation et les progrès qu'elles font faire à la salubrité sociale en Allemagne.

§

M. Fernand Baldensperger nous a donné il y a trois ans un livre

abondant et plein d'idées neuves sur *Gœthe en France*. Il nous avai promis en même temps de livrer plus tard au public les matériau de son travail, notes et indications de sources qui eussent inutileme alourdi son exposition. Cette **Bibliographie critique de Gœth en France** vient enfin de paraître. Divisée en quatre parties q correspondent au plan de l'ouvrage initial : — *l'auteur de Werthe le Poète dramatique et lyrique; Science et fiction; la Personn lité de Gœthe* — elle se subdivise en chapitres et contient au tot 1892 indications bibliographiques. Mais, après chaque titre de liv ou d'article, l'auteur a pris soin d'indiquer en quelques lignes la pe sée de l'auteur qu'il citait, soit par un rapide résumé, soit en dét chant une phrase caractéristique. De plus, le travail a été compl et mis à jour jusqu'à ces derniers mois.

Le manuel de M. Baldensperger sera désormais un instrume indispensable entre les mains de tous les goethiens français. Peut-êt grâce à lui les journalistes et même les professeurs seront-ils pou sés à étudier mieux le grand écrivain et à imprimer, à son suje moins de sottises.

La Czarine noire. — L'emploi de bibliographe au *Mercu de France* oblige à parler de certains ouvrages au sujet desqu il vaudrait mieux garder un silence prudent. Le plus réce produit de la maison Carrington est de ceux-là. Qu'on tradu Sacher-Masoch, cela est parfait. Sa littérature n'est pas plus ma vaise que ce que l'on nous sert couramment. On a vu d'après l *Confessions* de sa femme que son existence aventureuse et ses abe rations peuvent fournir le thème à maintes dissertations. Ses cont sont en une certaine manière du Mérimée édulcoré. Cela est vr surtout pour cette *Czarine noire* qui ouvre un recueil de nouvelles fo honorablement traduites par M. Dolorès. Mais si le lecteur croit trou ver dans ces 400 pages un renseignement quelconque sur la flagell tion, il sera horriblement volé. On ne saurait réprouver avec assez violence la basse spéculation qui imprime à ce volume sa marq infamante. Malgré tous ses égarements, Sacher-Masoch méritait mieu que de figurer dans une collection qui s'intitule : « l'amour cru à travers les âges ».

§

Memento. — *Nord und Süd* (avril) publie une étude de M. von Oppeln Bronikowski sur *Stendhal* a qui l'on donne, ainsi que l'on avait coutum de faire pour Nietzsche il y a vingt ans, l'épithète de *ein Kaempfer gege seine Zeit*. L'historien Karl Lamprecht étudie l'évolution des premier « droits de l'homme » sur la terre allemande. Un beau portrait de Sinding dont le talent est analysé par M. Paul Elmer de Copenhague, accompagn ce fascicule.

Dans *Œsterreichische Rundschau* (1er avril) M. Richard Marie Werner fait connaître deux auto-biographies inédites de Hebbel.

Süddeutsche Monatshefte (avril), à côté de nombreux articles de politique et d'économie politique, donne une étude de M. Karl Voll sur Goya et une autre de M. L. Geiger sur Boerne, commissaire de police attaché au gouvernement du grand-duché de Francfort.

Das literarische Echo (15 avril) consacre deux articles à M. Otto Julius Bierbaum. M. I. A. Beringer analyse l'œuvre abondante et touffue du poète et M. Bierbaum se présente lui-même au public, dans une auto-biographie pleine d'humour un peu spécial. Un article de M. A. von Ende s'intitule : Schiller en Amérique.

M. Richard Schaukal fait paraître dans la *Wiener Abend Post* (30 mars) une étude sur Prosper Mérimée qui figurera en tête d'un volume de contes choisis du grand écrivain, qui paraîtra chez l'éditeur G. Müller, à Munich. M. Schaukal s'est appliqué surtout à faire connaître sous ses formes multiples l'œuvre abondante de Mérimée, que l'Allemagne ignore à peu près complètement.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Mark Twain : *Christian Science*, 6 s., Harper. — Lafcadio Hearn : *Kokoro*, 2 f., Collection Tauchnitz et traduction française par Mme Léon Raynal, 3. 50, Dujarric. — W. G. Blaikie Murdoch : *The Work of Arthur Symons, an appreciation*, 1s. 6 d., Gray, Edinburgh. — Henry-D. Davray : *La Littérature Anglo-Canadienne*, 1 f., Sansot. — W. F. Alexander and A. F. Currie : *New Zealand Verse*, 1 s., Walter Scott. — Lawrence Mott : *The White Darkness*, 1. 50, Outing Pub. Cy., New York. — Memento.

Mark Twain vient de consacrer un livre de 360 pages à ce qu'on appelle en Amérique **Christian Science**. L'ouvrage est en deux parties : dans la première, écrite en 1899, l'auteur discute à sa manière la prétendue doctrine émise par Mrs Eddy. Il plaisante, tout en prenant au sérieux, un peu trop au sérieux vraiment, les fariboles de la papesse ; dans la seconde partie, Mark Twain présente la fondatrice-pontife de la religion nouvelle et il expose, d'après les propres écrits de la dame et d'après la formidable organisation qu'elle a créée, ce qu'est en réalité la **Christian Science**. A part son extraordinaire don pour les affaires, son avidité pour l'argent et le pouvoir, Mrs Eddy semble être une de ces démentes dont la place serait dans un asile d'aliénés. Les aliénés mystiques sont nombreux dans tous les pays, et personne ne sait ce qui l'attend. Si nous ne connaissons pas d'adeptes français de la doctrine nouvelle, nous avons du moins d'autres formes de folie religieuse. Dans le continent qu'ignorent les livres saints et où les saintes vierges dédaignent d'apparaître, les guérisons de Mrs Eddy remplacent les miracles de Lourdes et de la Salette. Tous ceux qui de l'autre côté de l'Atlantique avalent les calembredaines de la soi-disant divine toquée, avaleraient avec la même béate sottise les billevesées mystico-com-

merciales des exploiteurs d'apparitions. Ce nouveau livre de Mark Twain est extrêmement amusant et instructif, outre qu'il démontre qu'en tous les temps et dans tous les pays la race innombrable des gobeurs ne peut vivre sans la foi aux impostures les plus grossières et les plus risibles.

§

Le style de Pierre Loti est pour une grande part dans le charme de ses œuvres. C'est par le choix des mots et la musique des phrases qu'il évoque à nos esprits les beautés des contrées lointaines qu'il nous révèle. Il en est de même de Lafcadio Hearn. Les livres merveilleux que cet occidental, fils d'un Irlandais et d'une Grecque, a écrits sur le Japon, qu'il habita quinze ans et où il se fit naturaliser, valent pour moitié au moins par leur style. C'est dire assez quelle difficulté ils offrent à la traduction. Mme Léon Raynal a publié récemment une version française de **Kokoro**, qui parut en anglais en 1896. On ne trouve pas, dans le travail de Mme Raynal, les grossiers contresens qui défigurent un grand nombre des traductions que de téméraires ignorants osent perpétrer, mais si l'on compare le texte de Lafcadio Hearn à la version française, on ne retrouve pas dans celle-ci le charme de l'original. Alors que l'auteur emploie une série de phrases courtes, la traduction les réunit avec des relatifs fatigants; parfois aussi la simplicité précise de la phrase, ou sa signification prolongée par delà les mots disparaissent en français et donnent une impression différente, comme dans les deux exemples suivants : And as she sang those who listened began to weep silently ce qui est rendu dans la version française par : tandis qu'elle chantait, des larmes, peu à peu, coulaient silencieuses de tous les yeux — my heart plaintively seeking for something never there ; mon cœur qui s'efforçait, en une sorte de vague tristesse, à se remémorer des choses qui ne furent jamais. De plus est-il exact de traduire : she sang as only a peasant can sing, par : ce n'étaient pourtant que ceux (chant et voix) d'une paysanne? Ou encore : « she wasugly » par « affreuse de visage », « penetrating » par « ineffable », « a tenderness invisible » par « une sensibilité, » « untaught » par « inconsciente », « it varies » par « se transforme », « deeper » par « plus large, » « larger » par « plus profond », « grief » par « colère » etc. ? Il manque en outre au volume français « The Nun of the Temple of Amida » et l'appendice.

§

Le nom de Mr Arthur Symons est familier aux lecteurs des revues françaises ; de nombreux fragments de ses œuvres ont été cités par les critiques pour justifier leur admiration ; depuis quelque temps grâce à la fougueuse activité de Louis Thomas, on n'ouvre pas un

périodique sans y trouver la version française d'un essai, d'un poème ou d'une nouvelle d'Arthur Symons ; il y a quinze jours, nous signalions la publication par Floury du livre de Symons sur Beardsley ; de Bruges, Arthur Herbert annonce l'apparition prochaine de plusieurs volumes de Symons, traduits par Edouard et Louis Thomas. M. Stuart Merrill va publier dans *Antée* une étude sur la poésie d'Arthur Symons ; ailleurs, paraîtra une étude d'ensemble, et ces hommages sont bien dus au poète et au critique qui a fait connaître à ses compatriotes la plupart de nos contemporains français : Zola, Anatole France, Huysmans, Catulle Mendès, Verlaine, Mæterlinck, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, sans compter Balzac, Banville, Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Maupassant Daudet, Rimbaud, Laforgue, Mallarmé, Rodin, Gustave Moreau et tant d'autres. Voilà plus de vingt ans que Mr Arthur Symons écrit et ses œuvres lui ont valu la louange de Browning et de Walter Pater, de George Meredith, de George Moore, de William Archer, etc. Et maintenant un de ses admirateurs, Mr W. G. Blaikie Murdoch, lui consacre un excellent petit ouvrage : **The Work of Arthur Symons, an appreciation**, qui est un digne hommage rendu au noble et pur talent de Mr Symons.

§

Il existe une littérature anglaise en dehors du Royaume-Uni, et les colonies britanniques apportent une importante contribution à la gloire de la langue maternelle. Les Indes ont donné Kipling, dont *les Livres de la Jungle* sont d'inoubliables productions, mais l'Anglais ne fait que passer aux Indes et il est rare qu'il ait le temps de s'imprégner assez de la contrée pour servir de truchement à ses beautés. Il en va tout autrement du Canada, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, où des familles s'enracinent pour peupler la colonie avec leur progéniture. Dans **la Littérature Anglo-Canadienne**, l'auteur a énuméré sommairement les écrivains du Dominion se servant de la langue anglaise, dans l'espoir que le lecteur pourra juger de la part importante qui revient à ce pays où la littérature n'est guère cultivée depuis plus de cinquante ans. Plus jeunes encore sont les colonies australes, et plus originale serait peut-être leur production littéraire. L'Australie compte, à part la génération présente, deux grands poètes : Adam Lindsay Gordon et Henry Kendall, et l'on a publié déjà un bon nombre d'ouvrages (recueils, anthologies, etc.), sur les écrivains australiens. Bien que voisine du continent australien, la Nouvelle-Zélande possède déjà sa littérature particulière ; on s'y adonne surtout à la poésie, comme en fait foi le volume de **New Zealand Verse**, contenant cent soixante-quinze poèmes recueillis par W.-F. Alexander et A.-E. Currie. Ceux-ci, dans une excellente introduction,

exposent les débuts et font entrevoir les développements possibles d'une littérature néo-zélandaise. Ecrivains et poètes ont à leur portée des sources uniques : les paysages tout particuliers de l'île et les récits légendaires et mythologiques des Maoris. Il y a peu de pièces parfaites dans le recueil qui nous est offert ici, mais la plupart des cinquante-cinq poètes représentés possèdent des dons fort remarquables ; ils ont pour la nature et l'humanité l'émotion poétique, la sensibilité instinctive, la sympathie profonde qui leur font trouver de beaux accents lyriques et des images heureuses. « Il viendra un temps où la Nouvelle-Zélande s'assurera une place parmi les nations non seulement à cause de ses exportations de laine et d'or, de sa richesse en chevaux et en joueurs de foot-ball, mais aussi en raison de ses contributions aux arts et aux sciences. » Quand la population immigrée se sera complètement enracinée et adaptée, quand, aux premières générations de pionniers, auront succédé des descendants vraiment zélandais, quand le labeur de tous aura créé une nationalité néo-zélandaise, ce temps sera proche. Ce développement littéraire, dans les colonies anglaises, est parallèle à leur développement politique indépendant, et, dès maintenant, il est intéressant de le surveiller dans ses productions directes ou dans celles qu'il inspire. C'est à ce dernier titre qu'il convient de signaler les récits de Mr. Laurence Mott réunis sous le titre de **The White Darkness**. Les « ténèbres blanches », ce sont les immenses étendues septentrionales sous les neiges de l'hiver, au Canada, à travers lesquelles les personnages, étrangement laconiques, Indiens, trappeurs et agents de la police montée, jouent avec une tragique simplicité les drames sauvagement farouches ou héroïques de leur dure existence. Sous ces esquisses à grands traits, une émotion profonde se dissimule, et sous les visages impassibles de ces « hommes de sang et de fer » on sent les larmes et le rire. Quand Mr Laurence Mott se sera débarrassé de quelques défauts techniques, nul doute qu'il ne donne de très puissantes œuvres.

Memento. — La collection Tauchnitz publie un des plus beaux livres de Lafcadio Hearn : *Kokoro ;* souhaitons que les autres suivent. Signalons aussi, en deux volumes, *The Whirlwind*, par Eden Phillpotts ; du même, en collaboration avec Arnold Bennett : *The Sinews of War ; The Pointing Finger,* par Rita, et *The Diamond Ship*, par Max Pemberton.

Le numéro d'avril du *Bibelot,* que publie à Portland Maine, U. S. A., Mr. Thomas B. Mosher, contient une sélection de courts poèmes et d'épigrammes de Walter Savage Landor, un choix de strophes immortelles que l'âge ne peut flétrir ni que l'habitude ne parviendrait à banaliser.

Maxime Gorki publie, dans le numéro d'avril de la *Monthly Review*, quelques belles pages sur *New York, the City of the Yellow Devil,* l'épithète de « diable jaune » étant appliquée à l'or, et, dans la même revue, Mr. George A.-B. Dewar expose et discute lucidement la question du *Ruskin Copyright.*

The Bookman d'avril contient un article sur le romancier A.-E.-W. Mason et une étude spéciale, copieusement illustrée, sur Henry Fielding.

Dans l'*Athenæum* du 13 avril, Mr. W.-F. Prideaux publie un curieux article bibliographique sur un exemplaire d'une édition peu connue des *Contes de ma Mère l'Oye*, de Perrault.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

La nouvelle Ecole. — Le modernisme !... Les modernistes !... A toute heure, partout, ces mots sont prononcés soit avec ironie, soit avec enthousiasme, soit avec curiosité. Et les littérateurs ne sont déjà plus seuls à parler du modernisme et des modernistes. Un libraire madrilène vient de publier un *Catalogue d'œuvres modernistes*, ce qui prouve que, pour le public qui lit, le mot est devenu familier. Il est vrai qu'on trouve dans ce catalogue des noms d'écrivains comme Blasco-Ibanez, Bobadilla, Morote, Benavente, Corton, Dicenta, que, jusqu'ici, les poètes novateurs ne s'étaient pas avisés de réclamer ni paternellement, ni fraternellement. Mais, enfin, ce catalogue, malgré ses erreurs, et l'on pourrait même dire par ses erreurs, est une preuve que, suivant l'opinion générale, le modernisme existe, et, en même temps, que personne ne sait exactement en quoi il consiste.

D'autre part, le nom de moderniste s'est converti dans la presse en un mot de dédain qui froisse l'amour-propre des jeunes qu'hier encore on appelait décadents.

Le moment nous a donc semblé très opportun pour tâcher d'éluci der la question, en recherchant ce qu'est réellement le modernisme et quels sont les vrais modernistes. Seulement, en pareil cas, un critique se sent toujours perplexe quand il s'agit pour lui de choisir le meilleur moyen de mettre le public au courant de ce qui l'intéresse. Comment procéder, en effet, pour éclaircir ce point ? Si nous étions sûr de pouvoir écrire aujourd'hui une œuvre qui eût, pour notre actuelle évolution, une importance documentaire égale à celle qu'eut *la Question palpitante*, de Mme Pardo-Bazan, pour le Naturalisme, nous essayerions volontiers de l'écrire. Malheureusement, personne, jusqu'à aujourd'hui, n'a prouvé qu'il connût à fond les bases de la littérature moderniste.

Au lieu de parler pour notre propre compte, nous aurons donc recours à tous ceux qui considèrent avec intérêt les diverses phases de la vie littéraire, et à eux tous, qu'ils soient jeunes ou vieux, qu'ils soient conservateurs ou révolutionnaires, nous demanderons leur opinion sur le sujet qui nous occupe.

Ce que nous nous proposons, c'est de faire une enquête comme celles que font parfois les revues parisiennes, et pour cela nous posons à chacun des écrivains et des artistes qui lisent *El Nuevo*

Mercurio en Espagne et en Amérique, les questions suivantes :

1° Croyez-vous qu'il existe une nouvelle école littéraire, ou une nouvelle tendance intellectuelle et artistique ?

2° Quelle idée avez-vous de ce que l'on appelle modernisme ?

3° Quels sont parmi les modernistes ceux que vous préférez ?

4° En un mot, que pensez-vous de la jeune littérature, de l'orientation nouvelle du goût et de l'avenir immédiat de nos lettres ?

A ces questions ont déjà répondu quelques écrivains notables, de sorte qu'aujourd'hui nous pouvons offrir à tous ceux qui, en France, suivent avec intérêt l'évolution littéraire espagnole, les premiers documents du grand procès actuel.

La première lettre que nous avons reçue est de Mme Pardo-Bazan et dit ceci :

1° Je crois qu'incessamment se produisent non pas de nouvelles écoles fermées, mais bien de nouvelles tendances littéraires, fruit soit des individualités puissantes, soit des courants du sentiment général. La littérature ne reste jamais stagnante, encore qu'elle puisse tomber en décadence, ou subir parfois des altérations regrettables.

2° Le *modernisme* (en littérature) n'est pas bien défini. Sont *modernistes* des écrivains de tempéraments opposés. Le mysticisme est *moderniste* et *moderniste* est aussi ce qu'on appelle en France la *rosserie*. Je ne vois pas très bien le modernisme en tant que phénomène du développement littéraire en ces vingt dernières années. Ce que je vois mieux, ce sont ses manifestations dont quelques-unes m'intéressent beaucoup. Je crois qu'en somme ensemble le modernisme est une prolongation et une réaction du romantisme.

3° Quels sont les modernistes que je préfère ? Je n'en sais rien, car il m'est très difficile de classer sous cette étiquette les poètes et les romanciers espagnols qui, à mon avis, donnent les meilleures espérances. — Si la question se rapporte aux écrivains étrangers, la difficulté augmente encore. Mes auteurs favoris étrangers ne sont pas modernistes, à moins qu'ils ne le soient à mon insu. Tout n'est qu'incertitude.

4° Comment vous dire en un mot ce que je pense de tant de choses : « la jeune littérature, l'orientation nouvelle du goût, l'avenir immédiat de nos lettres » ?... Thèmes vastes, conjecturaux, complexes... qu'on peut seulement aborder en des livres... J'ai peu de goût pour le métier de Cassandre, pour la prophétie que l'évolution secrète et forte de la réalité dément à chaque instant... Et cette façon d'apprécier la littérature, comme la force des taureaux, suivant le nombre des années, est une chose qui ne me plaît pas. Littérature jeune !... La jeunesse, en art, c'est la force, c'est le brio, c'est l'ardeur, c'est la nouveauté. Qu'importe tout le reste ? Tolstoï, par exemple, était encore jeune lorsqu'il écrivit certaines pages de *Résurrection*, bien qu'il eût déjà une barbe d'anachorète.

Puis, c'est le déjà célèbre poète Manuel Machado qui nous écrit :

A votre aimable invitation, mon cher Gomez-Carrillo, je ne puis pas ne

pas répondre et dire son fait à la critique. Il y a chez nous beaucoup d'écrivains, je ne dirai pas modernistes, mais modernes, qui n'ont rien autre de commun que de ne se ressembler en rien les uns aux autres. Le caractère, donc, de notre actualité littéraire, c'est l'anarchie, l'invidualisme absolu.

Tous, il est vrai, ont renoncé aux formes de la vieille rhétorique ; mais influencé chacun par des tendances distinctes, venues pour la plupart de France, ou bien livrés à leur propre tempérament, ils suivent des sentiers complètement différents, sans avoir créé d'école, sans prétendre non plus la créer et, qui plus est, médisant de toute école artistique, excommuniant d'avance tous les fidèles à venir. Il est évident que, malgré eux-mêmes, les plus forts ou les doués d'une moralité plus accusée ont entraîné derrière eux un certain nombre d'imitateurs plus ou moins désorientés par la versatilité de leur modèle. Vous-même, qui êtes parmi les premiers, vous avez exercé une puissante influence sur presque tous nos chroniqueurs et sur un bon nombre de poètes.

Un fait général est cependant à signaler dans la littérature espagnole moderne : elle est plus personnelle, plus intime, plus humaine qu'elle ne l'a jamais été. Il semble que tout écrivain n'a plus qu'une seule préoccupation : le style au sens exact du mot, au sens où « le style, c'est l'homme » ; et voilà pourquoi tous songent à être eux-mêmes, rien qu'eux-mêmes et à se créer un style personnel. Cela les conduit très souvent à la pose et même à l'extravagance, mais le défaut n'est plus, fort heureusement, de vouloir ressembler aux bons modèles. Ceci marque un grand pas quant au fond. Quant à la forme et à l'art, le progrès est encore plus sensible.

La prose castillane qui était arrivée à son apogée — apogée admirable — aux mains de Quevedo et de Hurtado, était morte ensuite, une fois livrée aux générations suivantes, et jamais, en Espagne, on n'avait plus mal écrit qu'il y a dix ans... Et maintenant, pardonnez la réclame que je vais vous faire ; mais la vérité passe avant les convenances. Les premières chroniques et nouvelles de vous qui se lurent à Madrid furent la révélation d'une nouvelle renaissance de la langue. Agile, aisée, ailée, votre prose montra à vos lecteurs que le castillan peut sauter et courir, fluide et léger, en phrases admirablement rythmiques et douces, libre des fers classiques, conforme à de nouveaux états d'esprit et à de modernes cérébralités. Vous fûtes le premier, et beaucoup vous ont suivi : les uns au pied de la lettre, d'autres sans vous copier, tous en vous admirant.

Aujourd'hui, chez nous, le roman, et la prose en général, peut s'enorgueillir d'écrivains modernes comparables aux meilleurs de France : Valle, Inclan, Azorin, prosateurs *sui generis*, de personnalité bien marquée. Je ne parle pas de Baroja comme prosateur ; mais on ne peut pas nier qu'il est un grand romancier et, qu'au milieu de sa négligence il a rompu, lui aussi, avec l'antique lourdeur. Dans le journalisme, les noms de Bello, Salaverria, Augusto Vivero, Julio Camba font lire avec plaisir la chronique d'actualité, et donnent de la valeur à la feuille quotidienne. Un peu en arrière sont restés, mais avec plaisir se voient encore ceux de Bueno, Castro, Maeztu, que le journalisme politique et de parti a obligés à écrire trop et très vite.

Au théâtre, genre plus intéressé, Benavente a trouvé des imitateurs parmi lesquels se signale par son assiduité Linares Astray.

Dans d'autres genres, Rusiñol, le grand peintre, et Silverio Sanza, u épicurien et un cynique, sont deux puissantes personnalités.

Mais la plus exaltée et la plus inquiétante personnalité parmi nos per seurs reste encore celle de Miguel de Unamuno, qui a imprimé sa marqu sur une foule d'esprits, rare mélange de nature et de paradoxysme, de my ticisme et de pratique de la réalité, de ferveur et de scepticisme, unique é Espagne et si absolument espagnol, cependant.

En poésie la lutte que les jeunes eurent à soutenir fut plus acharnée peu être. Les moules étaient plus durs, et les rompre (cliché fin du siècle der nier) ne se fit pas sans peine. L'exemple donné en France a été, cependan très profitable, et aussi celui de l'Amérique. Nous avons eu ici des parna siens et des symbolistes, comme là-bas, sans que personne parût s'en dou ter ; et de tout cela, il n'est resté, comme là-bas, que les rares personna lités fortes qui ont résisté à l'épidémie moderniste, et qui prenant ce qu'ell ont cru bon de chaque tendance, ont réussi à se fixer et à se maintenir int grales, avec leur marque propre, sans avoir de commun entre elles ric autre que la liberté conquise sur la vieille rhétorique quant au rythme à la rime, sur la vieille esthétique codifiée quant à l'exécration de tout école, de toute chapelle.

Dario prit alors ses quartiers de noblesse, et aujourd'hui, chacun reconnaît pour le maître de la forme. Du reste, c'est lui qui a fait connaît la poésie européenne à la langue castillane, et il a de nombreux in tateurs.

Villaespesa, un d'annunzien de pure race, domine la musique du vers il fut des premiers à se consacrer aux nouveaux rythmes, des premiers se soulever contre le classicisme et à vaincre dans la lutte.

Juan Ramon Junenez a sa flûte — comme Salvador Rueda a sa guitar — une flûte mélancolique, monstrueuse, mais très originale et très sienne

Marquina, dur en la forme, mais très maître de la langue, attaqu vigoureusement, au début, tous les maniérismes, et préconisa le plain char de la nature et de la vie. Cependant, et sans perdre cette note caractéris tique, il a cultivé son verger de telle sorte qu'il en a fait un jardin artis tique. Il est indubitablement un des premiers poètes de notre temps. Il sai beaucoup et sent bien. Il n'a pas de disciples, mais il vaut, à lui seul toute une école.

Pour vous, qui connaissez tant Francis Jammes, les vers de Perez d Ayala ne peuvent offrir aucune nouveauté. Cependant le fait d'avoir impor té en Espagne les très modernes poésies française et belge, en conservan la pureté du langage, est d'un indiscutable mérite. Toutes les renaissance littéraires ont pour cause l'influence étrangère. D'abord c'est l'influence d l'Italie, puis de l'Allemagne ; et aujourd'hui, c'est celle de la France qu nous subissons.

Trois poètes délicats, discrets, et grands artistes de la rime : Godoy Carrere et Ortiz de Pinedo.

Diaz Canedo, Mesa et Fabra : trois admirables « dilettanti ». Le dernier original et négligent, chante sa propre vie avec une aimable ingénuité Canedo ressuscite les mélodies primitives à un point de vue moderne.

Zayas est le dernier des parnassiens, le Heredia espagnol, absolumen impersonnel et maître de la forme.

D'Antonio Machado je répéterai, ni plus ni moins, ce que d'autres ont dit : qu' « il est le poète rêvé, très profond et très tendre. Le charme de la forme cadencée et correcte à la fois n'enlève rien à l'intérêt du fond plein de sentiment et de naturel palpitant. »

Moi...

Moi, je vous serre bien cordialement la main et vous prie de me conserver toujours votre bonne amitié.

La troisième et dernière lettre de cette première série est du publiciste M. Manuel Ugarte. La voici :

1° A toutes les époques, il y a eu une « nouvelle école littéraire » et une « nouvelle tendance intellectuelle et artistique », car l'évolution est la condition même de l'existence et de même que chaque siècle est gros de celui qui le suivra, chaque forme momentanée de l'idéal donne naissance à une petite révolution qui fait loi jusqu'au moment où elle est supplantée par une autre. A ce point de vue, on peut dire que rien n'est durable et que tout est éternel. Il y a toujours dans ce que nous construisons des éléments de ce que nous démolissons. La vie est un système de molécules qui s'entredévorent sans altérer la composition de l'ensemble. Il est aussi impossible de remplacer les matériaux que de les détruire, et chaque génération ne fait que les combiner à sa façon.

D'autre part, une littérature est le produit d'un état social et d'une conscience collective. De là vient que, dans tous les pays — je parle des grands groupes définitivement organisés — s'observent successivement les modalités littéraires qui correspondirent aux diverses vicissitudes de leur histoire. Chacune d'elles fut une « nouvelle tendance intellectuelle » relativement à l'antérieure.

2° Voilà pourquoi le mot « moderniste » ne devrait pas s'employer pour désigner une école déterminée, mais bien pour délimiter une situation passagère et commune aux divers mouvements. Tout groupe sera le dernier par rapport à celui qui le précède, tant qu'un nouveau n'aura pas paru. Les romantiques furent « modernistes » pour les classiques ; les parnassiens le furent pour les romantiques ; les décadents, pour les parnassiens ; et nous, les partisans de l'art social, nous le sommes pour les décadents.

Mais, acceptant cette dénomination et répondant à la question, il est évident que, bien que tous soient ou aient été « modernistes », ce mot s'emploie aujourd'hui plus communément pour désigner un mouvement de transition né à la mort du décadentisme.

Il me faut déclarer ici que je ne condamne pas en bloc les tendances de cette dernière école. Dans la préface de ma *Joven literatura hispano-americana*, j'eus l'occasion de reconnaître publiquement les services qu'elles nous a rendus. Elle fut le résultat de la mentalité d'une génération qu'on peut situer entre 1880 et 1890, et elle nous révéla quelques modalités inconnues. Tous les jeunes lui doivent quelque chose. Mais ce mouvement passa, comme était passé le moment de désorientation morale qui lui avait donné la vie.

3° Les écrivains « modernistes » que je préfère sont ceux qui se rapprochent le plus de la nature.

4° Envisageant l'avenir, il me semble que la moindre des choses que l'
puisse demander au *Modernisme,* c'est d'être *Moderne* et de traduire l
sensations qui font battre le cœur de nos contemporains. L'espèce a pr
possession de ses muscles et fait un prodigieux effort pour détruire le la
et le mal (qui sont des restes de barbarie) sous toutes leurs formes (maladi
haine, ignorance, vice, injustice, etc.), et pour réaliser enfin ses lumineu
destins. De sorte qu'à une époque d'épuration et de raisonnement doit co
respondre une littérature sévère, universelle et humaine.

Dans mon prologue au dernier livre de Salvador Rueda et dans un ar
cle de *la Lectura,* de Madrid, intitulé « Les raisons de l'art social », j
dit quelle est, à mon avis, la nouvelle orientation littéraire. Nous nous dir
geons vers un état social dans lequel l'écrivain sera le véritable guide d
collectivités. La vérité, c'est de la beauté en action, et nous devons répan
dre de la beauté sur la vie. Nous sommes les particules les plus vibrant
de notre époque, et nous devons exprimer et traduire en rêve ses véritabl
inquiétudes. Nous voulons descendre par la sincérité jusqu'aux racin
mêmes de l'âme pour découvrir de nouvelles sources d'hallucination et d'e
chantement. Voilà pourquoi nous nous efforçons de ne pas sacrifier le fon
à la forme, ni la forme au fond. La devise ne peut pas être plus claire
offrir le meilleur vin dans la coupe la plus impeccable.

Comme en Espagne ceux qui répondent aux enquêtes sont ass
rares, je n'espère pas poursuivre la mienne au delà de deux chron
ques. Puis, en nous basant sur les opinions exprimées et les œuvr
modernistes qui nous auront été signalées, nous tâcherons de déco
vrir ce qu'est, en réalité, la nouvelle école littéraire espagnole.

E. GOMEZ-CARRILLO.

LETTRES PORTUGAISES

Roman historique et Romantisme. — De l'*Arco de Sant'Anna* de Garrett l'*Amanhan* d'Abel Botelho. — J.-A. d'Oliveira Mascarenhas : O *Trovador da In fanta,* roman ; Viuva Tavares Cardoso, Lisboa. — L'églogue. — *Les Douz d'Angleterre* de Theophilo Braga. — Deux romanciers brésiliens.

La prépondérance du roman dans nos littératures date, à n'en pa douter, du Romantisme. Je ne sais si l'on s'est avisé du rappro chement à faire entre les idées qu'entraînent les deux termes ; mais si l'on veut bien observer que le retour aux traditions nationale innové par les écoles littéraires du XIX^e^ siècle à son aurore motiv la naissance du **genre historique,** on verra que l'absence de reli gion dans l'esprit moderne empêcha uniquement peut-être Walte Scott de présider à une renaissance de l'épopée, et que *les Martyrs* d Chateaubriand ne furent qu'une erreur d'époque. Toute épopée, e effet, assemble des éléments de folk-lore et se donne pour mission d confondre avec la foi religieuse le sentiment national. Ce dernie seul pouvait, en dehors du lyrisme personnel, animer les création de l'art romantique : le dogmatisme agonisait et ne pouvait êtr qu'une exception individuelle.

Quand, au cours du siège de Porto, en 1832, Garrett ébauchait, selon l'exemple de l'auteur d'*Ivanhoe*, son beau roman historique **Arco de Sant'Anna**, où revit pittoresquement l'époque tumultueuse de Don Pedro Ier, amant de la malheureuse Inès de Castes, le génial écrivain avait senti l'impérieuse nécessité de féconder l'art au souffle de l'âme ancestrale. Son œuvre en même temps incarnait une pensée d'actualité. En peignant la lutte des châteaux et des villes contre l'hégémonie royale pour la revendication de leurs garanties séculaires, il donnait à son récit une signification politique, et devançait, par là même, l'évolution d'un genre, que l'on devait bientôt condamner à la déchéance, en lui enlevant tout intérêt, hormis celui du décor. D'autre part, le fait observé, vécu, devait fatalement se substituer au fait reconstruit, imaginé. L'histoire naturelle et sociale succède aux fantaisies plus ou moins archaïques des déterreurs d'annales. D'Alexandre Dumas à Balzac il semble que la transition soit dure. Camillo Castello Branco eut le rare mérite de la découvrir et de jeter le pont qui mène de l'ultra-romantisme au réalisme, en cultivant tour à tour l'un et l'autre, au gré de sa verve inépuisable.

La même chaleur de style et d'intrigue anime *le Crâne de la Martyre*, qui est un récit à la Frédéric Soulié, et *la Brésilienne de Prazins*, qui détaille des mœurs et des travers contemporains.

Dès l'avènement de l'Ecole de Coïmbre, tout ce qui demeurait encore d'outrance conventionnelle s'efface ; chez Eça de Queiroz, chez Fialho d'Almeida, le romancier devient un peintre, passionné tantôt de nuances, tantôt de couleurs crues, au gré de son tempérament. Et ce peintre, entraîné malgré lui par les tendances de sa race, se laisse aller bien souvent à redevenir un caricaturiste. C'est un critique social.

Que nous voilà loin de *l'Arco de Sant'Anna !* Non pas tant, si l'on envisage la thèse d'idées que cette histoire met en scène. Avec *Amanhan* d'Abel Botelho, apparaît le souci d'une *action pensée ;* il y a double création positive, tant par l'observation scrupuleuse d'un milieu donné que par l'exposé d'un problème inclus à ce milieu, et que l'affabulation doit résoudre.

Avec Carlos Malheiro-Dias nous retournons du roman social au roman historique ; mais ce dernier nous revient enrichi de toute l'opulence de détails et de documentation reconnus nécessaires au premier.

Chose curieuse. L'esprit portugais semble répugner à faire du roman autre chose qu'une œuvre de passe-temps, agrémentée de détails idylliques ou décoratifs.

Chaque fois qu'un haut débat de croyance ou de sentiment s'impose à ses méditations, il réclame le vers, et nous aurons eu, dans le dernier quart du XIXe siècle, ce spectacle peu banal d'une résurrec-

tion de l'épopée en Portugal au bénéfice de l'Humanitarisme. Ampl
sereine, et de portée universelle en témoigne *la Vision des Temp*
de Théophile Braga, et, pour être trempés de fiel juvénalesque, l
poèmes de Gomes Leal, de Guerra Junqueiro n'en essaient pas moi
de dresser, sur l'appui scientifique d'une foi rédemptrice, une arch
tecture épique. Les uns et les autres ont poétisé des sujets que no
réservons de plus en plus à la prose, et ils n'ont dû d'y réussir qu
la chaleur de leur exaltation en quelque sorte religieuse.

Nonobstant, le genre spécialement historique, illustré là-bas pa
Herculano, Rebello da Silva, Andrade Corvo et surtout par Arnal
Gama, ne fut jamais totalement abandonné; le peuple portuga
aime entendre rappeler les fastes de son passé, et il est toujours po
sible d'extraire d'entre les vieilles chroniques lusitaniennes de to
chantes histoires d'amour. Ainsi, le Roman, en ce domaine, évol
parallèlement au théâtre.

Par son **Trovador da Infanta** (*Le Troubadour de l'I
fante*), récit des XV^e^ et XVI^e^ siècles, J.-A. d'Oliveira Mascarenha
qu'une lointaine généalogie inclina peut-être à choisir un sujet
furent mêlés des personnages portant son nom, procède à l'instar d
dramaturge d'*O que morreu d'amor* et reprend un épisode effleu
déjà dans *l'Auto de Gil Vicente* de Garrett. Ce drame, en effet, q
signala la résurrection du théâtre portugais, évoquait non seuleme
le visage retrouvé du Plaute lusitanien, mais aussi la tradition émo
vante des amours de Bernardim Ribeiro pour l'infante Dona Beatr
Le romancier d'aujourd'hui semble très épris d'exactitude docume
taire; les notes abondent au bas des pages, et il nous prévient qu'
a songé beaucoup plutôt à faire une œuvre de vérité historique q
de beauté pure. Les filiations généalogiques le passionnent, et il aim
s'appuyer sur les investigations du vicomte de Baena en la matière
Relativement aux platoniques amours de Bernardim, il partag
l'opinion de Mendes Leal, de Camillo, de Pinheiro Chagas, et tie
pour certain que les relations du poète avec sa cousine l'*hystériqu*
D. Joanna Tavares ne lui servirent qu'à mieux cacher les liens q
l'unissaient à Dona Beatriz. Théophilo Braga, d'autre part, a jeté s
la question toute la lumière que l'on peut faire jaillir d'une sai
critique, en l'un des volumes de sa monumentale *Histoire de la li
térature portugaise*. Il est beaucoup moins affirmatif. « De 1516
1524, dit-il, le silence se fait sur Bernardim Ribeiro, vraisemblabl
ment absent ou exilé de la cour. Cet exil corrobore la mention, ra
portée par les lignagistes, des amours du poète avec sa cousine D
Joanna Tavares Zagalo, sa protectrice. Les généalogies raconte
sèchement ce drame; D. Joanna se serait amourachée d'un sien pare
et les considérations de famille auraient exigé son mariage avec Pe
Gato, décédé de mort violente quelque temps après cet hymen. »

Le romancier n'a garde d'omettre cet épisode ; c'est la vie entière du poète qu'il remet en scène, depuis la fuite en Espagne tout enfant, sous le coup d'une menace de mort portée par le roi João II contre sa famille, jusqu'au départ pour l'Italie de l'infante Beatriz, devenue duchesse de Savoie. Les péripéties sont cruelles, rapides et nombreuses ; toute une époque de fièvre et de conspirations ressuscite sous nos yeux ; c'est aussi l'ère nouvelle des grandes découvertes. Au reste, les successeurs de D. João II avaient fait grâce aux familles compromises dans les conspirations des ducs de Bragance et de Vizeu, et Bernardim n'avait pas eu à s'en plaindre. Le désespoir d'un irréalisable amour devait, hélas ! le conduire à la folie, puis à la mort. Cette passion fit de lui, dans le genre pastoral qu'il innova, l'un des lyriques les plus exaltés de tous les temps.

Malgré l'opinion courante, il faut considérer, de ce fait, le Portugal comme la véritable patrie de l'**églogue** moderne, que l'Italie commença également de cultiver vers la même époque. Bernardim Ribeiro dit lui-même qu' « il se mit à chanter en forme de *Solao*, qui était le genre consacré aux choses tristes ». — « Ceci nous explique, ajoute Theophilo Braga, comment le genre pastoral, développé ensuite par des écrivains savants, naquit de la persistance d'une tradition nationale ; la forme que lui donna Bernardim est antérieure à l'imitation directe de l'Italie, introduite par les poètes de l'école de Sà de Miranda ».

Ce problème de littérature ne fait d'ailleurs point partie du roman de M. J.-A. d'Oliveira Mascarenhas, dont la qualité principale est d'être intéressant et mouvementé d'un bout à l'autre, en dépit d'une certaine pauvreté de style et d'un abus regrettable d'expressions modernes que la nature du sujet rend parfois choquantes. C'est un livre à lire, d'autant qu'il reproduit, sur la fin, l'une des plus vibrantes élégies de Bernardim. — Si l'on veut, au surplus, se baigner plus complètement encore de l'espèce d'atmosphère chevaleresque et sentimentale qui caractérise la civilisation portugaise d'avant Camoens, qu'on rouvre ce roman-poème admirablement philosophique : **Les Douze d'Angleterre**, de Theophilo Braga, où palpite l'âme de la Table-Ronde, où la ferveur amoureuse se marie à l'esprit d'aventures et qui est l'un des plus parfaits symboles du génie lusitanien.

Au reste, soit dit en passant, il n'est possible de toucher à rien en matière portugaise — et il faut se souvenir que le Portugal ouvrit les routes du monde — sans rencontrer Theophilo Braga. Il prépare actuellement une *Vie de Camoens* qui replacera le grand épique dans son *milieu social*, documentairement reconstitué. Il nous semble bien que nulle personnalité européenne ne possède autant de titres que l'illustre penseur et poète à l'obtention du fameux prix Nobel. Nous

serions heureux d'attirer l'attention sur ce point. C'est une figur unique; un créateur tenace d'intelligence et de paix.

La compénétration réciproque du Brésil et du Portugal devra beau coup à son prestige; le positivisme possède outre-Océan de nombreu adeptes et nous eûmes, d'autre part, l'occasion de signaler plusieur fois tout le profit que la pensée des deux pays doit tirer d'un rappro chement plus étroit.

Nous ne saurions terminer cette chronique, presque entièremen consacrée au roman d'histoire, sans montrer comment les impres sions personnelles d'un écrivain peuvent l'aider à reproduire d façon plus frappante les scènes du passé. Tel est le cas de **deux romanciers Brésiliens**, Xavier Marqués et Virgilio Varzea deux peintres de mer et dont le style est frais comme l'ombre de palmiers. Outre des études pleines de pittoresque sur les gens d la côte :(*Praieiros—Janna et Joel, Maria Rosa*), Xavier Marqués retracé de main de maître dans *Pindorama* les péripéties de la grand découverte de l'an 1500. De son côté, Virgilio Varzea se montre, e ses *Contes d'Amour*, l'émule de Coelho Netto. Toute la dernière partie *En voyage*, met en scène les amertumes et les joies de la vie du bor Il nous donne, dans *le Brick flibustier*, le récit légendaire d'un amou de pirate à travers la mer des Antilles. Rapt d'une fille d'hidalg assauts, pillages, tueries. On aborde à l'île de la Trinité; le maria réalisé en mer est bénit par un prêtre échappé au carnage. C'est un œuvre haute en couleur et puissamment dramatique par surcroît; el a consacré en Portugal le nom de son auteur.

PHILÉAS LEBESGUE

LETTRES HONGROISES

Gardonyi Géza : Abel ès Eszter. Singer ès Wolfner, 1907. — Grof Vay Péter Kelet csaszarai és csaszarsagai; Franklin Tarsulat, 1906. — Kisban Miklos : Napl genda, 1906. — Ferdinandy Géza : A magyar alkotmany történelmi fejlödése Franklin Tarsulat, 1906. — Memento.

M. Gardonyi, qui a déjà publié huit volumes de romans popu laires, deux volumes de vers, un roman historique de toute beauté (Az Egri Csillagok), une comédie, un drame, une pastorale et d nombreuses nouvelles, vient de nous donner **Abel et Esther**, un roman psychologique, dont le sujet n'est pas très neuf peut-être, mai d'où se dégage le charme des choses pures. C'est l'histoire de deux jeunes gens qui s'aiment, et que des raisons de famille empêchent de se marier. Esther, amoureuse romanesque et poétique, épouse un médecin matérialiste, à l'âme sèche et grossière; elle continue à aimer et à voir Abel, tout en restant absolument fidèle à son mari Abel recueille tout à coup un héritage inattendu : le rêve des amou reux va pouvoir se réaliser : la fuite à l'étranger, la vie à deux;

Esther, qui vient de soigner son ami malade au mépris des préjugés, bravant sa famille et son mari, n'hésitera pas à demander le divorce. Mais Esther est sur le point d'avoir un enfant.

Abel s'exile, étudie, devient professeur. Des mois passent, il rentre à Budapest et rencontre Esther dans la vieille église où ils se donnaient rendez-vous autrefois. L'amour, qu'ils croyaient mort dans leurs cœurs, s'empare d'eux, plus violent que jamais. Abel propose de nouveau un enlèvement. Mais l'enfant est là pour les séparer :

Tu n'as jamais eu d'enfant, continua la jeune femme d'une voix radoucie. — Tu ne sais pas ce que c'est. Cet enfant tient ma main dans l'une de ses mains, et celle de son père dans l'autre. Et si je l'arrache par force à son père, il continuera à tendre sa main vers lui. Et si je le fais quand même, il deviendra grand, et un jour, il me demandera en face : pourquoi as-tu abandonné mon père ?... L'enfant est la conscience vivante de sa mère.

Elle restera donc. Et l'attente sans fin et sans but recommence.

Esther cependant marie son ami avec une jeune fille gentille, effacée ; seul, le corps d'Abel appartiendra à Berthe ; son cœur, son âme resteront à Esther. Mais le charme de la jeune femme, de la vie familiale agit sur le pauvre garçon si longtemps solitaire ; peu à peu, il se détache d'Esther ; un fils lui naît ; mais le même jour, meurt le mari d'Esther.

Abel continue à voir la jeune veuve. Il va chaque jour passer quelques minutes avec elle :

Chaque fois, les yeux de la jeune femme brillaient. Un soir, elle tomba sur la poitrine d'Abel près de la porte, et l'embrassa avec feu. Elle voulut dire quelque chose, mais elle se dégagea de nouveau. La fierté l'empêcha de parler, non, elle ne parlerait pas. Abel devra parler un jour. Car elle sentait bien qu'elle était à lui, comme autrefois, pendant leurs rendez-vous mystérieux, par ces nuits de rosée et de lune. Il n'y avait plus entre eux qu'une robe de deuil, et peut-être encore, pour un temps, un berceau.

Mais Abel ne parlera pas, il ne quittera pas sa femme, son enfant. A son tour, il refuse de briser le cœur de sa compagne, de s'exposer à être plus tard jugé par son fils. Esther se remarie par dépit.

Les années ont passé. Abel et Esther se retrouvent.

De nouvelles rues se sont ouvertes dans la capitale. A la place de l'antique Cour Verte s'élève le palais Clotilde ; l'allée est devenue une avenue. Les tomnibus à trompe ont fait place aux trams électriques. D'autres figures passent dans la rue, des hommes qui portent des vêtements autrement coupés.

Le second mari d'Esther est mort ; sa fille a été tuée ; Abel aussi a perdu toute sa famille. Et les deux vieux s'en iront ensemble rendre une dernière visite aux poétiques collines de Bude, où ils se sont vus pour la première fois.

Le sujet n'est pas très nouveau, les procédés, les « ficelles » un pe apparentes : cependant, une impression charmante se dégage de c roman. On a dit que la première partie était une véritable idylle on pourrait dire la même chose du volume tout entier ; mais c'es l'idylle moderne, où intervient la vie réelle avec ses luttes et ses pré jugés, une idylle dramatique et amère.

L'étude psychologique est fine, et originale. Les personnages qu nous sommes accoutumés à voir évoluer dans nos romans n'agiraien certes pas comme ces deux budapestois épris d'idéalisme.

Le style de M. Gardonyi, tout en étant agréable et facile, se res sent malheureusement de tous les contes de paysans qu'il est habitu à écrire, et c'est dommage. Mais je déplore surtout l'emploi abusi de cet odieux « sabir » germano-magyare dont les romanciers hon grois ne peuvent plus se défaire, et contre lequel seul M. Etövös osé réagir ; l'exemple de l'auteur de « Autour du Balaton » mérite rait d'être suivi. Je trouve fâcheux également ce nouvel usage qu consiste à orthographier les mots français à la hongroise et à écrir « fotel », « parfön » etc., pour fauteuil, parfum, au lieu des terme hongrois correspondants. Je sais bien que dans beaucoup de cas u mot étranger ne possède pas son synonyme, et qu'alors ce mot es incorporé à la langue, comme bogie, wagon en français. Mais là o le mot étranger peut être parfaitement rendu, il me semble superf d'alourdir le récit par de semblables monstres orthographiques.

§

Le comte Pierre Vay, protonotaire pontifical, est bien connu dan le grand monde parisien, et aussi dans le monde des lettres, par se nombreux interviews parus dans « le Figaro ». Mgr Vay vient d publier à la Société Franklin, de Budapest, un magnifique volume **Empire et Empereurs d'Orient**. C'est le récit d'un gran voyage à travers la Russie d'Asie, la Mandchourie, la Chine et l Japon, écrit au jour le jour, sous le coup immédiat des impression de route, illustré de 17 aquarelles hors texte, et d'une centaine d photographies. Aquarelles et photographies sont l'œuvre personnell du prélat, et son livre est comme sa peinture : très sincère, d'une ins piration naïve et charmante. Je mentionne avec plaisir un gran souci d'écrire purement le hongrois, sans tours de phrases et terme importés. C'est d'une lecture charmante, et facile.

§

Sous le pseudonyme de Nicolas Kisban, un des plus jeunes et plu sympathiques préfets hongrois vient d'écrire une **Légende So laire**, qui a été représentée au Théâtre National de Budapest. C'es une fort jolie histoire préhistorique, genre Vamireh, l'histoire de l'a vènement de l'âge du fer. L'homme des cavernes a ravi une fille au

cheveux d'or, dont il a fait son épouse. Mais elle appartient déjà à la race de l'homme de fer. Elle a rencontré dans la forêt, au bord escarpé de la montagne, le Chasseur roux, et c'est vers lui que vont ses rêves. Le Chasseur découvre la caverne de l'homme primitif, et tue celui-ci devant ses esclaves ; l'homme des cavernes tombe, et, dans sa chute, il écrase et éteint le feu divin, idole sacrée des primitifs. Puis, le chasseur victorieux enlace la femme aux cheveux d'or, et jette son poignard sur le sol. Le fer va frapper la paroi de silex de la caverne : l'étincelle jaillit, rallumant le foyer qu'on croyait pour toujours éteint : les esclaves se prosternent devant celui qui leur a rendu leur Dieu ; la nouvelle famille, la nouvelle race est fondée.

L'œuvre vaut par l'idée et par le style. Nicolas Kisban a très grandement symbolisé la loi de l'évolution, du progrès, dans sa *Légende solaire ;* l'humanité se libère de la nature, fait un pas de plus vers son indépendance, par la faculté nouvelle de produire à volonté le feu, instrument de toute civilisation. Et la Légende est écrite dans un style finement travaillé ; c'est une œuvre de lettré délicat, d'homme de goût ; à défaut de qualités dramatiques et scéniques, elle possède de précieuses qualités littéraires.

§

L'évolution historique de la Constitution Hongroise, par le Dr Géza Ferdinandy, d'après ses conférences données à l'Université Libre de Budapest (University Extension). La petite étude de droit constitutionnel hongrois du Dr Ferdinandy a paru dans la Bibliothèque de l'Université libre de Budapest, qui a déjà publié un volume de *M. Marczali* (la Nationalité au point de vue de la philosophie de l'histoire), un autre de *M. Salgo* (l'Hygiène de la vie intellectuelle) et un troisième de *M. Berzeviczy* (l'Art de l'époque du cinquecento). L'auteur montre parfaitement que la Bulle d'Or d'André II (1222), considérée comme premier fondement de la constitution, n'a fait que consacrer les libertés du peuple hongrois, reconnues déjà par l'usage sous les rois précédents ; il explique la théorie spéciale de la souveraineté hongroise, qui réside non pas dans la personne du Roi, mais dans la Sainte Couronne [*corona est radix omnium possessionum*], dont chaque citoyen hongrois fait partie ; la souveraineté émane donc directement de l'ensemble des citoyens, et cela depuis le XIIIe siècle. Il donne enfin d'intéressants renseignements sur le régime constitutionnel spécial dont jouit la Transylvanie jusqu'en 1848, et celui dont jouit encore le Royaume Triple et Un de Croatie-Slavonie-Dalmatie ; on a dit que ce Royaume était, au même titre que la Hongrie, un état souverain ; il ressort clairement des études du Dr Ferdinandy que, la souveraineté de la Croatie résidant également dans la couronne de Saint-Etienne, la Croatie, malgré son autonomie entière, fait partie intégrante de la Hongrie.

L'étude du Dr Ferdinandy est fort instructive, très claire et synthétique ; je ne saurais mieux faire que d'engager l'auteur à donner de son livre une édition française, qui, complétant l'excellent ouvrage du Dr Steuer que j'ai analysé la dernière fois, nous rendrait de grands services, en attendant que nous possédions une bonne et complète Histoire de Hongrie.

§

Memento. — Dr *Békefy: A Balaton Környéke* (les Environs du lac Balaton) : ouvrage historique sur les pays des bords du grand lac hongrois, édité par la Commission d'Etudes Balatoniennes et l'Evêque de Veszprém.

Balla Ignacz : Dél (Midi), un volume de poésies : impression d'Italie, chants patriotiques, vers d'amour. Edition Lampel Budapest.

F. DE GERANDO.

VARIÉTÉS

Les Chorèges français. — La France se montre encore une fois à l'avant-garde des grandes réalisations esthétiques contemporaines. Le XIXe siècle lui doit l'essor initial de la plupart de ses conquêtes et de ses manifestations, de la pensée créatrice autant que de la pensée spéculatrice et pratique.

La génération artistique la plus jeune, celle que le grand public connaît encore mal, ou peu, continue la tradition française et novatrice. Un nouveau culte esthétique intéresse plus d'un domaine intellectuel. Une nouvelle grande réalisation semble être assez proche des désirs des plus jeunes et des plus ardents poètes.

Une Société couronnée d'un nom orgueilleux de goût antique : *les Chorèges Français*, vient de se former dans un but très vaste, et en même temps très simple, résumé en quelque sorte dans ses sous-titres : *Société Nationale de Décentralisation musicale et théâtrale*, *Festivals et Spectacles de Plein-Air*. Le premier manifeste, lancé non seulement sur toute la France, mais dans les centres principaux ou dans les plus beaux sites d'Europe, débute par ces mots :

Vous n'avez pas été sans remarquer l'extension rapide et considérable prise, pendant ces dernières années, par les Spectacles de Plein-Air. Ils sont devenus le plus vivant, le plus original, le plus élevé des centres d'attraction et de plaisir pendant la belle saison. Ils sont pour les temps nouveaux l'analogue des grandes fêtes dionysiaques de l'Antiquité, des Mystères ou Moralités du Moyen-Age. Nombre de villes, et particulièrement les villes d'eaux, les stations balnéaires, les plages, se sont efforcées à l'organisation de « Théâtres de la Nature », « Théâtres du Soleil », etc., d'une façon si active que le nombre des Théâtres en plein air est actuellement de plus de 30, ainsi qu'il ressort d'une étude complète de la question, publiée par M. Gabriel Boissy dans le *Mercure de France* (1er février 1907).

Le mouvement de l'Art tragique, commencé il y a dix ans par

M. Paul Mariéton, le « Chorège » d'Orange, a pris une extension telle que les premiers imitateurs ne pouvaient même le prévoir.

Ce mouvement déborde des domaines purement esthétiques. Il ne se borne plus à rythmer notre éblouissement dans le soleil d'une grande ruine, par l'évocation antique des chef-d'œuvre tragiques. Il fait appel à d'autres forces, il canalise d'autres aspirations. En réalité, il répond à d'autres besoins : les besoins esthétiques tout nouveaux, très complexes, de notre jeune génération qui, consciente de son temps et de sa force, sait qu'elle doit accomplir une de ces grandes tâches initiales et belles, qui caractérisent les époques aurorales des civilisations qui se transforment.

Il ne suffit plus d'évoquer; on veut créer. Le Théâtre Antique d'Orange a ouvert la belle marche fougueuse des nouveaux Chorèges. Pendant dix ans, les poètes nouveaux ont orienté leur esprit vers des Fêtes qui, pendant quelques jours de l'été, les conviaient à de pures et profondes réjouissances, où les antiques Fantômes de l'Art dramatique, de la Grèce de Sophocle ou de la Grèce de Racine, passaient devant leurs yeux, leur communiquant à nouveau le grand frisson tragique, que la servitude scénique des drames bourgeois était certes bien loin de leur donner. Ces Fêtes ont eu lieu partout en France. Leur extension a été signalée par des revues littéraires, a gagné les grands quotidiens. On s'est aperçu enfin que le Festspiel, que Wagner rêva pour la joie et pour la noblesse éducative de sa race, allait devenir une réalité pour notre fière race méditerranéenne. On s'aperçut aussi que le peuple, éloigné de plus en plus du Temple dont il est de moins en moins apte à subir la domination esthétique, sent le besoin d'autres Fêtes, d'autres réjouissances, avec la même précision religieuse, sinon dans le même esprit, que celles du Temple désormais désert.

J'ai déjà dit ici même (1) que le recueillement tout particulier des artistes aux grands concerts orchestraux du dimanche à Paris nous fait entrevoir la face du mysticisme à venir, qui sera, je le crois, *essentiellement* musical, comme le mysticisme païen fut sculptural, et le mysticisme chrétien *essentiellement* pictural. La foule : intellectuelle, aristocratique, populaire, accourant aux Spectacles de Plein-Air que la France donne depuis quatre ou cinq ans dans une trentaine de scènes au grand air, nous montre exactement l'importance de ces spectacles qui se trouvent ne pas être seulement une jouissance éphémère des esprits délassés, mais la réponse esthétique à un des plus profonds et jusqu'ici des plus obscurs besoins de notre jeune et encore vague civilisation.

Dans l'accroissement annuel du nombre des Théâtres de Plein-Air,

(1) Cf. *Décadence et résurrection de l'Esprit théâtral*. Mercure de France, 15 janvier 1906.

il y avait cependant un grand danger. Les intérêts aveugles des entrepreneurs de tragédies, en s'éloignant du boulevard déserté en été, pour se jeter sur la nombreuse proie des scènes taillées en pleine nature, pouvaient dès les débuts détourner l'esprit général du véritable sens artistique que les Spectacles de Plein-Air eurent et ont dans la volonté de ceux qui les réalisèrent les premiers. De là, la nécessité urgente d'établir des normes précises, ou de centraliser les directions des différentes scènes disséminées sur tout le sol de la France, afin d'empêcher l'exode du vaudeville vers les lieux qui doivent lui être interdits. Le problème de cette centralisation des pouvoirs, pour la décentralisation de l'art théâtral, vient d'être résolu par *les Chorèges Français.*

Notre but est triple, disent-ils. Nous voulons : 1° maintenir le mouvement florissant du plein-air dans sa haute voie esthétique, qui, partie de l'antiquité, se prolonge par des œuvres nouvelles ; 2° permettre par une organisation centrale à tous les efforts isolés de se réaliser dans les meilleures conditions ; 3° affirmer par la cohésion des efforts l'importance et le sens de ce nouveau mode théâtral.

Et l'organisation de la Société des Chorèges Français a pour but immédiat d'offrir à toutes les villes le moyen d'avoir une scène de Plein-Air avec le minimum de frais possibles. « Une scène en voie de formation a bien des degrés à gravir pour atteindre à la perfection ; une scène gâtée est naturellement encore plus loin du but », a dit Lessing dans sa *Dramaturgie*. Les Chorèges tendent surtout à *former* leurs scènes. Ils sont poussés par une remarquable volonté de créer des théâtres, pour y exercer leur nouveau culte tragique, plutôt que de s'attarder à renouveler l'esthétique de ce qui déjà existe. D'autant plus que cette esthétique, sauf dans des théâtres de plein-air dont les succès répétés ont contribué même à former la volonté des nouveaux Chorèges, est réglée par des lois invincibles d'intérêts autres qu'esthétiques.

Les Chorèges demandent donc, à toutes les villes de France et d'ailleurs, un terrain, dans un beau site, pour le transformer, avec des moyens d'un mécanisme des plus simples, en terrain de spectacles : aménagement de la scène, aménagement du cadre et l'orchestre, s'il y a lieu. En revanche, ils offrent à leur entière charge la pièce et la représentation scénique, les artistes, les frais de voyage et les indemnités de séjour, la figuration, les costumes, les accessoires, le chef d'orchestre s'il y a lieu. Les villes qui ont déjà répondu à cet appel, nombreuses et importantes, encouragent l'effort. Et les pourparlers engagés à Paris même pour une série de spectacles aux Tuileries, centre aristocratique et esthétique de la Métropole, d'accord avec M. Marcel Nancey, qui a le privilège gouvernemental de cet emplacement, et pour des spectacles au Pré Catelan, poussent de plus près

« la guerre au boulevard », guerre des plus courtoises, et des plus fécondes, certes, pour l'élévation du goût du public.

Les grandes fêtes d'Orange, les spectacles du théâtre de la Nature de Champigny-la-Bataille, les spectacles des Chorèges Français, qui en quelque sorte enivrent et exaltent la tendance du théâtre tragique en pleine éclosion, vont rythmer plastiquement, lyriquement, musicalement, des espaces toujours plus vastes. La direction des spectacles, confiée à M. Gabriel Boissy, l'administration, confiée à M. Max-Ridel, se consacreront entièrement à composer de véritables programmes de Fêtes, à réaliser le Festspiel de Wagner ou le « Teatrodi Festa » rêvé par d'Annunzio, devant notre race qui est toute prête pour couronner de succès cet effort unique, ainsi qu'elle le témoigne par l'intérêt étonnant porté de plus en plus, pendant une dizaine d'années, aux grands spectacles tragiques.

On ne peut plus regarder d'un œil sceptique cette renaissance, beaucoup plus profonde qu'on ne le sait encore, et qui touche à des états d'âme de notre collectivité beaucoup plus intimes et plus riches d'avenir qu'on ne le pense. L'esprit théâtral contemporain, fécondé lentement, mais puissamment, par la fière esthétique des Aînés, par les Paul de Saint-Victor et par les Hello, entre dans une période de réalisations et d'enthousiasmes, en créant un théâtre autre que celui de la scène bourgeoise démagogique ou psychologique ou sociologique. Le théâtre reprend son antique signification d'exaltation collective d'une esthétique, sa signification « religieuse ».

Les Chorèges se proposent d'attirer de plus en plus l'âme complexe du grand public vers ce culte, de susciter dans l'âme opaque des foules, énervées et mal cultivées par le théâtre ordinaire, quelques éclats d'enthousiasme extraordinaire.

Par cela, certes — et la prophétie est des plus faciles — par cet effort multiple vers un but d'abstraction esthétique de la vie par le théâtre, la poésie fécondera quelques talents et la littérature s'enrichira de quelques œuvres dignes de notre époque consciente et forte.

Le nombre et la qualité des Œuvres encore inédites qui font partie du répertoire des Chorèges Français témoignent de la toute nouvelle préoccupation théâtrale des meilleurs poètes de la dernière heure. *Reine de Mer* de Mme Lucie Delarue-Mardrus, *l'Agonie de Messaline* de Mme Valentine de Saint-Point, *Electre et Oreste* de M. André Suarès, et onze tragédies encore, dont une « tragédie symphonique », dues à quelques-uns de nos plus jeunes poètes et musiciens, puis des Œuvres classiques et des Œuvres récentes déjà connues et aimées du public, composeront les nouvelles Fêtes.

Ces Fêtes seront principalement réparties sur tout le « sol méditerranéen ». Car il y a une loi inéluctable qui a poussé les Méditerranéens à la vie *extérieure*, aux manifestations ensoleillées, et par

cela même éminemment plastiques, hautement « apollinéennes », de leur vie douloureuse et joyeuse, sévère et dansante : dans l'Agora et dans le Forum, dans le théâtre de bois d'Eschyle ou dans le théâtre pompeux d'Euripide, et dans le cirque de Vespasien et de Titus. Aux hommes du Nord, enveloppés de brouillard, la nature hostile opposa la nécessité de la vie intérieure ; ils sont pour cela même les plus grands métaphysiciens, les créateurs de la Symphonie, les dramaturges du théâtre forcément fermé, et ils ont créé avec Shakespeare ce qui devint ensuite tout le théâtre de l'Occident : le théâtre psychologique.

Nous voulons retrouver l'esprit du Temple, et les joies de l'humanité religieuse, par quelques grands spectacles de joie ou de douleur dans notre nouveau théâtre méditerranéen. N'est-il pas d'une importance significative très grande, ce fait que, *pour la première fois depuis l'antiquité*, une ville, Marseille, sur l'initiative de M. Rondel, fondateur du théâtre des Variétés qu'on appela la Petite Comédie-Française, et de M. Barlatier, fait construire sur une colline, derrière le Palais de Longchamps, un nouveau théâtre en plein air, avec un mur de scène et gradins en hémicycle...

RICCIOTTO CANUDO.

LA CURIOSITÉ

La collection de M. Georges Charpentier : Tableaux et dessins modernes. — Ventes prochaines : la collection Sedelmeyer et la collection Mulhbacher.

M. Georges Charpentier fut, de son vivant, un éditeur à succès. Il fréquentait et il recevait beaucoup d'écrivains et d'artistes ; il avait du goût et il appartenait à une époque où il était encore possible de collectionner sans être milliardaire ; au surplus, il disposait de ressources enviables. Quand on parla de mettre en vente sa collection, il y eut un peu d'émotion, au moins parmi ceux qui n'avaient jamais mis les pieds dans les salons de la rue de Grenelle.

Il fallut déchanter. La collection de **M. Georges Charpentier** n'était pas, à proprement parler, une collection, — c'est-à-dire un ensemble d'œuvres que l'on groupe avec amour et selon un programme qui nous est personnel. Les peintures, aquarelles et dessins, qui, appartenant à l'éditeur Charpentier, se trouvaient réunis par le jeu du seul hasard : ils comprenaient à peu près exclusivement des œuvres que les artistes avaient données en souvenir à un ami.

Donc, cette collection n'offrait pas un ensemble sensationnel. Cela, toutefois, ne signifie pas qu'elle ne fût pas intéressante par certains détails. Elle comportait même un « clou », — et c'est bien l'une des rares occasions où il est permis de s'exprimer ainsi ! Ce « clou » consistait en une toile par Renoir : *la Famille Charpentier*.

Imaginez un fond à décor vaguement japonais, — des étoffes avec fleurs et oiseaux aux couleurs vives, des petits meubles en laque, un tapis aux claires arabesques sur le plancher. Dans ce décor assez simple et plutôt banal, Mme Charpentier, assise sur un canapé, se détache en noir, dans une robe de réception en tulle et dentelle ; à sa droite, deux fillettes en blanc avec ceinture bleue ; l'une est assise sur le canapé, l'autre sur un chien Saint-Bernard, lequel est pacifiquement couché sur le tapis, ouvrant des yeux indulgents.

On pourrait discuter la composition de ce tableau, ce contraste de mondanité, qu'indique le vêtement des personnages, et d'intimité, qu'affirme la présence du chien. Il semble, d'autre part, que l'expression soit un peu froide et sèche. Il n'en est pas moins vrai que ce tableau est d'une facture habile, d'une harmonie agréable et que, en outre, il a la valeur d'un document. Il fut fort disputé et, en fin de compte, M. Chevallier l'adjugea 84.000 francs à M. Durand-Ruel. Celui-ci vient d'ailleurs de le céder au musée de New-York.

Le Pêcheur à la ligne, du même artiste, fit 14.050,— ce qui est peut-être beaucoup, étant donnée la valeur réelle de l'œuvre. Une jolie sanguine de Puvis de Chavannes monta à 2.050 fr. et à 4.700 fr. un curieux tableautin de Cézanne.

La vente produisit un total de 146.26[illegible] francs.

S'il n'y a pas eu grand chose à retenir des ventes du mois d'avril, il y a lieu de croire qu'il n'en sera pas de même des ventes du mois de mai et du mois de juin. La mise aux enchères de la collection de **M. Ch. Sedelmeyer** prendra une série de vacations. Les 16, 17 et 18 mai seront dispersés les tableaux des Ecoles anglaise et française ; le 25, 27, et 28 mai, les tableaux de l'Ecole Hollandaise du XVIIe siècle ; les 3, 4 et 5 juin, les tableaux des Ecoles flamande, italienne et espagnole et des Maîtres Primitifs ; les 12, 13 et 14 juin, les tableaux, aquarelles et dessins de l'Ecole moderne. M. Sedelmeyer se sépare de ses collections à la suite d'un deuil cruel. Il est inutile de rappeler qu'il fut un marchand d'envergure, en même temps qu'un amateur passionné des belles choses.

La collection de feu **M. Muhlbacher** sera vendue les 13, 14 et 15 mai. Parmi les tableaux se trouvent des œuvres importantes de Fragonard, de Drouais, de Mme Vigée Lebrun et de Boilly.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Camille Flammarion : *Les Forces naturelles inconnues ;* Flammarion. 3 50

Dr J. Grasset : *L'Occultisme hier et aujourd'hui ;* Masson. 5 »

Histoire

Henri d'Alméras : *Pauline Bonaparte ;* A. Michel. 5 »

Ch. de Coynart : *Une petite nièce de Lauzun ;* Hachette. 3 50

Henry Houssaye : *La Garde meurt et ne se rend pas, histoire d'un mot historique ;* Perrin. 1 »

Gaston Maugras : *La Marquise de Boufflers et son fils le Chevalier de Boufflers ;* Plon. 7 50

Vicomte de Reiset : *Louise d'Esparbès, comtesse de Polastron ;* Emile-Paul. 5

Pierre de Vaissière : *Lettres d'Aristocrates ;* Perrin. 7 50

Littérature

Jules Douady : *Vie de William Hazlitt, l'Essayiste ;* Hachette. 3 50

Jules Douady : *Liste chronologique des œuvres de William Hazlitt ;* Hachette. » »

Alfred Jarry : *Albert Samain, Souvenirs ;* Lemasle. 1 »

Edmond Lepelletier : *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre ;* Avec un portrait en héliogravure et un autographe ; « Mercure de France ». 7 50

Alfred de Musset : *Correspondance*, 1827-1857, recueillie et annotée par Léon Séché. Reproduction en héliogravure d'un portrait inédit de Musset d'après la miniature de Mlle Marie Moulin (Salon de 1848). Fac-simile d'un autographe et d'un dessin à la plume de Musset. Vol. in-8 (paraîtra le 3 mai). 7 50

Alfred de Musset : *Les plus belles pages d'Alfred de Musset*, avec une notice. Portrait inédit par Clésinger. Vol. in-18 (paraîtra le 3 mai). 3 50

Maurice Maeterlinck : *L'Intelligence des fleurs ;* Fasquelle. 3 50

J.-B. Rouquet : *Poésies et prose en patois du Quercy, du Languedoc et en français ;* Toulouse, Privat. 3 50

Roustan : *Conseils généraux. Préparation à l'art d'écrire ;* Delaplane. 1 50

Xavier Thiriat : *Journal d'un Solitaire ;* Rudeval. 3 50

Walch : *Anthologie des poètes français contemporains, III ;* Delagrave. 3 50

Le Cœur Humain de qui ? Ollendorff. 3 50

Poésie

Pierre de Bouchaud : *Les Lauriers de l'Olympe ;* Lemerre. » »

Eugénie Casanova : *Heures de Rêve ;* Messein. 3 »

Charles Delavaud : *Nos Chants ;* Messein. » »

Estienne : *Phrases ;* Sansot. 2 »

André Ibels : *Le Livre du Soleil ;* Sansot. 3 50

Henri Martineau : *Acceptation ;* Niort, Clouzot. » »

Ch. Régismanset : *Philosophie des Parfums ;* Sansot. 1 »

E. Thubert : *Le Prophète ;* Sansot. 2 »

Publications d'art

Jean Capart : *Chambre funéraire de la sixième dynastie aux musées royaux du cinquantenaire ;* Bruxelles, Vromant. » »

Henry Marcel, Henri Bouchot, Ernest Babelon, Paul Marchal, Camille Couderc : *La Bibliothèque Nationale ;* Laurens, 2 vol. 7 »

Fernand Mazerolle : *La Monnaie ;* Laurens. 3 50

Questions militaires

Capitaine A. Constantin : *Le Rôle Sociologique de la Guerre ;* Alcan. 6 »

A. Messimy : *Considérations Générales sur l'organisation de l'Armée ;* Lavauzelle. » »

Marcel Poilay : *Souvenirs d'un engagé volontaire. Belfort, 1870-1871 ;* Perrin. 3 50

Roman

Charles Boudon : *Le Flambeau de Bronze ;* Messein. 3 50

Guy Chardonchamp : *L'Inventaire ;* Wacogne. 3 50

Fernand Darde : *Les Fleurs Coupées ;* Dujarric. 3 50

Léon Daudet : *La Lutte ;* Fasquelle. 3 50

Raphaël Do : *Divorce divin ;* « L'Union littéraire ». » »

Charles Foley : *L'Ecrasement ;* Plon. 3 50

Gustave Geffroy : *Hermine Gilquin ;* Fasquelle. 3 50

Remy de Gourmont : *Un Cœur Virginal ;* couverture dessinée par G. d'Espagnat ; « Mercure de France ». 3 50

F. Paillot : *Parisitisme ;* Daragon. 3 50

Marguerite Rolland : *Mme Gosse ;* Librairie Universelle. 3 50

Comte A. de Saint-Aulaire : *Le Secret d'un conspirateur ;* Perrin. 3 50

Emile Sicart : *La Mort des yeux ;* Marseille. « Le Feu ». 3 50

Upton Sinclair : *Le Roman d'un Roi de l'or ;* tr. de l'anglais ; Hachette. 3 50

Manuel Ugarte : *Contes de la Pampa*, tr. de Pauline Garnier; Garnier. » »
R. H. de Vandelbourg : *La Ville du Soleil*; Plon. 3 50
Maré Villers : *La Malepasse*; Ollendorff. 3 50
Colette Yver : *Princesses de Science*; Calmann-Lévy. 3 50

Sociologie

Henry Jouin : *Paroles dans la Tourmente, 7 mars 1906-28 février 1907*; Garnier. 2 »
Georges Kurnatowski : *Esquisse d'Evolution solidariste*; Rivière. 2 50
Caroline Milhaud : *L'ouvrière en France*; Alcan. 2 50
Général Pédoya : *Les Conférences de la Haye*; Rueff. 2 »
Firmin Raillon : *Vers les Temps nouveaux*; Messein. 3 50

Théâtre

Alfred de Ferry : *Théâtre d'un jour*; Calmann-Lévy. 3 50
Fabre des Essarts : *Le Christ sauveur*, drame gnostique en trois journées; Chacornac. » »

Voyages

Alice Nolte : *Essai sur le Montenegro*; Calmann-Lévy. » »
J. Charles Roux : *Aix en Provence*; Bloud. 1 20

Erratum. — *Frôleuses*, d'Auguste Germain, a été édité par la Bibliothèque des Auteurs modernes, et non par la Librairie Universelle, comme nous l'avons indiqué dans notre livraison du 15 avril.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. H. Messet. — La maison de Corneille. — Découverte d'un Velasquez. — Les grandes villes allemandes au moyen-âge. — Errata. — On demande d'anciens numéros du *Mercure de France*. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. H. Messet. — Notre collaborateur M. H. Messet nous prie d'insérer la lettre suivante :

Cher Monsieur,

Il est des lettres auxquelles un honnête homme ne devrait pas répondre. Celle de M. P. van der Meer (*Mercure de France*, p. 782) est du nombre. Mais, puisque je n'y suis pas seul en cause et qu'il y va de la réputation d'un écrivain que je vénère entre tous, je ne saurais me taire, et vous m'obligeriez beaucoup de publier ma réponse dans votre prochain numéro. Je ne puis promettre d'être aussi bref que M. van der Meer, tenant à prouver que toutes ses assertions sont autant d'inexactitudes.

Commençons par relever une coïncidence curieuse ! Au même moment que M. van der Meer soutient que « la plupart des meilleurs écrivains en Hollande et en Flandre » passent sous silence Is. Querido, voilà que son ancien collaborateur de feu *Het Leven*, M. Gustaaf Vermeersch, publie dans le fascicule du 14 avril du périodique *De Vrije Tribune* — auquel M. v. d. M. collabore lui-même — un article sur *Kunstenaarsleven*, débordant de chaude admiration pour « le grand artiste » qu'est M. Querido. M. v. d. M. niera-t-il que G. Vermeersch (auteur de deux romans et de plusieurs nouvelles) soit un des plus talentueux parmi les jeunes Flamands? Avec les esprits comme le sien, on ne sait jamais. Mais s'il le faisait, je lui mettrais sous les yeux le jugement énoncé sur cet auteur par M. Auguste Vermeylen, son « dieu » à lui. En attendant, je le défie ouvertement de contredire ce qui suit.

Sauf de très rares exceptions, tous les écrivains hollandais, grands et petits, *qui s'occupent de critique littéraire*, ont apporté leurs hommages d'admiration, souvent en termes enthousiastes, à l'auteur de *Menschenwee*. Parmi les plus autorisés je ne citerai que L. van Deyssel, Fr. van Eeden, Johan de Meester, G. van Hulzen, Herman Robbers, W. G. van Nouhuys, F. Lapidoth, Henri Dekking, l'abbé Binnewiertz. A cette liste fort incomplète j'ajoute Dirk Coster, qui a témoigné à

plusieurs reprises d'une si profonde estime pour *Menschenwee* et au jugeme duquel M. v. d. M. semble attacher une haute valeur. Voilà pour la Holland Quant à la Flandre, il est également faux qu'on l'y passe sous silence. J'ai dé dit l'opinion de M. Vermeersch. Les autres « meilleurs écrivains » du pays sc les rédacteurs de *Vlaanderen*. Or, ce périodique lui aussi, par la plume de M. He man Teirlinck, réputé un des plus grands prosateurs de langue flamande, s'é exprimé avec admiration sur le tempérament puissant et le vigoureux talent d'I Querido.

Tout cela, M. v. d. Meer l'ignore moins que personne. La cause alors de colère? La voici. Il était un temps que M. v. d. M. était du nombre des adm rateurs de M. Querido. Un jour — il y a de cela dix-huit ou vingt mois peut-êt — il lui adressait un de ses livres accompagné d'une lettre où il le priait tr humblement de vouloir bien écrire un article sur ce livre, disant qu'il *tenait beau coup* à connaître son jugement. Ce jugement, M. Quérido le publia: il fut écrasant *Inde irae!* M. v. d. Meer ne lui a jamais pardonné sa franchise. Son animosité changea en haine délirante lorsque, dans le jeune périodique *Het Leven* (ne p confondre avec celui nommé plus haut) du 15 février dernier, M. Quérido l'accab de ridicule, à la grande satisfaction de tous les honnêtes gens. Quelques jou après seulement (bien que le fascicule porte également la date du 15 février) parr dans *De Maand* un méchant petit article d'une demi-page, où, sans donner la moi dre analyse du roman et sans rien prouver, il appelait *Kunstenaarsleven* un livr de rien. Aussi, ce que j'ai ri de bon cœur en entendant le pauvre homme s'écri le plus sérieusement du monde: « Moi, je massacre Is. Quérido »! Figurez-vou un mort massacrant un vivant, et quel vivant!

Dans ma chronique du 1er avril, j'ai dit, en expliquant ses motifs, que M. va der Meer estime la littérature néerlandaise actuelle extrêmement pauvre en bon écrivains. Mais voici que tout à coup, pour les besoins de sa cause, il en découvr un grand nombre, tant en Hollande qu'en Flandre (parlerait-il sans cela de « l plupart de nos meilleurs écrivains »?). Même M. Verwey, qu'il ne nomma jamai parmi les deux ou trois qui trouvaient à peu près grâce devant son ridicule trib nal, compte à présent parmi les « meilleurs écrivains ». Seule manière de don du poids au « silence » de M. Verwey à l'égard de notre grand romancier! Ma je constate que M. van der Meer s'octroie à lui-même un brevet d'incompéten absolue en reconnaissant de la valeur à ce que dit ou à ce que ne dit pas M. Ver wey, celui-ci ayant naguère tâché de prouver que *De Wandelende Jood* (le Ju errant) d'August Vermeylen est une œuvre manquée, alors que lui l'estimait u des plus purs chefs-d'œuvre qui aient jamais paru.

Je ne répondrai pas à ses accusations gratuites à mon adresse. Seulement, il eû été plus loyal, ce me semble, de prouver ma « mauvaise foi » et mes « insinua tions ». Quant au reproche de « tronquer » sa « pensée », comment veut-il qu'o tronque ce qui n'est pas! Enfin, que j'aie une grande vénération pour le beau géni de M. Quérido, c'est vrai, et loin de m'en cacher j'en suis fier. Il en est déjà s peu qui osent franchement admirer un vivant, sans nulle arrière-pensée.

H. MESSET.

§

Découverte d'un Velasquez. — A la vente récente du fonds d'un vieille maison d'Essex, Stisted Hall, un marchand de Braintree achetai pour la somme de 3 guinées une peinture à l'huile mesurant 41 sur 56 c mentionnée au catalogue comme appartenant à l'Ecole Flamande. Pendan quelque temps, la toile resta exposée dans la boutique du marchand san attirer autrement l'attention. Quand, il y a peu de jours, un sergent d ville, qui se connaît un peu en art, fut frappé par l'analogie que présenta cette œuvre avec la manière de Velasquez; il observa de très près le cadre sur lequel il découvrit le nom de Velasquez, inscrit en très petit caractères Le sujet est : Charles Ier débarquant en Espagne.

§

Les grandes villes allemandes au moyen-âge, si l'on en croi

les chroniqueurs de l'époque, auraient été fort populeuses. Pendant la peste qui ravagea Lubeck en 1381 on parlait de 10.000 morts, sans compter les enfants, pour cette seule année ; il serait trépassé 18.000 autres personnes dans l'espace de cinq mois en 1383 et on a calculé qu'en vingt-cinq ans le fléau y aurait fait plus de 70.000 victimes. Pauli estime en effet la population de la ville à 70 ou 80.000 habitants, et I. R. Becker en donne jusqu'à 120.000. Au XIIIe siècle, on admettait pour Worms un chiffre rond de 60.000 habitants ; au XVe siècle, Merian donne pour Vienne, Emen pour Cologne le chiffre de 50.000 ; Danzig en aurait eu 40.000. Quand les étudiants allemands, en manière de protestation, quittèrent la Prague hussite de 1409, on évalua aussitôt leur nombre à « plus de 20.000 ».

Nos statisticiens modernes sont devenus sceptiques à l'égard de ces beaux chiffres. Le Dr H. Krose, appuyé sur une volumineuse documentation, affirme que la population d'aucune ville allemande, au moyen-âge, n'a dépassé 30.000 âmes. Les listes officielles des contribuables, des maisons et des ménages prouvent péremptoirement, pour 22 villes, parmi lesquelles figurent les centres les plus commerçants de l'époque : Lubeck, Hambourg, Nuremberg, Augsbourg et les villes impériales d'Ulm et de Strasbourg, qu'elles n'avaient pas plus de 26.000 habitants. Plus de la moitié des autres villes devait, en réalité, à peine atteindre le chiffre plus modeste de 10.000.

§

La maison de Corneille. — A la suite des fêtes par lesquelles fut célébré à Rouen, en juin 1906, le 300e anniversaire de la naissance de Pierre Corneille, un Comité rouennais a été constitué pour couronner cette commémoration par le rachat de la maison natale de l'auteur du Cid, laquelle a été, au début du XIXe siècle, identifiée de façon indiscutable par les travaux de l'archiviste Legendre ; les documents conservés aux archives du département de la Seine-Inférieure en font foi. Si ce logis a subi, au cours du dernier siècle, des modifications qui en ont malheureusement dénaturé l'aspect, du moins une enquête faite en février 1906, par une Commission technique d'ingénieurs et d'architectes, a démontré que la maison qui porte actuellement le no 17 de la rue de la Pie, à Rouen, doit être considérée dans son ensemble comme ayant abrité la naissance et la vie de Pierre Corneille. Le Poète en devint propriétaire en 1639, à la mort de son père, et ne la vendit qu'en 1683 ; acquise par son grand-père en 1584, elle a donc appartenu pendant près d'un siècle à la famille Corneille.

C'est ce « lieu sacré » que le Comité rouennais se propose de racheter.

Les souscriptions peuvent être versées en France et à l'Etranger, dans tous les bureaux et agences du *Comptoir National d'Escompte*, du *Crédit Lyonnais*, de la *Société Générale*, au crédit du compte ouvert à Rouen à M. le Dr Giraud, trésorier du Comité pour le rachat de la maison natale de Pierre Corneille (Hôtel des Sociétés Savantes, rue Saint-Lô, Rouen).

§

Errata. — M. Jacques Bainville nous adresse le billet suivant :

Mon cher Directeur,

Quelques coquilles, qui ont pu faire rêver le lecteur, se sont glissées dans l'article

Jean-Jacques Rousseau et le Romantisme français (livraison du 15 avril). Vou
vous me permettre de relever celles-ci : p. 662, lire : *plusieurs générations se s*
complu et non *complues;* — page 672, en note, lire : *la mode de 1820* et non *18*
— page 676, paragraphe final, on obtiendra un sens en lisant : « Il n'y a rien
sans doute, qui nie, rien qui rétrécisse, rien qui limite aucun essor. »

JACQUES BAINVILLE.

§

On demande d'anciens numéros du « Mercure de France ».
Nous sommes acheteurs au prix fort des livraisons portant les numéros s
vants : 8, 10, 14, 29, 30, 68, 69, 70, 72, 73, 74, 75, 106, 107, 108, 1
118, 120.

§

Publications du « Mercure de France » :

UN CŒUR VIRGINAL, roman, par Remy de Gourmont, couverture
Georges d'Espagnat. Vol. in-18, 3.50.

PAUL VERLAINE, SA VIE, SON ŒUVRE, par Edmond Lepelletier (*La Légen*
de Paul Verlaine. Enfance. Plaisirs rustiques. Verlaine emplo
Débuts littéraires. Le Parnasse contemporain. La Bonne Chanson. Arth
Rimbaud. Croquis Londoniens. Voyages. Procès en Belgique. La P
son de Mons. Professeur et Cultivateur. Sagesse. Coulommes et Vouzie
Hôpitaux et Garnis. Dernières Années). Portrait de Paul Verlaine en
liogravure et autographe. Volume in-8 de 570 pages, contenant de nombr
inédits de Verlaine, 7.50.

CORRESPONDANCE D'ALFRED DE MUSSET, 1827-1857, recueillie et anno
par Léon Séché, avec la reproduction en héliogravure d'un portrait in
d'A. de Musset d'après la miniature de Mlle Marie Moulin (salon de 18
Fac-simile d'une lettre autographe et d'un dessin à la plume inédit d'
de Musset. Vol. in-8 (paraîtra le 3 mai), 7.50.

LES PLUS BELLES PAGES D'ALFRED DE MUSSET, avec une notice. Portr
inédit par Clésinger, gravé sur bois. Vol. in-18 (paraîtra le 3 mai), 3.50.

TABLES DU « MERCURE DE FRANCE », 1897-1904, *tomes XXI à LII*, pr
cédées d'une table de concordance entre les années, les tomes, les mois, l
numéros et la pagination (*I. Table par noms d'auteurs des Articles p*
bliés dans la revue. II. Table systématique des Matières. III. Table d
principaux Noms cités). Vol. in-8 de VIII-168 pages, 7 fr.

Nous reproduisons ci-dessous l'avertissement placé en tête de nos Table

L'abondance et l'universalité des documents recueillis et des sujets traités dans
Mercure de France font de nos tables un instrument de recherches incomparabl
et dont l'utilité s'exerce au delà de leur but direct : outre les investigations rapide
qu'elles permettent dans les textes mêmes de la revue, elles conduisent immédi
tement à un grand nombre d'indications de dates, de lieux, de noms de personne
de titres d'ouvrages, de faits et d'événements de toutes sortes, au moyen desque
les, si la revue est dans tel cas insuffisante ou incomplète, il devient facile de s'
rienter et de se renseigner dans les écrits contemporains, en France et à l'étra
ger.

Nous avons déjà publié les tables des vingt premiers tomes du *Mercure*
France (1), parus de janvier 1890, date de la fondation de la revue, à décemb
1896 ; celles que nous donnons aujourd'hui portent sur trente-deux tomes et con
prennent le dépouillement des matières publiées de janvier 1897 à décembre 190
époque à laquelle la revue est devenue bimensuelle.

(1) 1 vol. in-8 de VIII-88 pages. Prix : 3 francs.

Ces tables, comme les premières, se divisent en trois parties, mais la *Table des principaux Noms cités*, qui composait la deuxième partie, forme ici la troisième; c'est la seule différence notable entre les deux séries, et il est inutile de nous appesantir sur d'autres menues divergences.

La première partie : *Table par noms d'auteurs des Articles publiés dans la Revue*, est alphabétique seulement par noms d'auteurs ; toutes les matières publiées sous un titre y figurent en ordre chronologique. Les références aux rubriques de la Revue du Mois viennent à la suite, sous chaque nom d'auteur; les matières des rubriques ne sont pas analysées, et seul est indiqué le titre de la rubrique.

La deuxième partie : *Table systématique des Matières*, présente une classification qui ne correspond pas tout à fait à celle qui a été adoptée pour les rubriques dans la revue, mais elle est précédée d'un index qui permet de trouver immédiatement les matières cherchées. Chaque division comprend, par ordre alphabétique, d'abord les articles publiés sous un titre, puis l'analyse des rubriques qui se réfèrent à la division. Cette analyse des rubriques est parfois sommaire ou incomplète, par exemple en ce qui concerne la musique, la peinture, parce que la critique ne porte pas toujours sur une œuvre précise, mais sur le genre ou le talent de l'artiste. Il y a lieu alors de se reporter à la *Table des Noms cités*.

La troisième partie : *Table des principaux Noms cités*, donne, par ordre alphabétique, les noms d'écrivains, d'artistes, de philosophes, de savants, etc., dont une œuvre a été analysée, les noms de personnalités qui font le sujet d'un ouvrage, enfin tous les noms dont la mention dans la revue n'est pas une simple citation sans intérêt.

Comme la première fois, on a placé en tête de ces trois tables une *Table de concordance entre les années, les tomes, les mois, les numéros et la pagination.*

§

Le Sottisier universel :

A Bordeaux, on conclut à un suicide, parce qu'une personne l'avait vu courir vers le fleuve le soir et s'y précipiter. Etait-ce là une raison suffisante ? — *Petit Journal*, 11 avril.

[Livres d'occasion]. Abel Hermant : *Souvenirs des Victimes de Courrières.* — Emile Zola : *La Vente en marche.* — *Le Bibliophile français*, avril, p. 38.

Rappallo, 31 mars. — Pour empêcher cette personne de venir écouter à la porte du salon où les deux hommes d'Etat parlaient, on dut placer des matelas qui eurent l'ordre de la tenir éloignée de cette partie de l'hôtel. — Agence Fournier, reprod. par *le Gaulois.*

Niçois d'origine, où il compte de nombreux amis, etc. — Lyonnaise, où elle est née, etc. — Programme de l'Olympia-Théâtre de Nice, mars.

Ni la justice ni la charité ne sont dans la nature : elles sont une création de l'homme, comme le blé et comme la rose. — PAUL DESCHANEL : *A l'Institut.*

Dernier délai d'inscription : 30 février. Il sera bon de ne pas attendre cette date ultime et d'écrire de suite au Directeur de l'Association, etc. — *Touring-Club de France*, 15 février.

Quid dicis, Camillus ? — H. HARDUIN, *Le Matin*, 8 mars.

Au surplus, les fabricants d'allumettes belges, consultés, déclarent que l'empoisonnement par intoxication est une impossibilité. — *Le Matin*, 16 juin.

Il [Jesus] fit le miracle du vin... afin que fût plus complète la joie aux noces de son ami Cana. — CHARLES-LOUIS PHILIPPE, *Antée*, mars.

Les professeurs du Collège de France se sont réunis... afin d'établir la liste des candidats à proposer au ministre de l'Instruction publique pour la chaire d' « histoire générale des réunions ». — *La Petite République*, 18 février.

Adélaïde fait semblant d'écouter avec des airs profonds et se rougit les yeux en s'exerçant à bâiller par le nez. — YVETTE PROST, *les Annales.*

Si l'atmosphère de Mars est composée, comme la nôtre, d'oxygène, d'azote et d'hydrogène... — HENRI ROCHEFORT, *L'Aurore boréale.*

Une autre fois, je ferai écrire M sur la lettre, et j'espère que cette initiale, suivi de quatre autres, vous suffira ! — GASTON LEROUX, *Le Journal*, 20 avril.

— Où donc avez-vous pris tout ce sucre ?
— Nanon est allée en chercher chez Fessard.
Il est impossible de se figurer l'intérêt que cette scène muette offrait. — BALZAC *Eugénie Grandet*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

C'est l'occasion de se servir d'une expression bien connue : la situation reste à peu près tationnaire. Elle n'empire ni ne s'améliore. Cependant, à bien préciser les mots, il faurait plutôt constater qu'elle tend à empirer. Au Maroc, l'Allemagne continue un jeu iquiétant; en Russie, M. Stolypine, président du Ministère, est en querelle avec M. Sovine, président de la Douma. La dissolution de la nouvelle assemblée n'est pas invraiemblable. Et, ainsi, ces deux circonstances suffisent à arrêter les élans.

Notre rente française s'inscrit à 94,40, au lieu de 94,70. Les fonds russes reprennent urs fluctuations. Nous trouvons le 5 o/o 1906 à 88,65, après avoir dépassé le cours de); le 4 o/o 1901 est à 73,80, le 3 o/o 1896 à 60,40, le 3 o/o 1891 à 61,05. L'Extérieure pagnole recule à 94,32, tandis que le Japonais s'avance à 90,75.

Le Bulgare est bien tenu. Il faut dire, à son sujet, que nos principaux établissements nanciers viennent d'émettre un emprunt de 145 millions pour rembourser les titres à o/o de 1887 et 1889 qui restent en circulation et offrir, en échange, des titres à 4 1/2 o/o.

Les sociétés de crédit fléchissent un peu, le Crédit Lyonnais à 1163, le Comptoir à 684, Société Générale à 662.

Les chemins de fer français prennent plutôt de l'avance.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée Générale des actionnaires s'est tenue le mardi 9 avril, sous la présidence de Mercet, Président du Conseil d'Administration.

Après avoir entendu les Rapports du Conseil d'Administration, de la Commission de Conle et des Commissaires des Comptes, l'Assemblée a approuvé à l'unanimité les comptes l'année 1906, qui se soldent par un bénéfice de fr. 9.807.604,74 et décidé la répartition 30 fr. par action et de 2 fr. 3018 par part de fondateur, contre 27 fr. 50 et 1 fr. 2203, resctivement pour l'année précédente.

Le rapport constate que l'exercice 1906 a marqué une de ces reprises, qui semblent, comles alternatives de dépression, se produire avec une sorte de périodicité.

Dans son ensemble, l'exercice 1906 accuse un nouveau développement des opérations du mptoir.

Le montant des effets de commerce entrés en portefeuille a été de 14 milliards 510 milas au lieu de 13 milliards 123 millions en 1905.

Le total des comptes de dépôts et des comptes courants a atteint 1 milliard 16 millions lieu de 904 millions en 1905 et 839 millions en 1904.

Le réseau des agences, s'est accru, en 1906, de 3 nouveaux bureaux : avenue Bosquet, rue nt-Antoine et à Aubervilliers, accroissement qui porte à 46 le nombre des sièges en actié à Paris et aux environs. De plus il a été créé en 1906, les agences de Bayonne, Toulon, nt-Quentin, et les sous-agences d'Issoudun, Saint-Germain-en-Laye, Mâcon, Castillon et Ferté-Bernard, en province et, à l'étranger, une agence au Caire.

Le Comptoir a participé, d'une façon très active, au cours de l'exercice, à toutes les granopérations financières traitées en France : il a en particulier procédé, avec tous les Etassements de Crédit, à l'émission des Obligations Communales 1906 et à celle de l'Emnt Russe, à la Conversion des priorités Ottomanes et à celle de la Rente Italienne 5 0/0, ont été réalisées avec un succès complet.

Il a largement contribué au placement des séries d'obligations émises en 1906 sur les prunts Coloniaux de l'Algérie, de la Tunisie, de Madagascar, et à celles de l'Emprunt dois 3 1/2 0/0 1906 et des obligations du Chemin de fer de Damas-Hamah 4 0/0.

Il a pris un intérêt dans la constitution du Crédit Foncier Argentin et a coopéré à l'augntation du capital de la Banque de l'Indo-Chine, du Comptoir d'Escompte de Genève et la Banque d'Orient.

Le concours que le Comptoir a donné à des affaires industrielles n'a été ni moins impornt ni moins efficace.

Le concert avec les autres établissements de crédit il a émis les obligations 3 1/2 0/0 du emin de fer Métropolitain.

Avec quelques-uns d'entre eux, il a effectué l'augmentation du capital de l'Energie Elecque du Littoral Méditerranéen, de Tréfileries du Havre, des Aciéries de France, de l'Union Gaz et de l'Union Commerciale Indo-Chinoise. Il a participé à d'intéressantes émissions obligations industrielles, notamment des obligations 4 0/0 de la Compagnie générale çaise de Tramways, de la Société d'Eclairage, Chauffage et Force Motrice, de la Compae pour la fabrication des Compteurs et Matériel d'Usines à Gaz, de la Compagnie géné-

rale d'Eclairage de Bordeaux, des obligations 4 0/0 de l'Energie Electrique du Littoral diterranéen.

Il s'est intéressé à la formation du capital de la Compagnie générale de Distribution nergie Electrique, des Usines Métallurgiques de la Basse-Loire, de la Compagnie fran de Tramways et d'Eclairage électrique de Shanghaï.

En résumé, il résulte des communications faites à l'Assemblée que la vie sociale des plus actives durant l'année 1906 et que le Comptoir National d'Escompte a réali nouveaux et très sensibles progrès.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

POUR FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE

Société Anonyme. — Capital : **300** Millions

Assemblée générale annuelle du 29 mars 1907.

Les Actionnaires de la Société Générale se sont réunis en Assemblée générale, le ven 29 mars, pour recevoir communication des résultats et statuer sur les comptes de l'e cice 1906.

Le rapport du Conseil d'administration signale que ces comptes marquent un nou progrès dans le mouvement des opérations traitées par la Société Générale. Le mouve général de la Caisse s'est élevé à 72 milliards, représentant un mouvement moyen d millions par jour et une augmentation de 7 milliards sur le mouvement général per l'année précédente; celui du Portefeuille commercial est en nouvelle augmentation et de 20 à 23 milliards représentés par plus de 50 millions d'effets; les encaissements de pons ont atteint près de 712 millions et les ordres de Bourse au comptant 2.634 mill en augmentation très sensible sur les chiffres de l'exercice antérieur. Le solde des com de Chèques, au 31 décembre 1906, est de 323.087.783 francs, représentés par 146.464 tes. Le solde de ces mêmes comptes, au 28 février 1907, s'élève à 334.795.776 francs. le montant des Dépôts à échéance fixe se chiffre par plus de 130 millions de francs.

Pendant l'exercice, la Société a encore étendu son réseau de guichets par la créati province, de deux agences et de 10 bureaux rattachés; et dans la banlieue de Paris bureaux. Le nombre total des guichets s'est ainsi élevé à 597.

La Société a participé, en 1906, aux plus importantes opérations d'émission et de ment traitées sur la place de Paris, notamment : emprunt Algérien 3 0/0; obligations 0/0 du Chemin de fer Métropolitain de Paris; emprunt Russe 5 0/0 1906; emprunt Tu 3 0/0; obligations 3 1/2 0/0 du Crédit Foncier Egyptien; emprunt 4 0/0 du Gouverne Royal de Siam; actions du Crédit Foncier Argentin; obligations de la Compagnie des M d'Aniches; emprunt 3 0/0 de la Colonie de Madagascar; échange des obligations Co nales 1880 du Crédit Foncier de France; conversion de la rente Italienne et des obliga Ottomanes de priorité 4 0/0; augmentation du capital de la Banque de l'Union Parisi de la Banque de l'Indo-Chine et de la Banque du Nord.

Le rapport signale que le concours prêté par la Société aux emprunts étrangers es bordonné à l'adhésion préalable du Gouvernement Français.

En ce qui concerne la Participation Guano et le port de Callao, aucun changement portant n'est survenu au cours de l'année 1906. Toutefois, grâce à l'autorité, à la sa du Gouvernement Péruvien, la situation économique de l'Etat est en voie de développe et les intérêts de la Société dans ce pays ne peuvent que profiter d'une amélioration s nue du crédit public et de la stabilité gouvernementale.

Le rapport rappelle que, par décision de l'Assemblée générale extraordinaire en da 7 juin 1906, le capital social a été porté de 250 à 300 millions, avec le concours de la Ba de Paris et des Pays-Bas. Le Conseil se félicite du succès de l'émission des nouvelle tions, à laquelle a répondu un nouvel essor des opérations, qui se traduit par une aug tation de 249 millions. Le nombre des actionnaires dépasse maintenant le chiffre de 57

Les bénéfices nets de la Société, y compris le prélèvement sur la prime versée par le tionnaires, de la somme de 415.000 francs, destinée à égaliser la jouissance entre les ac nouvelles et les anciennes, et le reliquat du dernier exercice, se sont élevés à 10.603.7 08 c., sur lesquels 3.750.000 francs ont été payés aux actionnaires le 1er octobre 1906.

Le Conseil a proposé de distribuer à partir du 1er avril 1907, 9 fr. 25 c. nets par ac déduction faite de l'impôt sur le revenu, et de mettre 521.181 fr. 62 c. à la réserve q trouvera ainsi portée à 37.249.166 fr. 25 c.

Les Censeurs-Commissaires, dans leur rapport, exposent qu'ils ont suivi toutes les rations de la Société, et que, durant toute l'année, ils ont examiné les livres, vérifi écritures et constaté leur concordance avec les divers postes du bilan. Ils déclarent, en minant, qu'ils approuvent la proposition du Conseil, en ce qui concerne la répartitio bénéfices, ainsi que le bilan et les comptes qui sont présentés aux actionnaires.

L'Assemblée a approuvé les comptes de l'exercice 1906 et adopté la proposition du seil relative au dividende. Elle a réélu Administrateurs : MM. Brodin, Defontaine et de sevalle; nommé Administrateurs, en remplacement de M. Laurent et de sir Edward Bl MM. Bénac et Spitzer, et réélu Censeur M. Thirria.

Ces résolutions ont été votées à l'unanimité.

Collection de feu M. G. MUHLBACHER

ABLEAUX, DESSINS, GOUACHES, AQUARELLES

DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DU XVIIIe SIÈCLE

Œuvres remarquables de :

Aubry, Boilly, Boucher, Debucourt, Drouais, Fragonard, Mme Labille-Guiard, Hoin, Largillière, Lavreince, Moreau le jeune, Prudhon, Rigaud, Hubert-Robert, Les Saint-Aubin, Carle van Loo, Mme Vigée-Lebrun, Watteau, etc.

Et quelques œuvres modernes de :

Daumier, De Neuville, Detaille, A. Stevens, etc.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

GROUPE ET BAS-RELIEF DE CLODION

llection de Médaillons en terre cuite de NINI.— Œuvres de CARRIÈS

BRONZES — PENDULES

Sièges et Meubles en Marqueterie du XVIIIe siècle et autres

CADRES EN BOIS SCULPTÉ

Vente par suite de décès, Galerie G. PETIT

8, rue de Sèze, Paris

Les Lundi 13, Mardi 14, Mercredi 15 Mai 1907, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS :

P. CHEVALLIER, 10, rue Grange-Batelière | **Me F. LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart, 6.

EXPERTS :

Pour les Tableaux, Dessins, Aquarelles et Estampes :

Jules FÉRAL, rue Saint-Georges | **MM. PAULME et LASQUIN fils**, 10, rue Chauchat — 12, rue Laffitte

Pour les Objets d'Art :

MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges

EXPOSITIONS { *PARTICULIÈRE* : le Samedi 11 Mai 1907 / *PUBLIQUE* : le Dimanche 12 Mai 1907 } *de 1 heure 1/2 à 6 heures.*

Collections de feu M. ÉDOUARD CHAPPEY

Troisième Vente

BJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

ANCIENNES PORCELAINES DE SÈVRES, PATE TENDRE

DE SAXE, DE CHINE, ETC.

Jades et Cristaux de Roche Chinois

BOITES, MONTRES, MINIATURES, ÉVENTAILS, ORFÈVRERIE

RAPES A TABAC — SCULPTURES

Garniture montée en Bronze du temps de Louis XV

PENDULES, BRONZES

rès important meuble de Salon en ancienne tapisserie de Beauvais

Sièges couverts en tapisserie — Meubles des époques Louis XV, Louis XVI et autres

VITRINES

TABLEAUX ANCIENS

Pastels, Aquarelles, Dessins

Galerie GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, à Paris

Les Lundi 27, Mardi 28, Mercredi 29, Jeudi 30 et Vendredi 31 Mai 1907, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS :

Me P. CHEVALLIER, 10, rue Grange-Batelière. | **Me F. LAIR-DUBREUIL**, 6, rue Favart

EXPERTS :

Pour les Objets d'art :

MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges, 7

Pour les Tableaux :

M. Henri HARO, rue Bonaparte, 20

EXPOSITIONS { **Particulière**, le Samedi 25 Mai 1907 / **Publique**, le Dimanche 26 Mai 1907 } *de 1 heure 1/2 à 5 heures 1/2.*

Atelier FRITS THAULOW

TABLEAUX

PAR

FRITS THAULOW

TABLEAUX, AQUARELLES, PASTELS

PAR

Jacques Blanche, Baertsoen, Boudin, Cazin, Fourié, Walter Gay, Harrisson, Helleu, Lerolle, Liebermann, Ménard, Miller, Raffaelli, Roll, etc.

Sculptures par RODIN — Objets d'Art

Composant la Collection particulière de M. FRITS THAULOW

VENTE PAR SUITE DE DÉCÈS, GALERIE GEORGES PETIT

8, rue de Sèze, à PARIS

Les Lundi 6 et Mardi 7 Mai 1907, à 2 heures

COMMISSAIRE-PRISEUR :

Me **Paul CHEVALLIER**, 10, rue de la Grange-Batelière

EXPERTS

M. **GEORGES PETIT**	M. I. **MONTAIGNAC**
8, rue de Sèze, 8	7, rue Caumartin, 7

EXPOSITIONS

Particulière, le Samedi 4 Mai 1907, } *de 10 h.*
Publique, le Dimanche 5 mai 1907, } *à 6 h.*

COLLECTION de feu M. T

Tableaux Moder

AQUARELLES ET DESSINS

PAR

Jules DUPRÉ, ISABEY, Charles JA JONGKIND, TASSAERT, etc.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLE

ANCIENNES PORCELAINES DE C

Orfèvrerie Allemande des XVIIe et XVIIIe

PENDULES, MEUBLES, TAPISSER

Vente HOTEL DROUOT, Salle

Le Vendredi 10 Mai 1907, à 2 h.

COMMISSAIRE-PRISEUR

Me **Paul CHEVALLIER**, 10, rue de la Grange-Ba

EXPERTS :

Pour les Tableaux :	*Pour les Objets*
MM. **DURAND-RUEL**	MM. **MANNHE**
16, rue Laffitte, 16	rue Saint-Georg

EXPOSITIONS

Particulière, le Mercredi 8 Mai 1907. } *de 1*
Publique, le Jeudi 9 Mai 1907. } *à 5*

TABLEAUX ANCIENS & MODERNES

COLLECTION

Ch. SEDELMEYER

PREMIÈRE VENTE

Les 16, 17 et 18 Mai 1907

TABLEAUX des Écoles Anglaise et Française

DEUXIÈME VENTE

Les 25, 27 et 28 Mai 1907

TABLEAUX de l'École Hollandaise du dix-septième siècle

TROISIÈME VENTE

Les 3, 4, et 5 Juin 1907

TABLEAUX des Écoles flamande italienne, espagnole et des Maîtres primitifs

QUATRIÈME VENTE

Les 12, 13 et 14 Juin 1907

TABLEAUX, Aquarelles et Dessins de l'École moderne

Chaque vente sera précédée de deux jours d'exposition;
les ventes auront lieu dans la

GALERIE SEDELMEYER

4 bis, **rue de La Rochefoucauld, PARIS**

Me **P. CHEVALLIER**	M. **Jules FÉRAL**
COMMISSAIRE-PRISEUR	EXPERT
10 rue Grange-Batelière	rue Saint-Georges, 7.

COLLECTION DE M. LESRI

Artiste-Peintre

OBJETS D'AR

ET D'AMEUBLEMENT

Anciennes Faïences de Rouen

ARMES DES XVIe ET XVIIe SIÈCLES

Porte en bois sculpté du temps de Franç

BOIS SCULPTÉS—MEUBLES

ÉTOFFES — TAPISSERIES FLAMAN

VENTE POUR CAUSE DE DÉPAR

HOTEL DROUOT, SALLE N° 1

Les Mercredi 22 {

et Jeudi 23 Mai 1907, à deux heure

Me **P. CHEVALLIER**	MM. **MANNHE**
Com.-pris.	experts
10, rue Grange-Batelière.	7, rue Saint-Geo

Exposition publique

Le Mardi 21 Mai 1907, de 1 h. 1/2 à 5 h.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares s réseaux du Nord *Paris-Nord excepté*, de tat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-diterranée, suivant l'itinéraire choisi par le yageur et avec les réductions suivantes sur prix du tarif général pour un parcours *aller retour compris* d'au moins 300 kilomètres. ur une famille de 2 personnes, 20 o/o : de 3 rsonnes, 25 o/o; de 4 personnes, 30 o/o; de ersonnes, 35 o/o; de 6 personnes ou plus, o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au ins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le x d'un de ces billets pour chaque membre la famille en plus de trois.

rée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

ulté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

VIS. — Un livret indiquant en détail les conditions s lesquelles peuvent être effectués les divers voyages cursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement ute personne qui fera parvenir au Service commer- de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à s (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

Vià Rouen, Dieppe et Newhaven

PAR LA GARE SAINT-LAZARE

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) **et toute l'année. Trajet de jour en 8 h. 1/2** (1re et 2e cl. seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant 7 jours.

1re Classe	48 fr. 25
2e Classe	35 fr. »
3e Classe	23 fr. 25

Billets d'aller et retour valables pendant un mois

1re Classe	82 fr. 75
2e Classe	58 fr. 75
3e Classe	41 fr. 50

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours.

Départ de Paris-Saint-Lazare, 10 h. 20 mat.; 9 h. 20 s.

Arrivées à Londres

London-Bridge, 7 h. 30 m.; Victoria, 7 h. s., 7 h. 30 m.

Départs de Londres

London-Bridge, 9 h. 10 s.

Victoria 10 h. m., 9 h. 10 s.

Arrivées à Paris-Saint-Lazare, 6 h. 41 s., 7 h. 5 m.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et *vice-versa* comportent des voitures de 1re classe et de 2e classe à couloir avec water-closets et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec water-closets et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 fr. par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 fr. par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco à domicile, sur demande affranchie, adressée au service de publicité, 20, rue de Rome, à Paris, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

CHEMIN DE FER DU NORD

ARIS-NORD à LONDRES

Vià Calais ou Boulogne

nq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Services officiels de la Poste

(Vià Calais)

Gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, e point de départ de tous les grands express euro- s pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le marck, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Rus- a Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, rpte, les Indes et l'Australie.

Voyages Internationaux avec Itinéraires facultatifs

effectuer sur les divers grands Réseaux français et rincipaux Réseaux étrangers.

Validité : 45 à 90 jours. Arrêts facultatifs.

Jours en Angleterre, du Vendredi au Mardi (*jusqu'au 22 mars 1907*)

lets d'aller et retour de Paris à Londres à utiliser les trains spécialement désignés : 1re cl. 72.85; 46.85; 3e cl. 37.50.

Aller : Vendredi, Samedi ou Dimanche.

Retour : Samedi, Dimanche, Lundi ou Mardi.

Excursions en Espagne

lets Français délivrés conjointement avec des Cir- res ou Demi-Circulaires Espagnoles.

Validité : 60 à 120 jours. Prix très réduits.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

FÊTE DE L'ASCENSION

A l'occasion de la Fête de l'Ascension, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 7 mai seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 14 mai 1907.

La Compagnie P.-L.-M. vient de publier, sous forme de dépliant, les cartes des régions de la *Savoie* et du *Dauphiné*.

Ces dépliants-cartes intitulés « *Dauphiné-Savoie* » et « *Savoie-Dauphiné* » donnent le relief des montagnes et comportent, au verso, des renseignements sur les diverses combinaisons de voyages que la Compagnie met à la disposition du public ; chaque dépliant-carte est mis en vente au prix de 1 fr. dans les bibliothèques des principales gares du réseau, ou envoyé à domicile sur demande accompagnée de 1 fr. 10 en timbres-poste et adressée au Service Central de l'Exploitation, boulevard Diderot, 20, Paris.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Étranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.